

P. Simonet del.



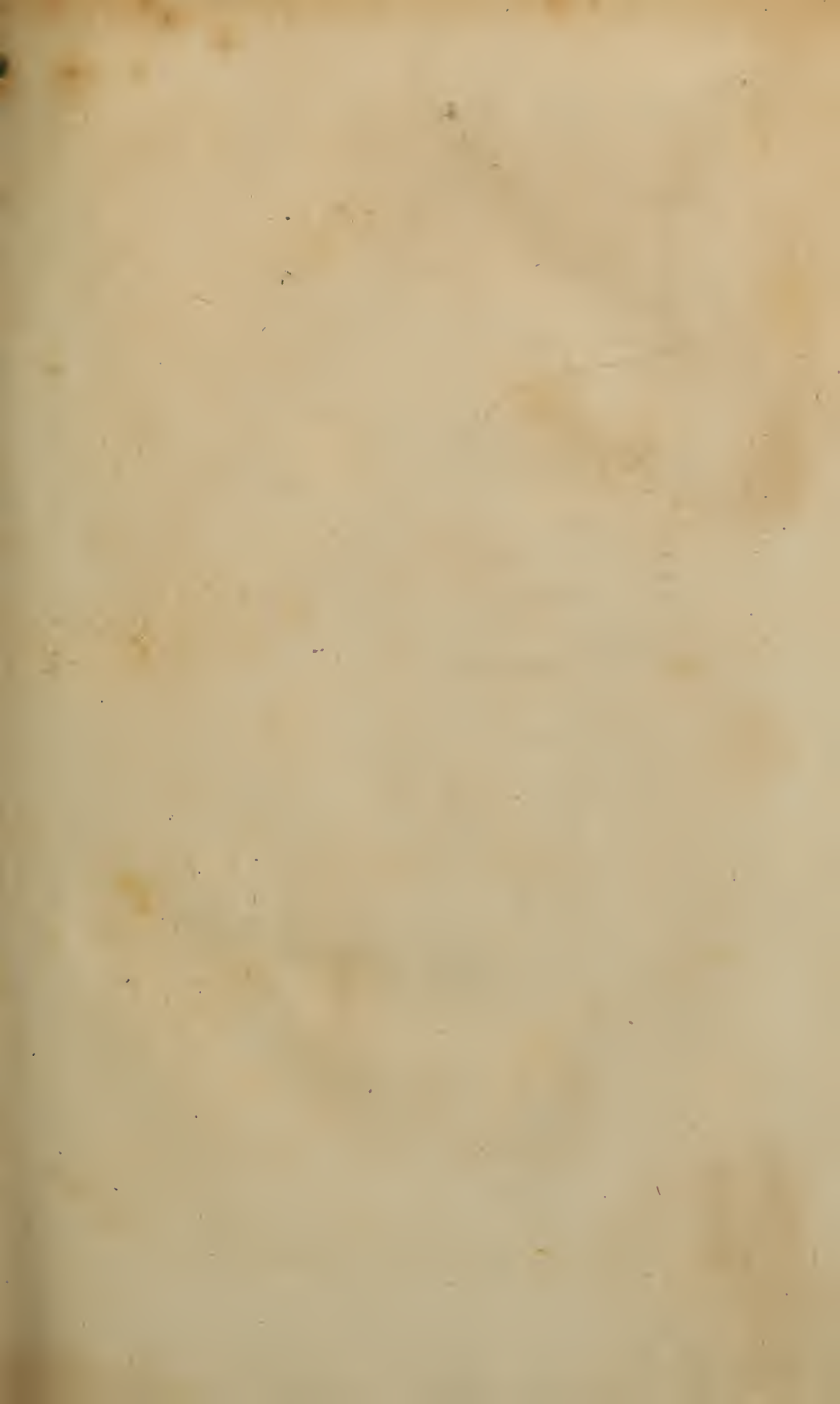
1087

Universitas
BIBLIOTHECA

Francis

Coll. Apple







Tardieu sculp.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES

DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME PREMIER. 1^{re} PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte
cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

PN

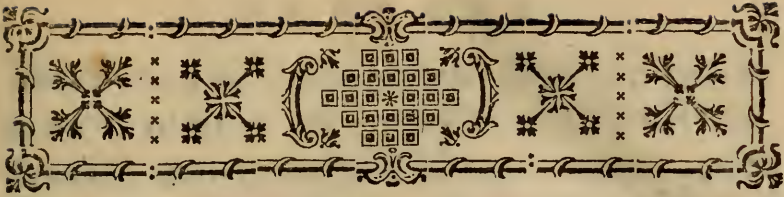
2100

.H6

1779

v.1

Coll. A. Fell.



PRÉFACE

NÉCESSAIRE.

LORSQUE nous avons entrepris l'Histoire Universelle des Théâtres , nous n'avons eu d'autre but que de présenter à nos Lecteurs un tableau qui réunit sous le même point de vue tous les objets relatifs à notre Ouvrage. La matière est immense ; & si nos recherches ne sont pas toujours satisfaisantes , c'est que les sources dans lesquelles nous aurons puisé , & que nous indiquerons , ne nous auront pas fourni des connaissances suffisantes.

Les siècles les plus reculés nous ont laissé quelques traces d'Œuvres théâtrales ; nous avons tâché de rassembler tout ce qui en existe dans les meilleures bibliothèques de l'Europe , & nous avons été assez heureux pour découvrir des choses dont nous désespérions de trouver les moindres vestiges. Si , malgré les soins que nous nous sommes donnés , il restait dans notre Ouvrage quelque

lacune que le défaut de lumières nous aurait mis dans l'impossibilité de remplir, nous osons espérer que le Public en sera dédommagé par l'historique le plus exact d'une quantité de faits que nous avons recueillis, & qui étaient restés dans l'oubli.

Cette Collection doit renfermer tout ce qui concerne les Théâtres du monde, & dispenser le Lecteur de la nécessité dans laquelle il serait d'en puiser la connaissance dans une foule de Volumes, dont l'acquisition serait aussi dispendieuse que la lecture en deviendrait fatigante.

Notre Ouvrage sera donc une espèce d'Encyclopédie dramatique, qui, sans avoir la sécheresse du Dictionnaire, offrira sur l'origine & les progrès des Spectacles, sur les Auteurs & leurs Pièces, sur les Acteurs & les Actrices, des détails souvent instructifs, & presque toujours amusans.

Avant de commencer, il est nécessaire de faire part au Lecteur de la marche que nous tiendrons, & qui n'est pas tout-à-fait celle que nous avons annoncée dans notre *Prospectus*.

Nous avons pris ce parti d'après le conseil des Savans & des Amateurs qui nous ont fait appercevoir qu'à la vérité nous flattions la nation Française, en débutant par son

Théâtre , mais que nous manquions absolument notre but , qui devait être de remonter aux sources les plus éloignées , pour arriver , d'époques en époques , à celles qui ont fait naître l'idée de nos Spectacles.

En nous conformant à ces vues , nous donnerons , à la lettre , l'origine & les progrès de la Scène étrangère & nationale ; chaque objet fera à sa place , & chaque évènement , au tems qui nous sera indiqué par la chronologie ; d'après cela , on doit sentir que nos premiers Volumes renfermeront ce qui regarde les Grecs , dont les Jeux , les Combats , les Théâtres , les Costumes , les Tragédies & les Comédies , nous fourniront les choses les plus curieuses , soit du côté de l'historique , soit du côté des gravures.

La lutte , le pugilat , la course des chars & des chevaux , les armes des athlètes , la Palestre , l'Hyppodrome , le fameux Théâtre de Bacchus , les portraits des Poètes tragiques & comiques , sont autant d'objets dont nous donnerons les planches représentatives , accompagnées du texte que nous avons rendu aussi fidèle que l'inexactitude des faits & des dates de l'ancien tems a pu nous le permettre.

De-là nous passerons aux Romains , qui

ont été les imitateurs des Grecs , qui ont adopté leurs jeux & leurs fêtes , en ont augmenté la pompe , tant par la richesse de l'ordonnance , que par la magnificence des édifices , tels que la Naumachie de Pompée , le grand Cirque , le Théâtre des Romains & celui de Curion , que nous avons fait dessiner & graver avec le plus grand soin. Quel est le Lecteur qui ne sera pas étonné de voir la course des Vierges sous Domitien , celle de Caligula sur la mer , & quantité d'autres objets , dont les bornes de cette Préface nous empêchent de parler !

Cette foule de détails sur lesquels nous nous appesantirons le moins qu'il nous sera possible , nous conduira insensiblement au Théâtre Latin , plus connu dans quelques-unes de ses parties , mais point assez développé pour en avoir une idée satisfaisante.

On a beaucoup parlé de Plaute , de Térence , de Sénèque , &c. , & nous profiterons des lumières que d'excellens Auteurs nous ont données sur leurs vies & sur leurs ouvrages : nous y joindrons celles que nous avons rassemblées , & cette réunion pourra éclaircir quelques faits , sur lesquels on n'a eu jusqu'ici que de simples probabilités.

L'époque du Théâtre Latin sera pour nous

celle des Tournois en France. C'est-là que d'après un nombre infini d'Ouvrages qui existent sur cette matière, nous ferons dans le cas de présenter les tableaux les plus agréables, soit en historique, soit en costumes, dont nous possédons la Collection.

Personne n'ignore que ces tournois célébrés avec la plus grande pompe, attiraient des Chevaliers de toutes les parties du monde, que les Etrangers & les Français s'y montraient dans le plus grand éclat; & les noms, les armes, les chiffres, les couleurs de leurs descendans, trouveront place dans notre Histoire. C'est rendre aux différens peuples l'hommage le plus flatteur qu'ils puissent désirer, que de leur offrir le portrait de leurs héros, qui ne s'exerçaient dans ces tournois que pour entretenir dans leur ame l'amour de la gloire & celui de la patrie.

A ces tableaux succéderont les extraits des Poëmes des *Troubadours* ou *Jongleurs*, des *Mystères*, & des *Cantiques spirituels*; extraits qui entrent nécessairement dans notre plan, mais qui, trop étendus, ne deviendraient pas moins ennuyeux que de longs détails des jeux des *Clercs de la Basoche*, des Pièces des *Enfans sans souci*, matière sèche & aride, que

nous égaierons par des anecdotes assez plaisantes.

En suivant cette marche progressive, nous serons obligés de passer au Théâtre Anglais, qui, comme celui de France, a commencé par représenter des mystères que nous ferons connaître; après quoi, nous parlerons des Italiens & des Espagnols, que nos meilleurs Auteurs ont traduits ou imités. C'est alors que nous développerons successivement les richesses que nous avons sur le costume, l'une des branches les plus intéressantes de cette Histoire, & nous espérons que l'on fera content des recherches que nous avons faites sur cette partie. Par ce moyen, nous nous rapprocherons, de tems en tems, des Grecs & des différens peuples du monde, d'après lesquels nous présenterons les modèles les plus exacts de leurs habillemens, de leurs coëffures, de leurs armes, de leurs chaussures. Nos Acteurs en ont approché depuis quelque tems; mais ils n'ont point encore atteint le but, & le Comédien ne peut se dissimuler qu'il y gagnera beaucoup, lorsqu'il voudra joindre cette illusion à celle que son talent doit produire.

Tel sera à-peu-près le fil de notre Histoire jusqu'à la naissance de *Jodelle*, *la Péruse*, *Grévin*, *Garnier*, qui plus éclairés que leurs

prédécesseurs , commencèrent à dissiper les ténèbres dans lesquelles le Théâtre Français était enseveli. Ceux qui les suivirent , furent bien loin d'ajouter à des succès aussi heureux ; mais on touchait au siècle de Louis XIV, siècle qui devait enfanter les *Rotrou* , les *Corneille* , les *Racine* , les *Molière* , qu'il suffit de nommer pour faire leur éloge.

Que de beautés à détailler dans ce siècle brillant ! que d'anecdotes à recueillir ! que d'Auteurs , d'Acteurs & d'Actrices célèbres à présenter ! que de réflexions à faire sur la Scène !

Ce sera le moment de commencer à jeter un coup-d'œil successif sur les Ouvrages polémiques , qui ont été faits sur l'Art de la Comédie , & sur la manière de la rendre. D'après les gens de goût que nous avons consultés , nous y ajouterons quelques réflexions , & nous assurons d'avance , que jamais elles ne seront dictées ni par le fiel , ni par l'amertume. Le sarcasme , que la méchanceté s'efforce de lancer , révolte l'Acteur , dont les talens sont reconnus , & décourage le Débutant. Quel est donc le fruit de l'Epigramme ? Celui d'aigrir ou d'anéantir , & non pas de corriger , objet qui doit être l'unique but de celui qui écrit sur un

art. D'ailleurs, cet Ouvrage n'est point une Critique, mais le tableau fidèle de tout ce qui concerne le Théâtre ; nous tâcherons de le tracer, & les avis que nous nous permettrons de donner sur les différens objets qui le composent, respireront la modestie & l'honnêteté que jamais un Écrivain ne doit perdre de vue. Le premier mouvement est de rire du ridicule que l'on voit répandre sur son semblable ; mais le second est d'en mépriser l'Auteur, & de le rejeter sur lui-même.

Les succès confirmés par le tems sont aussi sacrés ; aussi respectables que les loix établies par le Législateur le plus sage ; & quand le Public rassemblé a dit, *cela est beau*, quel est le Critique assez hardi pour oser le contredire ? Nous n'aurons donc point la sotte vanité d'appeller du jugement de ce même Public, & lorsque nous aurons eu la satisfaction de rendre hommage aux Auteurs célèbres que ses suffrages ont immortalisés, nous aurons celle de les venger des satyres & même des libelles répandus contr'eux par une foule de Pygmées, dont l'unique occupation est d'attaquer & de poursuivre le mérite. Ces Auteurs ont eu des défauts ; mais on peut les faire appercevoir sans choquer ni l'Auteur, ni le Lecteur.

Nous mettrons également nos soins à soutenir ou à rétablir la réputation de ceux qui moins illustres que les créateurs du Théâtre, auront donné, dans leur tems, des preuves de goût & de génie.

» Le succès des Représentations, selon l'Auteur de la Préface du Dictionnaire des Théâtres, de MM. Parfaict, n'est pas toujours ce qui doit faire juger du mérite d'une Pièce. Il est possible de faire un extrait amusant d'un Ouvrage que ses défauts, ou des circonstances malheureuses ont fait tomber. D'ailleurs, les fautes qui ont occasionné des chûtes, donnent souvent matière à des réflexions très-utiles. On doit même convenir qu'on a représenté peu de Pièces Dramatiques si absolument mauvaises, qu'il ne s'y rencontre quelque scène heureuse, qu'on eût souhaité de trouver ailleurs «.

Ce serait donc faire un larcin au Public, ce serait manquer le but instructif de notre Ouvrage, que de ne pas donner une analyse plus ou moins longue de toutes les Pièces, soit imprimées, soit manuscrites.

A l'égard de l'illusion théâtrale, qui est une partie essentielle de l'Art, c'est parmi les Acteurs même que nous irons perfectionner les notions que nous en avons prises,

& nous espérons qu'ils se prêteront à nos vues : un monument érigé à la gloire du Théâtre est fait pour les intéresser.

Des recherches sur la Musique, sur la Danse, sur la Pantomime ancienne & moderne, le détail du culte des Anciens, les costumes usités dans leurs cérémonies religieuses, leurs combats, leurs trophées, leurs triomphes, leurs convois, la forme de leurs tombeaux, ne seront pas moins instructifs pour l'Opéra. La pompe & la diversité de son Spectacle exigent ce genre de connaissance, & nous tâcherons de le lui procurer.

Nous avons annoncé des réflexions impartiales sur la profession du Comédien, sur le préjugé attaché à cet état, & le cas que nous faisons des talens, doit faire pressentir la manière dont nous en parlerons. Nous nous contenterons de dire ici que les Comédiens, proprement dits, ne doivent point être confondus avec ces Histrions ou Farceurs, contre lesquels les loix n'ont sévi que parce que leurs Pièces étaient remplies d'obscénités; que les Comédiens du Roi ne dérogent point, comme il résulte d'une Déclaration de Louis XIII du 16 Avril 1641, & d'un Arrêt du Conseil du 10 Septembre 1668, rendu en faveur de *Floridor*, Comé-

dien du Roi , qui était Gentilhomme , & auquel il fut accordé un an pour rapporter ses titres de noblesse , avec défenses faites au Traitant de l'inquiéter sur la qualité d'Ecuyer. Nous ajouterons que la profession de Comédien est honorée en Angleterre , au point qu'on n'y a pas fait difficulté d'accorder à Mlle. *Offilds* un tombeau à Westminster , à côté de Newton , dont la cendre y est confondue avec celle des Rois : tel est le privilège du talent , qui , lorsque l'honnêteté l'accompagne , a le droit d'aspirer aux plus grands honneurs.

La Scène Italienne , celle de l'Opéra-Comique , les Théâtres Allemands , Russes , Danois , &c. , en un mot , ceux de la Province , nous ouvriront par degrés , de nouvelles sources , & nous y puiserons tout ce qui pourra intéresser ou amuser le Lecteur ; bien entendu cependant que nous y placerons par ordre chronologique , les dessins & l'historique de toutes les Fêtes qui se sont données dans les différentes Cours de l'Europe , auxquelles nous joindrons un aperçu de celles que l'on célèbre chez les peuples les plus éloignés. Il n'en est pas un seul qui n'ait une sorte de Spectacle , & nous tâcherons d'en dire quelque chose.

Quelques personnes nous ont invités à donner un abrégé de l'historique des Théâtres qui se sont élevés sur les boulevards , & nous avons cru devoir le leur promettre ; c'est une partie qui tient en quelque chose au tout général , & qui ne peut que rendre notre Histoire plus complète. D'ailleurs , il ne sera peut-être pas indifférent de jeter un coup-d'œil philosophique sur les amusemens du peuple , & sur-tout dans un siècle où le bel-esprit à corrompu le naturel dans bien des points , où le rire est banni de ce que l'on appelle *la bonne compagnie* , où les transports affectés d'une gaîté de convention , ont pris la place de cette dilatation de l'ame , qui était chez nos peres la véritable expression du plaisir.

Nous avons dit dans notre *Prospectus* , que les plans & les élévations des salles de Spectacles pouvant être gâtés , s'ils étaient pliés dans l'Ouvrage , nous les enverrions roulés sur carton ; mais on nous a fait observer qu'il serait beaucoup plus commode de les trouver chacun à leur place , & en conséquence , nous les faisons graver sur une forme qui nous permettra de les insérer à côté du texte , sans que les plis altèrent en rien la précision & la beauté du dessin.

Nous avons aussi annoncé les costumes enluminés ; mais il est constant que l'enluminure détruit la précision du burin , & nous prions les personnes qui ont souscrit , comme celles qui souscriront , de nous faire dire leur goût sur cet objet ; nous nous y conformerons.

D'après cet exposé , il est aisé de voir combien l'Ouvrage que nous entreprenons est considérable , & nous serions épouvantés des frais immenses qu'il entraîne , si nous n'étions presque certains que les Amateurs & les différentes Bibliothèques de l'Europe en feront l'acquisition. D'ailleurs , il aura l'avantage de réunir l'agrément & l'utilité , raison de plus pour multiplier ses Lecteurs. A l'égard des Auteurs & des Comédiens , nous croyons pouvoir dire que cet Ouvrage leur deviendra nécessaire , puisqu'ils y trouveront en même-tems & le précepte & l'exemple. Si nous en avions regardé l'exécution comme un objet de fortune , nous l'aurions mis à un prix beaucoup plus haut ; mais ce n'est point-là le motif qui nous a déterminés , & nous n'avons pas voulu que les conditions de notre souscription devinssent onéreuses à chacun de ceux qui desireraient faire l'acquisition de cette Histoire.

Le Public peut être assuré que nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée de lui fournir un demi-Volume tous les mois, avec les Gravures analogues à la matière que nous traiterons. Nous regardons nos engagements comme sacrés; & si le retard, ou le manque de livraison, a dégoûté des Soucriptions, nous répondons que celle-ci aura du moins le mérite d'être servie avec fidélité.

Si la critique à laquelle nous nous exposons, est amère, nous prévenons d'avance, que nous n'y répondrons point, mais que nous profiterons avec le plus grand empressement des lumières qui nous seront données par les gens de goût. C'est à eux que nous soumettons notre Ouvrage, & d'après eux, nous ferons tous nos efforts pour mériter d'être lus.

Les personnes qui n'auront pas souscrit au commencement de l'année, seront toujours à même, en venant au Bureau, de compléter leur soucription, à moins cependant que le nombre de nos Exemplaires ne fût épuisé; ce qui nous mettrait dans la nécessité de faire une réimpression, dont la dépense augmenterait l'achat de cet Ouvrage.

PRIX

P R I X

DE LA SOUSCRIPTION.

*IL est de 30 liv. par an pour Paris, & de
36 liv. pour la Province, franc de Port.*

BUREAU GÉNÉRAL D'ABONNEMENT.

CHEZ les Auteurs, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre, Maison de M. Cosme d'Angerville, Maître en Chirurgie à Paris.

SECONDE ADRESSE.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

Le Bureau général, rue Ticquetonne, est ouvert tous les jours, excepté les Fêtes & Dimanches,

Tome I. Part. I.

B

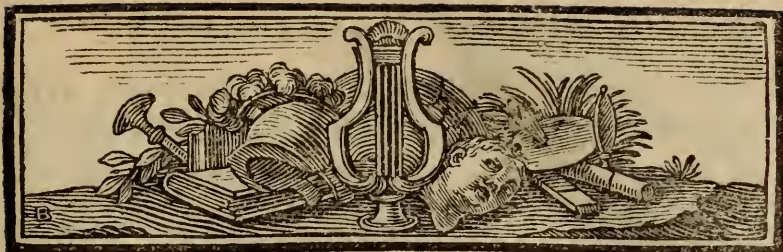
depuis 9 heures du matin jusqu'à une, & depuis 3 jusqu'à 6.

Les Personnes qui prendront la peine d'y venir, demanderont M. Testu, chargé de la Correspondance des Auteurs : c'est à lui que les Etrangers & les Soufcripteurs des Provinces adresseront leur argent & leurs lettres, le tout franc de port.

Nota. Les Amateurs Etrangers & Nationaux, qui voudront bien nous adresser des Mémoires, ou nous indiquer des Portraits, sont priés de mettre sur leurs enveloppes, *Matériaux pour l'Histoire Universelle des Théâtres.* Avec cette attention, leurs envois seront retirés aux frais des Auteurs.

Le Roi, la Reine, la Famille Royale & plusieurs Cours étrangères, nous ont honorés de leurs soufcriptions. Nous comptons joindre cette Liste à celle de nos Abonnés & la placer à la tête de ce Volume; mais la Presse n'a pas pu la fournir dans ce moment-ci, & nous la donnerons incessamment.





HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



JEUX DES ANCIENS.

LES Jeux des Anciens ont été les premiers Spectacles du monde , & l'origine de ces Jeux , la description des fêtes , dont ils étaient l'ornement , la pompe avec laquelle on les célébrait , les divers changemens qu'ils ont éprouvés , selon les loix ou les mœurs de ceux qui les ont adoptés , les cérémonies auxquelles ils ont donné lieu , en un mot , les rapports qu'ils peuvent avoir avec nos Spectacles , sont autant d'objets sur lesquels il est nécessaire de jeter un coup-d'œil.

En suivant , comme nous l'avons dit , cette marche chronologique nous recueillerons sur notre route toutes les idées analogues à notre Ouvrage , & insensiblement nous arriverons à l'époque des Théâtres , dont l'établissement & les progrès nous fourniront successivement les détails les plus curieux & les plus intéressans.

Les Grecs ont été les inventeurs des Jeux qu'ils appellaient *Gymniques* ou *Scéniques*. Les premiers étaient destinés aux exercices du corps , comme la course à pied , à cheval , en char ; la lutte , le faut , le javelot , le disque , le pugilat & le pentathle ; les seconds à la Scène , c'est-à-dire aux Pièces qui se représentaient sur le Théâtre.

Chacun de ces Jeux était consacré à quelque Dieu , & souvent à plusieurs ensemble : aussi commençaient-ils toujours ou par des sacrifices , ou par des cérémonies religieuses , auxquelles assistaient les spectateurs , les combattans , & les Juges désignés pour décider de la victoire.

Mais parmi ces Jeux qui étaient en très-grand nombre , Diodore de Sicile , Plutarque , Pausonias & tous les Historiens qui ont écrit après eux , distinguent les *Olympiques* , les *Pythiens* , les *Néméens* , les *Istmiques* ou *Istmiens* , qu'ils regardent unanimement comme les plus célèbres , & qui , selon l'Auteur de cet article dans l'Encyclopédie , Tome VIII , pag. 536 , ne sortiront jamais de la mémoire des

hommes, tant que les écrits de l'Antiquité subsisteront dans le monde.

» Dans les quatre Jeux solennels qu'on vient de nommer, ajoute-t-il, dans ces Jeux qu'on faisait avec tant d'éclat, & qui attiraient de tous les endroits de la terre une si prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, dans ces Jeux dis-je, à qui seuls nous devons les Odes immortelles de Pindare, on ne donnait pour toute récompense qu'une simple couronne d'herbe; elle était d'olivier sauvage aux jeux Olympiques, de laurier aux jeux Pythiques, d'ache verd aux jeux Néméens, & d'ache sec aux jeux Istmiques. La Grèce voulut apprendre à ses enfans que l'honneur devait être l'unique but de leurs actions «.

Aussi lisons-nous dans Hérodote que durant la guerre de Perse Tigrane entendant parler de ce qui constituait les prix des Jeux si fameux de la Grèce, il se tourna vers Mardonius, & s'écria, frappé d'étonnement : » Ciel ! avec quels hommes nous avez-vous mis aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la » gloire «.

Il me semble que l'on pourrait donner le même éloge aux Militaires de toutes les nations. L'amour de la gloire les conduit au combat ; s'ils échappent au danger, quel en est le prix ? Une croix ou un cordon qui n'ont pas plus de valeur

que la couronne d'herbe des Anciens. Je dirai plus ; c'est que les vainqueurs des Jeux étaient comblés de présens , c'est qu'on leur élevait des statues qui les immortalisaient , & que nos guerriers , trop nombreux pour être dédommagés du sacrifice de leur vie & de leur fortune , meurent sans avoir obtenu de monument qui conserve leur nom à la postérité ! mais ils ont défendu leur Prince , ils ont soutenu les intérêts de la patrie , & leur ame est satisfaite.

L'historique des Jeux dont nous allons parler suppose quelque connaissance des athlètes , des loix qui leur étaient imposées , des combats auxquels ils se destinaient , & nous allons jeter un coup-d'œil sur ces différens objets.

» Les Grecs , dit M. Duchoul , exerçaient les jeunes gens , les uns à luitier , à jouer de l'épée , à la pique ; & les autres , à sauter , à tirer de l'arc , à lancer le dard , à piquer les chevaux , à voltiger , à courir aux stades , & à toutes autres militaires exercices ; & pour inciter les jeunes enfans à la vertu , ils faisaient dresser des statues aux Gymnases pour la mémoire de ceux qui étaient parvenus à la sommité de ces exercices ; lesquelles statues reposaient sur bases insculpées , & gravées des inscriptions & excellence de leurs exercices.

En ces Palestres devaient être mis les jeunes enfans , comme dit Aristote au 8^e Livre des Politi-

ques ; pour les rendre plus forts & plus robustes. Platon ne réprouvait point que les vierges s'exercassent toutes nues à jeter le disque , à courir , à luitier , & fut son opinion que non-seulement les jeunes filles , mais encore les femmes d'âge luiteraient avec les hommes , pour entreprendre , avec la patience de ces labeurs , choses arduës & difficiles. Ce que Xénophon a montré en la Politique des Lacédémoniens , qui dit que Lycurgue pense que les esclaves suffiraient pour faire les robes & accoutremens , & que les femmes libres qui manqueraient à faire des enfans , exerceraient comme les hommes. Depuis il ordonna que le combat de force & de courir serait entre les femmes comme il était entre les hommes , cuidant que de tous deux les enfans seraient plus robustes & plus forts , suivant l'opinion des Grecs «.

C'est d'après cette opinion que M. Buret distingue trois sortes de gymnastiques , la Militaire , la Médicinale & celle des Athlètes.

La première est née de la nécessité que les hommes ont sentie de pourvoir à leur sûreté & de se rendre propres aux fonctions de la guerre , en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité pour l'attaque , ou pour la défense.

La seconde , du soin qu'ils ont pris de leur santé , & qui les a engagés à la fortifier par le secours de l'exercice.

La troisième, de l'amour du plaisir & sur-tout de celui qui est inséparable des Spectacles ; amour qui joint au desir de donner des preuves publiques de sa force & de son adresse, de remporter un prix proposé, en un mot de devenir l'objet de l'admiration de ses concitoyens, a décidé des hommes forts & robustes à livrer & à soutenir les combats les plus pénibles.

Aussi les nomma-t-on *athlètes*, mot dérivé du grec qui signifie *travail*, *combat*. Ce nom que l'on ne donnait qu'à ceux qui disputaient les prix dans les Jeux publics, leur était tellement consacré, qu'il est très-rare de le voir appliqué à ceux qui cultivaient la Gymnastique militaire ou médicale ; & lorsque Platon emploie le mot *athlète* pour marquer un homme de guerre, il a soin d'y joindre l'épithète *militaire*, ou quelque terme équivalent qui en spécifie la signification. On désignait la Gymnastique des athlètes par différens termes, *athlétique*, *gymnique* à cause de la nudité des athlètes ; *agonistique* à cause des Jeux qui en étaient le principal objet, & à l'institution desquels on doit l'établissement de cette profession.

Lycaon, selon Pline, fut le premier qui institua ces Jeux en Arcadie ; & il paraît par le témoignage d'Homère, qu'avant la guerre de Troye on en célébrait pour honorer les funérailles des grands hommes. » Plût aux Dieux ! dit Nestor dans le

23^e Livre de l'Olympiade , plût aux Dieux que j'eusse à-présent la jeunesse & la vigueur que j'avais lorsque les Epéens firent à Buprase les funérailles de leur roi Amaryncée & que les enfans de ce Prince proposèrent des prix pour ces Jeux ! Il n'y avait alors aucun homme parmi les Epéens , les Dyliens & les Etoliens qui se pût comparer à moi «.

Le retour fréquent de ces Jeux établis dans les principales villes de la Grèce , fut ce qui contribua le plus à mettre en crédit la Gymnastique des athlètes , & à leur mériter les suffrages du peuple. Mais les Philosophes & ceux qui ne réglaient pas leur approbation sur celle du vulgaire , n'étaient nullement d'accord sur le cas que l'on devait faire de cette profession. Platon dans son 8^e. Livre des Loix , dit que loin de la bannir d'une République bien policée , on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire , & ne donner l'exclusion qu'à ceux qui sont absolument inutiles pour la guerre. Le langage de Platon ne paraîtra pas étonnant lorsqu'on saura qu'il avait fait le métier d'athlète , avant de s'appliquer à la Philosophie.

Le Législateur Solon persuadé que les athlètes n'intéressaient le peuple que parce qu'ils lui procuraient de l'amusement , se crut obligé de mettre un frein aux profusions qui étaient devenues la suite

de ces sortes de Spectacles : il trouvait que le triomphe du vainqueur était à charge au public , & la couronne qu'on lui décernait , plus dommageable à sa patrie , qu'affligeante pour le vaincu.

Euripide était de l'avis de Solon , & malgré l'estime que toute la Grèce avait pour les athlètes , il en parle dans les termes les plus avilissans dans une de ses pièces satyriques , dont Galien & Athénée nous ont transmis un fragment.

Quelques mots sur leur institution , sur le régime de leur vie , sur les loix auxquelles ils étaient soumis , suffiront pour fixer l'opinion du lecteur sur cette classe d'hommes plus extraordinaire peut-être , que respectable.

Ceux que l'on destinait au métier d'athlète fréquentaient , dès leur plus tendre jeunesse , les Gymnases ou Palestres qui étaient des espèces d'académies entretenues aux dépens du public. Ils vivaient sous la direction de différens maîtres qui employaient les moyens les plus propres pour endurcir leurs corps à la fatigue , afin que dans l'occasion ils pussent remporter le prix , ou du moins le disputer. Leur nourriture n'a pas toujours été la même ; car dans les premiers tems , selon Pline , Pausanias & Diogène Laerce , on ne leur donnait que des figes sèches , des noix & du fromage mou. Toute espèce de viande leur était interdite ; & ce ne fut que dans la suite qu'on leur permit de

manger du bœuf & du cochon, plutôt rôtis que bouillis, assaisonnés d'*Aneth*, & accompagnés d'une forte de pain sans levain, paîtri avec le fromage mou, & que l'on appelait *Coliphium*.

Cette simplicité dans le choix & dans la préparation de leurs alimens, joint à l'usage modéré qu'ils en faisaient lorsqu'ils devaient entrer en lice, leur avait fait donner le nom d'*Abstinens*; mais ils ne le méritaient guères, vu l'énorme quantité de nourriture qu'ils prenaient ordinairement.

La voracité de Milon de Crotone dont nous aurons occasion de parler, était à peine rassasiée de vingt mines de viande, d'autant de pain, & de trois longes de vin (15 pintes).

On prétend qu'un jour ayant parcouru toute la longueur du Stade, les épaules chargées d'un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. On lit dans Théocrite que l'athlète Egon mangeait, sans s'incommoder, quatre-vingt gâteaux.

On doit trouver ces excès surprenans, mais ils le paraîtront moins lorsque l'on aura devant les yeux la taille presque toujours gigantesque, & conséquemment la force prodigieuse que devaient avoir les athlètes. Malgré cela, ces mêmes excès les rendaient sujets à plusieurs difformités, parce que la nature était bientôt anéantie par cette quantité d'alimens.

Mais si d'un côté ils se livraient à l'intempérance, de l'autre ils étaient recommandables par le courage & la patience qu'ils avaient à souffrir les peines, les travaux, les injures de l'air, les courses, en un mot toutes les épreuves par lesquelles il fallait passer pour être admis aux Jeux publics.

L'amour, ce sentiment involontaire auquel il est presque impossible de résister, l'amour dis-je, n'avait aucun empire sur eux, & entre plusieurs exemples de la continence des Athlètes, nous nous contenterons de citer, d'après Elie, celui d'Eubatas de Cyrène.

Lais, fameuse courtisane, en était devenue éperdûment amoureuse, & lui avait fait des propositions de mariage. Eubatas qui craignait de s'exposer par un refus, au ressentiment & à la vengeance de cette femme, lui promit de consentir à ses vœux si-tôt après la célébration des Jeux. Jusqu'à ce moment, il eut grand soin d'éviter avec elle le commerce de la galanterie, combattit, fut déclaré vainqueur, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser de mauvaise foi, il fit faire le portrait de cette Courtisane avec lequel il partit pour retourner dans son pays, en disant que suivant ses conventions, il emmenait Lais avec lui. Sa femme charmée d'une pareille fidélité qui, dès ce tems-là vraisemblablement commençait à être rare, sa femme

dis-je , lui fit ériger une espèce de colosse dans une des places de la ville de Cyrène.

Pour faciliter aux Athlètes l'observance de la règle qui les engageait à la continence pendant le cours de leur noviciat , ou de leur préparation aux Jeux publics , on les obligeait de se baigner souvent dans l'eau froide , & on leur faisait porter des plaques de plomb sur les reins.

Nous parlions dans l'instant de l'intrépidité , & même de l'espèce d'indifférence avec laquelle ils supportaient les coups les plus violens , & cette intrépidité leur valut souvent la victoire ; nous en avons pour preuve Eurydamas de Cyrène qui , au rapport d'Elie , ayant eu quelques dents fracassées dans un combat , les avala pour en dérober la connaissance à son adverfaire , le terrassa & fut proclamé vainqueur. Mais tout cela n'était rien en comparaison des chaleurs qu'ils avaient à essuyer ; & tel , selon Cicéron , était endurci aux coups & aux blessures , qui n'eût pu soutenir l'ardeur du soleil à Olympie , où leurs Jeux se célébraient justement vers le Solstice d'été.

Cette chaleur était d'autant plus cruelle à supporter , que les athlètes étaient nus ; loi qui leur fut imposée par *Hercule* instituteur des Jeux olympiques , & qui ne leur permit d'autre vêtement qu'une espèce de ceinture , de tablier , ou d'écharpe dont on attribue l'invention à *Palestre* , fille de

Mercure. Quelques Auteurs ont prétendu que c'était une sorte de caleçon, mais ils n'ont pas réfléchi que les Grecs n'en connaissaient pas l'usage.

Quoi qu'il en soit, les athlètes ne se servirent de ce vêtement que jusques à la 15^e. Olympiade, selon Denis d'Halicarnasse, la 87^e. selon Thucidide, & la 32^e. selon quelques Auteurs. Cela vint de ce que l'écharpe de l'athlète Orsippe s'étant déliée au moment où il disputait le prix de la course, ses pieds s'y embarrasèrent de maniere qu'il tomba, & perdit le prix qu'il allait remporter.

Dès - lors, il y eut un nouveau règlement qui ordonna qu'à l'avenir les athlètes combattraient sans écharpe. Le Lacédémonien Acante fut le premier qui se soumit à ce règlement, & qui entièrement nud se présenta aux jeux Olympiques. En conséquence, il fut défendu aux filles comme aux femmes de s'y trouver, sous peine de la vie, & même de passer l'Alphée pendant la célébration des Jeux. Callipataire ou Phevenia fut la seule qui enfraignit cette loi. Déguisée en maître d'exercice, elle conduisit à Olympie son fils Pyfidore, le vit déclarer vainqueur, & sauta dans l'arène après s'être dépouillée d'un habit d'homme qu'elle avait pris pour tromper l'œil des Grecs. On lui pardonna en faveur de la victoire de ce fils & de celles que son père & ses frères avaient remportées. Mais

dans la fuite les maîtres furent obligés de paraître nus comme les athlètes.

Cette nudité que jamais les Asiatiques n'adoptèrent, n'était d'usage chez les Grecs que dans certains exercices tels que la lutte, le pugilat, le pancrace, & la course à pied. Ils ne se dépouillaient ni pour la course des chars, ni pour l'exercice du Javelot.

D'après la loi qui excluait les femmes & les filles de la célébration des Jeux, le passage suivant paraîtra singulier à nos Lecteurs (1).

» Cicéronⁿ, dit-il, ne réprouvoit point toutes ces choses quand il écrit que ceux qui donnèrent la façon de vivre aux républiques de Grèce, voulurent fortifier le corps des jeunes hommes avec le labour : ce que les Spartiates avaient traduit aux femmes, lesquelles aux autres villes vivaient dedans les murailles ferrées délicieusement. Parquoi Properce perdu d'impatience d'amour se plaint dans la 13^e. Elégie de son 3^e. Livre, que les filles Romaines n'étaient point vues publiquement, & loue la Palestre Spartiane avec une véhémence d'amour & fureur de jeunesse tout ainsi «.

*Multa tua, Sparte, miramur jura palestra,
Sed mage Virginei tot bona Gymnasia.*

(1) Nous l'avons tiré de M. Duchoul, Auteur d'une très-bonne Dissertation sur l'exercice des Anciens, dont nous avons déjà cité un morceau.

*Quod non infames exercet corpore laudes
 Inter luctantes nuda puella viros.
 Cùm pila veloces fallit per brachia jactus ;
 Increpat & versi clavis adunca trochi.
 Pulverulentaque ad extremas stat fœmina metas ;
 Et patitur duro vulnere pancratio ;
 Nunc ligat ad cœstum gaudentia brachia loris ,
 Missile nunc disci pondus in orbe rotat.
 Gyrum pulsat equis , niveum latus ense revincit ,
 Virgineumque cavo protegit ære caput.*

Il résulte de-là que les filles de Sparte & de Lacédémone s'exerçaient dans la Palestre. Fermons les yeux sur l'état dans lequel elles y paraissaient ; état que nous devons regarder comme indécent , & qui sans doute , ne l'était pas selon les mœurs des Grecs , puisque la nudité des vierges était autorisée par Platon , l'un de nos plus grands Philosophes ; mais convenons de l'avantage que ces filles devaient avoir sur les étrangères du côté de la taille , de la force & de la souplesse. Si le sexe les réunissait , en aurait-il moins de graces ? Au contraire , ce n'est point la mollesse qui les donne ; la manière dont nos jeunes filles sont élevées détruit le germe des présens qu'elles ont reçus de la nature , & l'exercice l'aurait développé.

Cet objet sur lequel nous sommes forcés de nous arrêter plus long-tems que nous ne le voudrions , nous oblige de dire un mot des onctions qui devinrent nécessaires aux athlètes. Leurs combats

bats dans les commencemens , ne furent qu'un exercice grossier dont les hommes les plus forts , & les plus nerveux étaient sûrs d'avoir tout l'avantage. On ignorait encore que la souplesse & la dextérité pouvaient l'emporter sur la vigueur. Pausanias assure que Thésée fut le premier qui fit cette réflexion , & qu'en conséquence il établit des écoles publiques dans lesquelles on enseignait l'art de lutter : dès - lors on employa les onctions & les frictions , qui parurent des moyens propres à faciliter les mouvemens du corps.

On commença par se servir d'huile , on y ajouta de la terre , & cette composition fut nommée *Ceroma*. Dans la suite des tems on y mêla le jus d'herbes odoriférantes , & enfin une espèce de sable fin qui devint très-précieux , attendu qu'on le tirait d'Egypte. Les Romains en firent usage comme les Grecs , ce que l'on peut vérifier d'après Suétone quand il montre l'indignation du peuple Romain contre Néron , qui avait fait venir pendant la famine publique , un navire chargé de cette poudre pour les athlètes de la cour.

Les onctions dont nous venons de parler leur donnaient plus de facilité pour soutenir le travail des exercices ; mais comme ces exercices étaient très-violens , & souvent de longue haleine , les combattans , au sortir de la Palestre , avaient presque toujours besoin des mêmes secours pour réparer l'épuisement dans

lequel ils se trouvaient. On les huilait de nouveau ; quelquefois on leur faisait prendre un bain , & alors on mettait en œuvre les instrumens nommés *Strigiles*, qui servaient à leur nétoyer la peau de cet enduit que formait le mélange d'huile, de sueur, de sable, de poussière & de boue dont ils étaient couverts.

Malgré toutes ces précautions , ils éprouvaient de tems en tems , les maladies les plus fâcheuses ; & Galien assure qu'il était rare qu'un athlète conservât sa vigueur plus de cinq ans.

De toutes les épreuves auxquelles assujettissait le métier d'athlète , celles qui servaient de préparation aux Jeux publics étaient les plus pénibles à remplir. Elles consistaient à s'abandonner entièrement aux volontés du maître de la palestre , à s'y conformer pendant dix mois aux loix athlétiques , & à se perfectionner par les travaux les plus rudes , dans tous les exercices qui devaient mériter aux vainqueurs le prix qu'on leur destinait. Ce noviciat était d'une nécessité si indispensable , qu'il faisait , selon Pausanias , un des articles du serment que prêtaient les athlètes avant qu'on les admît aux combats publics ; combats qu'ils étaient obligés de répéter pendant trente jours dans l'Elide , lorsque la célébration des Jeux olympiques approchait.

Le premier des Officiers qui présidaient au gouvernement des athlètes , & que quelques Ecrivains ont confondu mal-à-propos avec le *Palestrophylacé* ,

c'est-à-dire Concierge de la Palestre ; le premier , dis-je , des Officiers s'appellait *Gymnasiarque* : il avait la sur-intendance du Gymnase , & réglait souverainement tout ce qui en regardait la police. Ses prérogatives allaient jusqu'à lui donner le pouvoir de faire célébrer des Jeux en son nom. Il y assistait vêtu de pourpre , avait le droit d'y porter une baguette , & d'en faire porter devant lui par des Bedeaux chargés d'exécuter ses volontés , & de punir ceux qui manquaient aux loix athlétiques. Plutarque dans sa Vie de Marc - Antoine nous représente ce Romain au milieu d'Athènes , se dépouillant de toutes les marques de sa dignité , pour prendre l'habit de *Gymnasiarque* , & en faire publiquement les fonctions. L'Officier qui portait le nom de *Xistarque* étendait son autorité , non sur tout le Gymnase , mais seulement sur les endroits de cet édifice où s'exerçaient les athlètes , c'est-à-dire sur les *Xistes* , le *Stade* & la *Palestre*. Différens noms désignaient ceux qui veillaient à l'instruction des athlètes : on les appellaient *Epistata* , *Aipta* , *Pædotriba* , *Gymnasta* , *Laralipta*. Pindare les a nommés les Artisans des athlètes.

Nous avons donné une idée des épreuves par lesquelles ils étaient obligés de passer avant d'être admis aux Jeux publics ; mais ces épreuves ne suffisaient pas , & le succès avec lequel ils avaient cultivé leurs différens exercices , la supériorité qu'ils

avaient obtenue sur leurs camarades dans les Gymnases , l'observation scrupuleuse des loix athlétiques ; tout cela n'était rien si l'on pouvait leur faire quelques reproches du côté de la naissance , des mœurs , ou de la condition. Les Grecs conservèrent sur ces trois articles une délicatesse dont les Romains , comme nous le verrons , ne crurent pas devoir se piquer.

Les premiers n'admettaient aucun Etranger parmi ceux qui devaient combattre aux Jeux olympiques. Alexandre fils d'Amyntas , Roi de Macédoine , s'y présenta pour disputer le prix de la course , & sans aucun respect pour sa qualité , ses concurrens s'opposèrent à sa réception. Ils alléguaient qu'étant Macédonien , ils ne pouvaient le regarder que comme barbare & comme étranger à leur égard. Alexandre ne put vaincre ces difficultés & se faire agréer de ceux qui présidaient aux Jeux , qu'après avoir prouvé en bonne forme qu'il était Argien , & non Macédonien. L'obstination d'Alexandre est une preuve authentique de la célébrité des Jeux , & de la gloire attachée à celui qui s'y distinguait.

Une naissance obscure ou équivoque était encore un obstacle qui fermait aux prétendans l'entrée de la carrière. Philammon , cité par Thémistius , ne put y paraître que lorsqu'Aristote l'eut adopté pour son fils. Mais quelque illustre que fût l'origine des

athlètes , ils étaient rejetés si cette origine était ternie par de mauvaises mœurs. On traitait de même les esclaves , & la liberté était un titre essentiel à quiconque se mettait sur les rangs. Les Grecs ne se sont relâchés de cette sévérité qu'en faveur des affranchis , exception consacrée par quelques inscriptions qui sont parvenues jusqu'à nous.

Il est donc certain qu'originellement chaque prétendant devait être de condition libre ; mais pourvu qu'il sortît de parens honnêtes , la condition la plus vile n'était point un titre d'exclusion. On lit dans Athénée que Corébe , le premier qui combattit aux jeux Olympiques , n'était qu'un simple cuisinier ; on y a vu des laboureurs & des bergers disputer le prix de la lutte & du pugilat. Le peu de distinction que l'on mit dans le choix des athlètes fut une des grandes raisons du mépris qu'Alcibiade eut toujours pour les Jeux , quoique personne ne lui fût supérieur du côté de l'adresse & de la force. Malgré cela , quelques Sénateurs ne crurent point se deshonorer en venant à Olympie faire preuve de leur habileté dans les exercices. Pausanias assure que de son tems il y en eut un qui , après avoir remporté la victoire , voulut en laisser un monument par une statue de bronze , accompagnée d'une inscription.

Cet examen de la naissance , des mœurs & de la condition des athlètes était confié aux Juges des

Jeux. On les appelait *Agonothètes*, *Athlothètes*, *Hellanodiques* ou *Hellanodices*. Ces Juges, selon Philostrate, commençaient d'abord par exposer aux prétendans les conditions sous lesquelles ils pouvaient être admis. » Si votre assiduité, leur disaient-ils, vous a mérité l'honneur de paraître aux Jeux olympiques, si vous n'avez à vous reprocher aucune lâcheté ni aucune infâmie, vous pouvez demeurer ici avec confiance; mais quiconque de vous autres ne se sentira pas tel que nous le demandons, peut se retirer où bon lui semblera «.

Après cet avertissement on faisait passer en revue chacun de ces prétendans : un héraut lui mettait une main sur la tête, de l'autre il imposait silence aux assistans, & le promenait dans toute l'étendue du stade, demandant à haute voix si personne n'accusait cet homme de quelque crime, s'il était irréprochable dans ses mœurs, en un mot s'il n'était ni esclave, ni voleur.

Cet examen fait l'éloge de la sagesse des Grecs; mais l'athlète, à qui souvent l'intérêt seul inspirait le desir de combattre, devait-il être placé à côté du guerrier, devait-il être mis en parallèle avec Cimon, Milthiade, Thémistocle, Philopœmès, Epaminondas, & tant d'autres dont l'Etat avait reçu les services les plus signalés? Telle a été & telle sera toujours la marche du cœur humain. Le peuple estime & révère les grands hommes; mais

l'attrait du plaisir les lui fait oublier ; & de l'instant qu'il se présente ,

» Minerve est éconduite , & Vénus a la pomme «.

Les Romains feraient encore les maîtres du monde , si la magnificence & la multiplicité de leurs fêtes n'eussent introduit chez eux le luxe & la mollesse qui bientôt leur firent perdre de vue l'héroïsme & la gloire de leurs ancêtres.

Lorsque les athlètes avaient passé en revue devant le peuple , ils juraient , 1°. d'être soumis pendant dix mois de suite à tous les exercices & à toutes les épreuves que demandait l'institution athlétique ; 2°. d'observer avec la plus grande régularité les loix prescrites dans chaque sorte de combat , & qu'ils ne feraient rien , ni directement , ni indirectement contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. Ils prêtaient ce serment aux pieds de la statue de Jupiter , surnommé *ephtos* , & qui tenait un foudre dans chaque main.

Pour plus grande précaution , les Juges faisaient jurer la même chose aux pères des athlètes , s'ils étaient présens ; à leurs frères , & enfin à leurs Gymnastes ou Maîtres d'exercices : les uns & les autres s'engageaient solennellement à n'employer aucune mauvaise manœuvre , aucun artifice pour procurer la victoire à leur protégé.

Alors les *Agonothètes* écrivaient sur un registre

les noms & le pays des athlètes. A l'ouverture des Jeux, un Héraut les proclamait en public, & faisait un dénombrement exact de ceux qui devaient paraître dans chaque sorte de combat.

Rien ne pouvait dispenser un concurrent de se trouver au rendez-vous indiqué; s'il y manquait il était exclu. Nous avons dans Pausanias un exemple remarquable de cette sévérité. Apollonius Rhautis natif d'Alexandrie, devait disputer le prix du pugilat aux Jeux olympiques. Il arriva trop tard à Olympie, & allégua pour excuse que les vents contraires l'avaient retenu aux îles Cyclades. Héraclide, son concitoyen & son rival, répondit qu'il n'avait manqué le jour du rendez-vous que parce qu'il s'était amusé sur sa route à recueillir quelques sennes, en combattant aux Jeux que l'on célébrait dans l'Ionie; & les Eléens, non contents de donner l'exclusion à cet Apollonius, mais encore à quelques autres athlètes qui étaient arrivés aussi tard que lui, décernèrent la couronne à Héraclide qui ne combattit point, faute d'antagoniste.

Le jour de la célébration des Jeux arrivé, on réglait les rangs des athlètes qui devaient se montrer dans chaque espèce de combat: c'était le sort qui en décidait; & dans les Jeux où plus de deux concurrents pouvaient disputer en même-tems le prix proposé, tels que la course à pied, la course

des chars , &c. , les champions se rangeaient dans l'ordre selon lequel on avait tiré leurs noms.

Dans la Lutte , le Pugilat , le Pancrace , où les athlètes ne pouvaient combattre que deux à deux , on les appariait aussi au hafard , mais d'une manière différente ; & voici celle que l'on employait aux jeux Olympiques.

On plaçait devant les Juges une urne consacrée au Dieu en l'honneur de qui ces jeux se célébraient ; on mettait dans cette urne des ballotes de la grosseur d'une fève , & dont le nombre répondait à celui des combattans ; sur deux de ces ballotes on écrivait la lettre A , sur deux autres la lettre B , & ainsi du reste. Ensuite les athlètes s'approchaient , & après avoir invoqué Jupiter , chacun deux mettait la main dans l'urne d'où il tirait une ballote. Alors un des Juges faisait sa ronde , examinait les ballotes de chacun , & appariait ceux qui avaient des lettres semblables.

Il était de l'intérêt des athlètes d'avoir les yeux ouverts sur la conduite de ceux qui les faisaient tirer au fort , & qui par adresse pouvaient favoriser l'un ou l'autre des concurrens. Il était par exemple , très-désavantageux d'être tiré des derniers pour la course , & d'être apparié pour la lutte & le pugilat avec un adverfaire beaucoup plus fort ; aussi les athlètes examinaient-ils avec la plus grande attention & l'urne , & celui qui faisait tirer les bal-

lotes. Aulugelle raconte un fait singulier à ce sujet & qui mérite d'être cité. Un athlète de Samos, nommé Egles, muet de naissance, se trouvant aux jeux sacrés, s'aperçut que celui qui faisait tirer au fort usait de quelque supercherie : cette vue causa une telle émotion dans les organes de cet athlète, qu'il sentit aussi-tôt sa langue se délier, & s'adressant à celui dont la fidélité lui était suspecte : *je vous vois faire*, lui cria-t-il à haute voix. Il continua le reste de sa vie à parler distinctement & avec facilité.

Quelque persuadé que l'on fût de l'émulation qui régnait parmi les athlètes, on les animait encore par les exhortations les plus vives, & c'est alors que le désir de vaincre les engageait à invoquer les Dieux, quoiqu'il n'y eût aucune loi particulière qui les y obligeât ; il suffit d'ouvrir Homère pour être convaincu que ces invocations étaient en usage parmi eux.

D'après ce que nous avons dit sur les athlètes ; préliminaires qui nous ont paru nécessaires pour les faire connaître, entrons dans la lice, jetttons un coup d'œil sur les différens combats qui s'y faisaient, & voyons quelle était la pompe de ces jeux qui ont été pendant si long-tems les délices de la Grèce.



JEUX OLYMPIQUES.

LES jeux Olympiques étaient consacrés à Jupiter, & doivent leur nom à Olympie, ville du Péloponèse, que l'on appelle aujourd'hui *Langanica*, dans laquelle on les célébrait tous les quatre ans, vers le solstice d'été. Diodore de Sicile & quelques autres Ecrivains, prétendent qu'ils furent institués par Hercule de Crète, mais ils ne disent point dans quel tems, & nous nous en tiendrons au sentiment commun, qui en fixe l'établissement à l'an du monde 2635, sous le règne d'Ocrise Roi d'Argos. Ils éprouvèrent depuis diverses révolutions, & furent alternativement renouvelés ou interrompus jusqu'au règne d'Iphitus qui les rétablit, selon les uns, l'an du monde 3208, & selon les autres 3278; le 3983 de la période Julienne, 409 ans après la prise de Troye, & 776 avant l'Ere Chrétienne. Eschile était alors Prêtre, perpétuel, ou Gouverneur à vie de la ville d'Athènes. *Voyez* Sponde, Torneil, Salian.

Pour augmenter à ces jeux le concours des spectateurs, Iphitus ordonna que toutes affaires cesseraient pendant leur célébration à laquelle il donna cinq jours de durée.

Nous avons fait des recherches inutiles pour dé-

couvrir quel a été le motif de l'établissement de ces jeux; mais si on le doit à Hercule, comme le pensent plusieurs Historiens, n'est-il pas naturel d'imaginer que le plus grand des Héros a voulu perpétuer dans la Grèce l'exemple qu'il avait donné de la bravoure la plus décidée; & qu'en continuant après lui ces fortes de spectacles, les Grecs n'ont eu d'autre idée que celle d'exercer leur jeunesse, & de lui inspirer le desir de la gloire.

On ignore de même pourquoi ces jeux furent consacrés à Jupiter, mais il est à présumer qu'ayant été les premiers institués, les Grecs jugèrent que le premier des Dieux devait en recevoir les honneurs. Aussi rien de si magnifique, rien de si riche que le temple qu'ils lui érigèrent sous le nom de Jupiter Olympien. Les Auteurs du voyage de Grèce, Apulée, Kirsker, & sur-tout Paufanias, en ont fait des descriptions très-détaillées; & nous regrettons que le genre de notre Ouvrage ne nous permette pas de les donner au Lecteur.

A l'égard des sacrifices qui s'y faisaient, & des rites que l'on y observait, nous aurons occasion d'en parler lorsque nous jetterons un coup d'œil sur les cérémonies religieuses des Anciens; nous verrons si celles que l'on pratiqué dans nos spectacles sont les mêmes, ainsi que les temples, les costumes, les autels, les vases, &c..... Nous espérons que nos recherches sur ces différens objets

ne laisseront rien à desirer, & que les deslins que nous en procurerons feront de la plus grande exactitude.

Le premier jour des jeux Olympiques consistait tout entier en sacrifices, le second était destiné au Pentathle & à la course à pied, le troisième au combat du Pancrace & à la lutte simple, les deux autres, aux courses à pied, & à celles des chevaux & des chars.

De ces exercices, les quatre premiers se faisaient dans la Palestre. C'était un terrain divisé en stades, de 125 pas géométriques chacun, & couvert de sable & de boue, afin que si les athlètes venaient à tomber, ils ne pussent ni se blesser, ni se tuer.

C'était-là, comme nous l'avons écrit plus haut; que les Lacédémoniennes aimaient à se distinguer; fait qui nous est encore confirmé par Cicéron dans ses Tusculanes, où après avoir parlé de la mollesse dans laquelle les filles des autres nations étaient élevées, il dit en parlant de celles de Sparte: » Il leur est bien plus doux de s'exercer dans la Palestre, de nager dans l'Eurotas, de s'exposer au soleil, à la poussière, à la fatigue des gens de guerre, qu'il leur serait flatteur de ressembler aux filles barbares. Il se mêle, à la vérité, de la douleur dans la violence de leurs exercices; on les choque, on les frappe, on les repousse; mais ce travail même est un remède contre la douleur «.

On a souvent employé le mot *Palestre* au figuré ; témoin Pyrrhus , qui ne pouvant se rendre maître de la Sicile , s'embarqua pour l'Italie , & tournant la vue vers cette Isle , il dit à ceux qui l'accompagnaient : » Mes amis ! quelle palestre nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains !

Le mot *Pentathle* renfermait le saut , la course , le palet , le javelot & la lutte.

On connaît les différentes manières de jouer au palet , & nous n'en dirons rien , ainsi que du saut , qui consistait à franchir un fossé , ou quelque élévation marquée.

A l'égard de la course , la convention ordinaire était de parcourir un stade , & quelquefois deux. Les Grecs donnèrent différens noms à ceux qui faisaient cet exercice. Ils appellèrent *Dromides* , c'est-à-dire coureurs , ceux qui de célérité passaient tous les autres , & qui avaient en courant , la force de pousser & retenir leurs adversaires. De ces coureurs , les uns étaient *Stadiodromes* , titre qu'ils méritaient lorsqu'ils avaient parcouru un stade ; les autres *Diaulodromes* , lorsqu'après avoir couru ce même stade & être parvenus au mètre , ils revenaient à l'endroit d'où ils étaient partis. Les plus forts étaient les *Dolichodromes* , qui couraient six stades ; ce qui vraisemblablement faisait trois fois l'aller & le venir.

C'était une supercherie punissable dans la course ,

non-seulement de tirer en-arrière un athlète , en l'attrapant par sa chevelure ou par quelque'autre endroit , mais de le pousser de la main , à droite ou à gauche , pour l'écarter de sa route & le jéter par terre.

Si l'athlète manquait à la moindre de ces conditions , il subissait aussi-tôt les peines imposées par les loix qu'il avait juré d'observer. Ce soin regardait les *Mastigophores* qui , par l'ordre des *Agonothètes* , & souvent à la prière des spectateurs , frappaient le coupable de verges.

Pour mériter ce châtement , il suffisait d'avoir prévenu , pour entrer en lice , ou son rang ou le signal convenu. Si l'on découvrait quelque collusion entre deux antagonistes , & qu'ils parussent vouloir s'épargner réciproquement , en combattant avec trop de négligence , on leur imposait la même punition. Tel-était aussi le sort de ceux qui , après avoir été exclus des Jeux , osaient encore y paraître , ne fût-ce que pour réclamer la palme qu'ils prétendaient leur appartenir , quoiqu'ils l'eussent gagnée sous un nom emprunté. Cette aventure , au rapport de Thucydide , arriva au Lacédémonien Lichas uniquement pour s'être déclaré le maître du char qui avait remporté le prix aux jeux Olympiques , sous le nom du peuple Thébain , & pour avoir couronné lui-même le conducteur de ce char , dans un tems où l'entrée des Jeux était interdite

aux Lacédémoniens. La guerre du Péloponèse défolait cette partie de l'Univers, & l'on craignait beaucoup que les compatriotes de Lichas, indignés de l'outrage qu'on lui avait fait, ne vînssent, à main armée, interrompre la célébration des Jeux; mais, contre toute espérance, ils les laissèrent continuer & terminer, fans y apporter aucun trouble.

On punissait également les athlètes qui corrompaient leurs adversaires par argent; & les Juges les condamnaient à des amendes pécuniaires que l'on employait à ériger des statues en l'honneur des Dieux. On lit dans Pausanias que le premier qui subit cette loi, fut le Thessalien Eupole, & que l'on amenda comme lui ceux de ses concurrens qui s'étaient laissés corrompre. Il ajoute que l'Athénien Callipe, à qui l'on avait infligé la même peine, implora le crédit de sa nation; mais que les Eléens, non contens d'interdire l'entrée des Jeux aux protecteurs de Callipe, firent ensorte que l'Oracle de Delphes, consulté par les Athéniens sur divers sujets, garda le plus profond silence jusqu'à ce que l'amende fût entièrement payée.

Les Grecs ne firent pas plus de grace à Damonique Eléen, que le desir de voir son fils victorieux aux jeux Olympiques, avait engagé à séduire l'athlète Fossandre, afin qu'il eût la complaisance de se laisser vaincre. On amendait aussi ceux qui après s'être
présentés

présentés au combat, n'avaient pas le courage de le soutenir. C'est ce qui arriva à un *Pancratiaste* d'Alexandrie, que la crainte de ses adverfaires fit disparaître la veille du Pancrace.

Revenons aux Jeux que nous n'avons quittés que pour détailler ces objets sur lesquels nous n'aurons point à revenir, excepté lorsque nous parlerons des Romains, qui en imitant les Grecs ont modifié dans plusieurs points leurs loix & leurs usages.

Nous en sommes restés au *Javelot*, qui était une espèce de dard que l'on adressait à un but déterminé, & la victoire était à celui qui en approchait le plus. C'est donc aux Grecs que nous devons l'invention du Palet, du Saut & du Javelot, que nous nommons arc ou arquebuse. A l'égard des *Dromides*, nous les retrouvons dans nos Coureurs, toujours étonnans par la promptitude avec laquelle ils font de très-longues routes sans prendre le moindre repos. Est-il dans l'humanité de sacrifier à son luxe la vie & la santé de cette sorte de valets ! C'est une question que nous ne déciderons point.

Le cinquième combat Gymnastique était la lutte dans laquelle, depuis Thésée, les athlètes mirent en œuvre, non-seulement la force du corps, mais encore toute la dextérité, toute la finesse qu'ils avaient acquises dans les longues préparations auxquelles ils s'étaient assujettis.

Il ne faut pas conclure de là qu'un athlète eût la liberté d'enfreindre les loix dans lesquelles cette vigueur & cette souplesse devaient se contenir. Il lui était expressément défendu de tuer son adversaire volontairement & de propos délibéré. Lorsque malheureusement pareil accident arrivait, le meurtrier, selon les loix athlétiques, ne pouvait être mis en justice; mais il était privé de la couronne, malgré la victoire qu'il avait remportée. Cette punition, selon Pausanias, fut si sensible à Cléomède, qu'il en perdit l'esprit.

Les mêmes loix défendaient aux lutteurs de se mordre les uns les autres, de se pocher les yeux, de se frapper les côtés avec l'extrémité des doigts. Tout cela était permis chez les Lacédémoniens, si nous en croyons Philostrate, qui ajoute qu'à Olympie on souffrait que les athlètes se ferraient la gorge presque jusqu'à s'étrangler. Pausanias est de son avis ainsi que Plutarque, qui raconte qu'un Lacédémonien saisi au collet, & sur le point d'être terrassé par son adversaire, lui mordit le bras, & que celui-ci s'étant écrié, *tu mords comme les femmes*; l'autre lui répondit: *non pas comme les femmes, mais comme les lions*.

Quoi qu'il en soit, leurs moyens de force & d'adresse consistaient à s'empoigner réciproquement les bras, à se retirer en avant, à se pousser, & à se renverser en arrière à s'entrelacer les membres,

à se prendre au collet, à s'embrasser étroitement, à se secouer, à se plier obliquement & sur les côtés, à se prendre au corps, & à s'élever en l'air, à se heurter de front, à se tordre le col, enfin à se donner le croc en jambe. Si le premier renversé attirait l'autre sur lui, pour lors ils luttaient couchés sur le sable jusqu'à ce que l'un des deux contraignît son adversaire à demander quartier.

Comme les onctions rendaient la peau trop glissante & conséquemment très-difficile à empoigner, les lutteurs se roulaient, ou dans la boue, ou dans la poussière dont la lice était couverte; précaution qui devenait inutile lorsqu'ils combattaient sans se prendre au corps.

Cette lutte consistait à se croiser les doigts en se les ferrant fortement, à se pousser en se joignant les paumes des mains, à se tordre les poignets & les jointures des bras. L'athlète Léontisque fut un des plus célèbres dans ce genre d'exercice. Mais pour avoir une idée de la lutte, il faut lire la description de celle d'Ajax & d'Ulysse dans Homère, de celle d'Hercule & d'Achéloüs dans Ovide, de celle d'Hercule & d'Ajax dans Lucain, de celle de Tydée & d'Agyllée dans la Thébaïde du Stace. On trouvera aussi dans Pausanias, que ces divers combats ne s'introduisirent que successivement dans le Pentathle; que ce ne fut que dans la 18^e. Olympiade que l'on y vit paraître des lutteurs, & que

le Lacédémonien Eurybate est le premier que l'on y ait couronné. Nous ajouterons que pour mériter la palme, il fallait la remporter dans les quatre autres Jeux, le palet, le saut, la course & le javelot.

La lutte qui nous fournira des dessins tirés de l'antique, lorsque nous en ferons aux Romains; la lutte dis - je, est le seul exercice qui n'existe point parmi nous, excepté peut-être chez les Anglais, qui à la vérité n'ont pas de luttes publiques, mais qui très - souvent font des assauts à coups de poing, & chez les Bas - Bretons dont l'usage est de se battre à coups de tête comme les béliers.

Ils ont encore une autre lutte dans laquelle les deux adversaires sont armés d'un bâton de deux pieds de longueur, ou environ, qu'ils font tourner entre leurs doigts, avec une rapidité incroyable, & la victoire appartient à celui qui trouve le moyen de faire tomber ce bâton des mains de son rival. Ordinairement les coups sont défendus par-tout, excepté à la tête; partie du corps à laquelle les Bas-Bretons craignent le moins les blessures. Ils dirigent ce bâton avec tant d'adresse, qu'en le laissant échapper de leur main, ils le lancent assez juste pour attrapper en l'air une pierre jettée d'un endroit indiqué. De tems en tems les Seigneurs du pays donnent de ces espèces de luttes, & décernent un prix au plus adroit.

Le troisième jour des jeux Olympiques était des-

tiné au pancrace , qui n'était autre chose que la lutte , & le pugilat réunis. Dans la lutte il était défendu de se servir des poings , dans le pugilat de se colleter , & dans le pancrace , non-seulement il était permis de le faire , mais même d'employer le secours des dents & des ongles.

Les Pyctes ou Plectiques , qui chez les Latins se sont nommés *Pugiles* , se plaignaient , selon Cicéron , en jettant les cestes , non par défaut de courage ou par excès de douleur , mais parce qu'avec le cri & la voix , ils avaient le cœur plus grand , & donnaient le coup plus véhément.

Dans les premiers tems , comme nous l'avons dit , ils se battaient avec les poings , & ce ne fut que dans la fuite qu'ils se servirent des cestes dont nous venons de parler.

C'était une espèce de gantelet ou mitaine ; formé de plusieurs courroies ou bandes de cuir , que l'on attachait à l'avant-bras & qui ne montrait pas plus haut que le coude. On en distinguait de quatre sortes : les *imantes* , qui étaient faits d'un simple cuir de bœuf non corroyé ; les *myrmécos* , qui étaient garnis de plaques de cuivre , de fer ou de plomb ; les *miléiques* , faits avec des courroies fines , qui laissaient le poignet & les doigts à découvert ; les *sphæra* , dont la forme n'est pas connue , mais que d'après Henri Etienne on a jugés devoir être des balles de plomb cou-

fues dans une bande de cuir de bœuf. Comme ces armes portaient des coups très-dangereux, les athlètes se couvraient la tête d'une calotte nommée *amphotide*, & qui servait à leur garantir les tempes & les oreilles. A l'article des Jeux Romains, on trouvera les dessins exacts de ces armes, avec ceux des chars à deux & à quatre chevaux.

Le pancrace s'introduisit aux jeux Olympiques dans la 28^e. Olympiade, & le Syracusain Ligdanius fut le premier qui en remporta le prix. On prétend qu'il était de la taille & de la force d'Hercule. Softrate n'eut pas moins de célébrité que lui. Pausanias prétend qu'il était si fort, qu'en prenant son adverfaire avec les mains, il le pressait si violemment qu'il lui arrachait la vie. Comme de pareils meurtres étaient involontaires les Grecs n'en punissaient point les auteurs; & parmi les loix d'Athènes il y en avait une qui déclarait innocent celui qui tuait son rival sans le vouloir, attendu que l'on ne considérait point l'action en elle-même, mais l'intention de celui qui la commettait. Ce même Softrate, que nous venons de citer, fut couronné douze fois dans les différens Jeux, & les Grecs lui élevèrent une statue qui existait encore du tems de Pausanias.

Les athlètes du Pancrace s'appelaient *Pancriastes*, c'est-à-dire lutteurs & pugiles, qui souvent passaient des heures entières à se harceler &

à se fatiguer mutuellement par l'extension continue de leurs bras. » Chacun, dit l'Auteur de cet Article dans l'Encyclopédie, chacun frappait l'air de ses poings, & tâchait d'éviter par cette sorte d'escrime les approches de son adverfaire. Lorsqu'ils se battaient à outrance, ils en voulaient sur-tout à la tête & au visage. L'un des athlètes venait-il de toute la roideur de son corps se lancer contre l'autre pour le frapper, il y avait une adresse merveilleuse à esquiver le coup en se détournant légèrement; ce qui faisait tomber l'athlète par terre & lui enlevait la victoire. Quelqu'acharnés qu'ils fussent, l'épuisement où les jettait une trop longue résistance les obligeait à faire de petites trêves. Ils suspendaient donc le pugilat de concert pour quelques momens qu'ils employaient à se remettre de leurs fatigues, & à essuyer la sueur & le sang dont ils étaient couverts; après quoi ils revenaient à la charge, & continuaient à se battre jusqu'à ce que l'un d'eux laissant tomber ses bras de défaillance, fît connaître qu'il succombait à la douleur & à l'extrême lassitude, & qu'il céda la palme à son concurrent «.

On a vu des athlètes tomber sur l'arène morts ou mourans, & presque toujours ils sortaient du combat défigurés au point qu'ils en étaient méconnaissables. Aussi le pugilat était-il l'exercice le moins estimé, non pas cependant chez les Sa-

miens qui furent les meilleurs pugiles de la Grèce.

Nous allons dire quelques mots des *Discoboles* ou des *Sauteurs* ; après quoi nous passerons aux deux derniers jours des jeux Olympiques , dans lesquels nous donnerons une idée de la course des chars & des triomphes décernés aux vainqueurs des différens combats.

On appellait *Discoboles* ceux qui faisaient profession de l'exercice du disque , espèce de palet de pierre , de plomb ou d'autre métal , large d'un pied à-peu-près , & percé par le milieu ; il fallait le jetter ou en haut ou en long , & le prix était à celui qui le lançait ou plus haut ou plus loin.

L'origine de cet exercice remonte jusqu'aux tems fabuleux. Ovide raconte qu'Apollon se déroba du ciel pour venir à Sparte se livrer à cet amusement avec le bel Hyacinte qui fut tué par ce Dieu même d'un coup de disque que le jaloux zéphyre détourna pour le faire tomber sur la tête de ce jeune homme.

Pausanias en attribue l'invention à Persée , fils de Danaé , qui comme Apollon eut le malheur de tuer d'un coup de disque Acrise son ayeul. Des accidens aussi funestes n'empêchèrent pas les Grecs de l'adopter même avant la guerre de Troye ; & si l'on en croit Homère , c'était un des Jeux favoris des troupes d'Achille pendant le tems où son res-

sentiment contre les Rois d'Argos & de Mycènes le retenaient sur le rivage de la mer. On lit dans le même Auteur qu'aux funérailles de Patrocle il y eut un prix proposé pour cet exercice, qu'Ulysse le trouva établi à la Cour d'Alfinoüs Roi des Phéaciens, & qu'il ne dédaigna pas d'y lancer son disque qui tomba beaucoup plus loin que celui de ses antagonistes.

Lorsque les *discoboles* voulaient le pousser, ils prenaient la posture la plus propre à favoriser cette impulsion, c'est-à-dire qu'ils avançaient un de leurs pieds sur lequel ils courbaient tout le corps; ensuite balançant le bras chargé du disque, ils lui faisaient faire plusieurs tours presque horizontalement pour le charger avec plus de force, après quoi ils le poussaient de la main, du bras, & pour ainsi dire de tout le corps, qui suivait en quelque sorte la même impression. Le peintre Taurisque & les sculpteurs Nancydes & Myron, se font étudiés dans leur tems à rendre au naturel l'attitude de cette sorte d'athlètes; nous nous contenterons de donner dans son tems, le dessin de la statue de lanceur de disque, la plus belle que l'on ait faite dans ce genre, & qui appartient au grand Duc de Toscane: on ignore le nom du statuaire.

Lincée fut le premier qui mérita le prix du disque aux jeux Olympiques; on avoit soin d'en marquer exactement chaque coup, soit avec un piquet, soit

avec une flèche que l'on plantait dans l'endroit où il était tombé, ce qui fait présumer qu'il n'y avait qu'un seul disque pour tous les antagonistes. Un athlète à qui le disque glissait de la main au moment de le lancer, était hors de combat, & n'avait plus de droit au prix, aussi avaient-ils soin de le frotter de sable ou de poussière, afin de pouvoir le tenir plus ferme & plus ferré.

On n'est point assuré du véritable costume des *discoboles*, & l'on ne fait si pour disputer le prix du disque, ils étaient nuds comme les autres athlètes; l'affirmative, selon M. le Chevalier de Jaucourt, paraît vraisemblable. » En effet, dit-il, il semble que l'on peut inférer la nudité des *discoboles*, de la manière dont Homère dans l'Odyssée s'explique à ce sujet; car en disant qu'Ulysse sans quitter sa robe, fut dans le stade, prit un disque des plus pesans, & le poussa plus loin que n'avaient fait ses antagonistes, ce Poète fait assez entendre que les autres athlètes étaient nuds, en relevant par cette circonstance l'adresse de son héros. De plus, l'exercice du disque n'ayant eu lieu dans les Jeux publics que comme faisant partie du Pentathle, où les athlètes combattaient absolument nuds, il est à présumer que pour lancer le disque, ils demeuraient dans le même état qui leur était d'ailleurs plus commode que tout autre. Enfin, comme ils faisaient usage des onctions, pour aug-

menter la force & la souplesse de leurs muscles, ces onctions eussent été incompatibles avec toute espèce de vêtement. Ovide, qui sans doute n'ignorait aucune des circonstances essentielles aux combats Gymniques, décrivant la manière dont Apollon & Hyacinte se préparent à l'exercice du disque, les fait dépouiller l'un & l'autre de leurs habits, & se rendre la peau luisante en se frottant d'huile avant le combat.

» *Corpora veste levant , & succo pinguis olivi*
 » *Splendescunt , latique ineunt certamina disci* «.

Faber, qui n'est pas de l'avis que nous embrasons, & qui pense que les *discoboles* étaient vêtus de tuniques, ou portaient du moins par bienfiance une espèce de caleçon, de tablier, ou d'écharpe, allègue pour preuve de son opinion les *discoboles* représentés sur une médaille de l'Empereur Marc-Antoine, frappée dans la ville d'Apollonie, & produite par Mercurial dans son Traité de l'Art Gymnastique. Mais 1^o. , cette médaille est très-suspecte, parce qu'on ne la trouve dans aucun des cabinets & des recueils que nous connoissons. 2^o. Quelque vraie qu'on la suppose, elle ne peut détruire ni la vraisemblance, ni les autorités formelles que nous avons rapportées sur la nudité des *discoboles*, & elle prouverait tout au plus que dans quelques occasions particulières, dans certains lieux

& dans certains tems on a pu déroger à la coutume générale. » Cœlius, Arétée, Paul Eginette & Galien ont regardé l'exercice du disque comme très-utile à la santé, & le conseillent, tant pour prévenir ou guérir les vertiges, que pour faciliter la fluidité & la circulation du sang. Il paraît aussi que l'art militaire en tirait un secours très-important; & les mêmes auteurs prétendent qu'un bras accoutumé par degrés à manier & à lancer un fardeau aussi pesant que le disque, ne rencontrait rien dans les combats qui pût résister à ses coups.

» Les *faillieurs*, selon M. du Choul, portaient en leurs mains, pour mieux faillir, des *altères*, qui étaient de petites masses ou boules de plomb, faites à la façon d'un cercle, qui avait la moitié plus de longueur que de largeur, & auxquelles étaient des boucles pour y mettre les mains à l'aise comme dedans un bouclier. Entre les différens exercices des athlètes, il y en avait qui se faisaient en jettant les altères, ou bien de tenir en un lieu le pied ferme, & à la main une pomme qui ne se pût ôter, comme le faisait Milon le Crotoniate pour montrer une grande ostentation de force &c.

Nous voilà parvenus aux quatrième & cinquième jour des Jeux, qui étaient consacrés aux courses à pied dont nous avons parlé, & à celles des chevaux & des chars qui demandent un assez long détail, que nous commencerons par la description de

l'Hyppodrome dans lequel se faisoit cet exercice.

Le sentiment général fixe la longueur de celui d'Olympie à quatre stades, & à un de largeur, ce qui faisoit 1500 pas géométriques d'une part, & 125 de l'autre.

Ce terrain étoit précédé d'une enceinte dans laquelle les combattans se rassembloient avec leurs chars & leurs chevaux; elle avoit 400 pieds de long, & perdoit peu à peu de sa longueur vers l'Hyppodrome où elle finissoit en éperon de navire: de droite & de gauche on y avoit pratiqué des remises, sous lesquelles les chars & les chevaux étoient renfermés & retenus par de longues cordes tendues d'un bout à l'autre. Chacune de ces cordes tomboit au moment indiqué, & alors les combattans alloient se placer sur une même ligne de laquelle ils partoient.

L'Hyppodrome qu'ils avoient à parcourir étoit, comme nous l'avons dit, un carré-long, à l'extrémité duquel se trouvoit la borne qu'il falloit atteindre, & qui étoit placée au milieu de la largeur, dans un carré beaucoup plus petit; elle y étoit resserrée de manière que, soit à côté, soit derrière, il ne pouvoit passer de front qu'un seul char: mais auprès de ce terre-plein régnoit une tranchée d'une pente douce, disposée de façon que celui qui suivoit un char brisé pouvoit y descen-

dre, en parcourir une partie, remonter & se rapprocher de la borne.

C'était alors qu'il fallait avoir l'art de modérer les chevaux, animés par le bruit des tymbales & des trompettes, fans quoi l'on allait se briser contre cette borne autour de laquelle on était obligé de décrire plusieurs cercles, & que l'on rasait quelquefois de si près que l'on avait l'air de la toucher.

Les Juges étaient assis à l'une des extrémités de l'Hippodrome, près de l'endroit où se terminait la course, & les spectateurs étaient placés le long d'un mur à hauteur d'appui, par lequel toute l'enceinte de la lice était fermée.

Comme notre intention est de comparer l'Hippodrome avec le grand cirque des Romains, nous attendons que nous soyons parvenus à cette époque pour donner ces deux dessins. On verra dans l'enceinte qui précédait le premier, un tombeau que l'on disait être celui d'Endimion, & la figure d'un génie nommé Taraxippus, dont le seul aspect selon les Anciens, inspirait l'épouvante aux chevaux des athlètes.

Les chars destinés à la course & dont on se servait aussi dans les fêtes publiques, étaient une espèce de coquille portée par deux roues. Elle était plus élevée par-devant que par derrière, & ornée de peintures & de sculptures; nous en donnerons

quelques modèles. On attelait ces chars, ou de deux chevaux ou de quatre, jeunes ou faits, de poulains ou de mules; & cette diversité d'attelages formait différentes sortes de combats.

Un char attelé de deux chevaux s'appellait en grec *συνωπία*, & chez les Latins *bigæ*. On prétend que l'un de ces chevaux était blanc, l'autre noir dans les pompes funèbres. Quoiqu'il en soit, la course à deux chevaux d'un âge fait, fut introduite aux jeux Olympiques dans la 98^e. Olympiade : par chevaux d'un âge fait, on entendait des chevaux de cinq ans. Les chars attelés de quatre se nommaient en grec *τεθρίππος*, & chez les Latins *quadrigæ*; nous aurons occasion de revenir sur ces différens objets.

Chez les Grecs, la course à quatre chevaux était la plus noble & la plus magnifique. Elle fut instituée ou renouvelée aux jeux Olympiques dès la 25^e. Olympiade, ainsi elle précéda la course à deux chevaux de plus de 278 ans.

Le timon des chars était fort court, & les chevaux y étaient toujours attelés de front; ils en déployaient leurs mouvemens avec plus d'ardeur & de liberté. Dans les courses à quatre, les deux du milieu étaient les moins vifs, les deux autres qui étaient les plus vigoureux & les mieux dressés, étaient l'un à droite & l'autre à gauche, direction qu'il fallait prendre pour aller gagner la borne;

aussi le cheval qui était de ce côté-là dirigeait-il les trois autres.

La race de ceux qui avaient vaincu souvent était illustrée, comme l'est aujourd'hui celle des bons chevaux Anglais, & l'on n'en faisait des présens que dans les occasions les plus importantes. C'était une des richesses les plus précieuses de celles qu'Agamemnon fit proposer à Achille pour appaiser son ressentiment.

On ignore combien il se rassemblait de chars à la barrière d'Olympie, mais il est certain qu'on en lâchait plusieurs à la fois dans l'Hypodrome; aussi quelques-uns étaient-ils renversés en chemin, & le prix n'était décerné qu'à celui qui ayant doublé le premier la borne le nombre de fois convenu, arrivait le premier à la barrière; je dis le nombre de fois convenu, parce que ce nombre n'était point uniforme chez les Grecs: Homère n'en compte qu'un, Pindare douze, Sophocle six ou sept.

Les courses des Romains, & celles qui se firent autrefois dans nos carroufels, nous obligeront de revenir sur nos pas, & c'est alors que nous parlerons des différentes espèces de chars. Les uns en attribuent l'invention à Erictonius Roi d'Athènes, que ses jambes torfes empêchaient d'aller à pied; d'autres à Tlépolème ou à Trochilus; d'autres enfin à Pallas. Mais il paraît par le chap. 41, v. 40
de

de la Genèse , que l'usage des chars datait de beaucoup plus loin.

Nous avons vu les athlètes soumis aux épreuves les plus dures & les plus rebutantes , assujétis au régime le plus austère ; en un mot asservis avant & pendant la célébration des jeux à des loix que rien ne leur permettait d'enfreindre. Quel était le motif qui les animait ? L'espoir des récompenses qui étaient destinées au vainqueur , & dont l'attente seule était capable de les soutenir dans une carrière aussi pénible ; ces récompenses étaient de plus d'une espèce , & nous allons les parcourir.

Pendant que la victoire était encore incertaine , les spectateurs des Jeux examinaient avec la plus grande curiosité les avantages ou les disgraces des combattans , ils applaudissaient aux uns , ils encourageaient les autres , & ces clameurs , ces agitations d'un peuple , tantôt ému de compassion , tantôt frappé d'étonnement ou transporté de joie , suffisaient pour inspirer aux athlètes la vigueur qui leur était si nécessaire. C'est ainsi qu'en parle Théocrite , qui dans sa description du Pugilat de Pollux & d'Amycus , n'oublie pas d'y représenter les Grecs d'une part , & les Bébryciens de l'autre , occupés du soin d'exhorter leurs antagonistes. Les disputes , les cris , le silence , les ris , l'indignation , les chants d'allégresse , enfin les différentes passions de ces mêmes spectateurs sont exprimées dans Homère.

S'ils étaient partagés entre ces divers mouvemens, tant que le succès était encore douteux, on doit sentir avec quelle chaleur ils réunissaient leurs suffrages en faveur de ceux qui remportaient la victoire, & c'était alors qu'ils multipliaient leurs acclamations. » Il semble, dit Philostrate dans ses tableaux, en parlant du *Pancratiaste* Arrichion, il semble que cet athlète ait non-seulement vaincu son antagoniste, mais qu'il triomphe de toute la Grèce assemblée aux jeux Olympiques. En effet, les uns jettent des cris de joie en sautant sur leurs sièges, les autres frappent des mains ou secouent leur robe; ceux-ci sont si transportés qu'ils ne tiennent point à terre; ceux-là s'abandonnant à leurs saillies, luttent contre leurs voisins, car un spectacle si surprenant ne permet point aux spectateurs de pouvoir se contenir; & qui serait assez insensible pour ne pas crier d'admiration à la vue d'un tel athlète « !

Ces acclamations étaient donc le premier fruit que les combattans retiraient de leurs victoires, & le signal qui leur annonçait le prix qu'ils allaient recevoir, les honneurs dont ils allaient être comblés. Ces prix ont varié suivant les siècles & les lieux où les jeux étaient célébrés : dans les uns on proposait différentes choses qui pouvaient s'échanger contre de l'argent; dans les autres, comme nous l'avons dit plus haut, on ne distribuait que

de simples couronnes, & ces derniers étaient ceux qui attiraient le plus de réputation aux athlètes.

Pausanias nous apprend que ces couronnes d'olivier sauvage aux jeux Olympiques, de laurier aux Pythiques, d'ache vert aux Néméens, & d'ache sec aux Isthmiques, étaient exposées sur des trépieds d'airain, dans la suite sur des tables d'or & d'ivoire, enfin sur des disques ou bassins que l'on gardait encore de son tems dans le trésor d'Olympie. Quelques Auteurs prétendent qu'aux jeux Isthmiques, on commença par donner des couronnes de pin, & ensuite d'ache sec que l'on quitta pour reprendre les premières.

Les Juges décidaient de la victoire de l'athlète, & le héraut lui mettait la couronne sur la tête dans l'endroit même où il avait combattu. Cette couronne était accompagnée d'une palme qu'il recevait & qu'il portait de la main droite; c'était un second prix que l'on accordait à son mérite, & que l'on décernait dans les autres Jeux de la Grèce comme dans les Olympiques.

Plutarque attribue cet usage à la propriété qu'a le palmier de se redresser avec d'autant plus de force qu'on a fait plus d'effort pour le courber; symbole parlant de la vigueur & de la résistance d'un athlète qui avait mérité le prix. Ces palmes ainsi que les couronnes étaient exposées à la vue des spectateurs.

Comme un athlète pouvait remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvait y gagner aussi plusieurs prix. Pausanias fait mention de quelques combattans qui ont eu cet avantage ; le premier fut un nommé Capron, qui vainquit en un seul jour à la lutte & au pancrace ; & auquel on érigea deux statues à Olympie, après l'avoir couronné deux fois. L'athlète vaincu par ce Capron avait reçu une double couronne aux jeux Pythiques dans la lutte & dans le pugilat.

Clitomaque de Thèbes en a remporté trois dans le même jour aux jeux Isthmiques, où il vainquit à la lutte, au pugilat & au pancrace. On lit à ce sujet dans l'Anthologie, liv. 4, chap. 2, une épigramme du Poète Alcée : en voici la traduction.

» Tel que tu vois, Etranger, cet air courageux
 » de la statue de Clitomaque, tel la Grèce a vu la
 » force de l'original. A peine ce généreux athlète
 » avait-il débarrassé ses mains des armes sanglantes
 » avec lesquelles il venait de vaincre au pugilat,
 » qu'il combattit au pancrace avec une vigueur nou-
 » velle. Vainqueur une seconde fois, il disputa le
 » prix de la lutte, sans s'être auparavant couvert
 » de poussière ; & n'ayant pu être terrassé par son
 » antagoniste, il remporta un troisième prix aux
 » Isthmiques ; seul d'entre les Grecs il a reçu cet
 » honneur : Thèbes à sept portes sa patrie, & son

» pere Hermocrate partagent avec lui cette triple
» couronne «.

La distribution de ces prix, de ces couronnes, de ces palmes, était une des principales fonctions des Magistrats qui présidaient aux Jeux. Ils se piquaient sur-tout d'être incorruptibles, & d'observer les loix de la justice la plus scrupuleuse. Pausanias assure que pour y parvenir, ils employaient dix mois à s'instruire des loix *Athlétiques* ou *Agonistiques*, & que pour n'être point tentés de les enfreindre, ils remettaient l'ouverture des lettres de recommandation qu'apportaient certains athlètes, jusqu'à ce que ceux-ci eussent combattu.

Cette intégrité rendit très-respectable l'emploi des *Hellanodiques*: aussi Hérode, surnommé *le Grand*, n'en dédaigna-t-il pas le titre aux jeux Olympiques de la 191^e. Olympiade; tems où il traversa la Grèce pour se rendre à la cour d'Auguste. Il donna un fond considérable aux Eléens pour rétablir ces Jeux dans leur premier éclat, & par reconnaissance ils l'en élurent Président pour toute sa vie; fonction qui ordinairement finissait avec la célébration des Jeux.

Quelle que fût la déférence des Grecs pour le jugement des *Hellanodiques*, il arrivait quelquefois un incident qui obligeait les athlètes d'en appeler au Sénat d'Olympie, qui décidait souverainement.

Paufanias cite pour exemple de cette coutume , le différent de deux combattans qui , après avoir disputé le prix de la course , furent déclarés tous deux vainqueurs ; l'un par deux des trois Juges , & l'autre par le troisième. Le dernier athlète qui était étranger convoqua le Sénat , & accusa les deux *Hellanodiques* qui lui avaient été contraires , de s'être laissés corrompre par l'argent d'Eupolème son concurrent , qui était Eléen.

Aussi-tôt que l'athlète vainqueur avait reçu la couronne & la palme qui étaient les principaux ornemens de son triomphe , & qu'il s'était revêtu d'une robe à fleurs , un héraut précédé d'un trompette , le conduisait dans tout le stade , & proclamait à haute voix , son nom , celui de son père , & même de la ville dans laquelle il était né. C'était alors que les spectateurs redoublaient leurs acclamations , qu'ils faisaient retentir le stade des louanges du vainqueur , qu'ils lui jetaient des fleurs , qu'ils lui marquaient même par des présens la part qu'ils prenaient à sa victoire , & le gré qu'ils lui faisaient du spectacle qu'il venait de leur donner. Ces présens consistaient en chapeaux , en ceintures , en écharpes , & quelquefois en argent.

De-là le vainqueur était conduit à un festin qui terminait presque toujours la cérémonie du triomphe athlétique. On distinguait deux sortes de festins , les uns qui se faisaient aux dépens du public , les

autres qui étaient donnés par les particuliers. Les premiers étaient en usage à Olympie, où les athlètes victorieux étaient anciennement traités dans le Prytanée ou Maison de Ville, tant que durait la célébration des Jeux; les seconds se faisaient chez les amis du vainqueur. Nous en avons pour exemple le festin de Xénophon où Callias fête chez lui Antolycus; qui avait vaincu au pancrace dans les jeux Panathénaïques, ou Panathénéens. A ce repas assistèrent le père du jeune athlète, & plusieurs autres personnes de sa connaissance; parmi lesquelles se trouva Socrate.

Le soin que l'on prenait de signaler par un festin la victoire de son ami, n'empêchait pas que les athlètes de distinction, & qui se piquaient de générosité, ne régalaient à leur tour, non-seulement leurs parens & leurs amis, mais souvent une partie des spectateurs.

Alcibiade poussa plus loin la magnificence lorsqu'il remporta le premier, le second & le quatrième prix de la course du char aux jeux Olympiques, où après s'être acquité des sacrifices dus à Jupiter, il invita toute l'assemblée, à laquelle il donna le repas le plus magnifique.

Les Historiens nous ont conservé la mémoire de celui de Scopas, devenu célèbre par le funeste accident qui le termina. Cet athlète y avait rassemblé un très-grand nombre d'amis, du nombre desquels

était le Poëte Simonide , qui avait fait un Poëme à la louange du vainqueur. Comme on était à table , un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de poussière étaient à la porte & le demandoient avec empressement. Simonide se lève pour aller leur parler ; & à peine avait-il le pied hors de l'appartement que le plancher tombe & accable de ses ruines l'athlète & tous les conviés.

Le premier devoir des vainqueurs était de rendre des vœux solennels aux Dieux , & c'était aussi le premier dont ils s'acquittaient. Il consistait à consacrer dans leurs temples des boucliers, des statues, & d'autres offrandes.

Les couronnes , les triomphes , les festins que nous venons de décrire , n'étaient que des honneurs passagers dont le souvenir se ferait bientôt effacé si l'on n'en eût fait succéder d'autres plus solides , & qui devaient durer autant que la vie des vainqueurs. Ces honneurs consistaient en différens privilèges , & dont ils jouissaient sous la protection des Princes & des Magistrats.

L'un des plus considérables de ces privilèges était le droit de préférence dans les Jeux publics ; préférence que les Grecs croyaient devoir à des hommes qu'ils regardaient comme des Dieux , & pour lesquels ils avaient une si grande vénération , que c'était , comme l'assure Cicéron , quelque chose de plus glorieux en Grèce d'avoir vaincu aux jeux

Olympiques qu'à Rome d'avoir obtenu les honneurs du triomphe, & même celui du Consulat.

Les Lacédémoniens n'avaient pas tout-à-fait le même respect pour les vainqueurs des lices athlétiques, & une dame de Sparte à qui l'on venait d'annoncer la mort de son fils tué dans une bataille, trouva qu'il était plus beau pour lui d'avoir été tué par l'ennemi de la patrie, que d'avoir gagné le prix aux jeux Olympiques. Cependant ces mêmes peuples honoraient les athlètes victorieux par des places distinguées, & dans les expéditions militaires le Roi de Sparte les prenait ordinairement pour combattre auprès de sa personne.

Un autre privilège des athlètes, c'était d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de leur patrie, dans laquelle ils étaient reçus aux acclamations de tout le peuple. Ils y arrivaient revêtus des marques de leur victoire, & montés sur un char à quatre chevaux, qui entrait, non par la porte de la ville, mais par une brèche que l'on faisait exprès au rempart. On portait des flambeaux devant eux, & le cortège le plus nombreux relevait la magnificence de leur marche. Diodore de Sicile rapporte que l'athlète Exernète reparut triomphant dans les murs d'Agrigente sa patrie, élevé sur un char, accompagné de 300 autres attelés chacun de deux chevaux blancs, & qui tous appartenaient aux Agrigentins. Nous joindrons à cela le témoi-

gnage de Vitruve, qui est encore plus formel que celui de Diodore. *Nobilibus athletis qui Olympia, Pythia, Isthmia, Néméa vicissent, Græcorum majores ita magnos honores constituerunt, uti non in conventu stantes cum palma & corona ferant laudes, sed etiam cum revertuntur in suas civitates, cum victoria, triumphantes quadrigis in mœnia, & in patrias invehantur.*

A l'égard du droit d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de la patrie, les athlètes en ont joui très-long-tems; mais lorsque leurs victoires vinrent à se multiplier, ainsi que les Jeux publics, ce droit devint à charge au point que Solon fit pour les Athéniens une loi par laquelle il réduisait la pension d'un athlète vainqueur aux jeux Olympiques à 500 drachmes, celle d'un vainqueur aux jeux Istmiques à 100, & ainsi des autres à proportion. Cette loi était d'autant plus sage que chacun de ces vainqueurs était exempt de toute charge & de toute fonction civile; mais pour obtenir ce privilège il fallait avoir été couronné trois fois aux jeux Sacrés.

Un fait assez singulier & que l'on ne peut révoquer en doute, c'est que plusieurs athlètes ont remporté la victoire sans combattre. Nous en avons pour garant Philon, qui s'exprime en ces termes :

» Il y a certains athlètes, dit-il, qui étonnent
 » tellement par leur extérieur avantageux, que faute
 » d'antagonistes qui osent leur prêter le collet, ils

» font couronnés sans combattre & sans même
» s'être couverts de poussière , remportant ainsi un
» prix dû à leur force incomparable «.

Nous en avons divers autres exemples , & le plus ancien est celui d'Hercule , Instituteur des jeux Olympiques qui , selon Diodore , y gagna les prix de tous les combats sans coup férir , personne n'ayant eu la hardiesse d'entrer en concurrence avec un pareil athlète.

Il arrivait aussi qu'on leur accordait les honneurs du triomphe , quoiqu'ils eussent été tués ou vaincus par leur adversaire. Nous avons un témoignage mémorable du premier cas dans la personne de l'athlète Arrichion tué en disputant aux jeux Olympiques le prix du pancrace qu'il avait remporté deux fois. Ce *Pancratiaste* se sentant prêt à être suffoqué par son adversaire qui l'avait saisi à la gorge , & dont il avait attrappé le pied , lui cassa l'un des orteils , & par l'extrême douleur qu'il lui fit , il l'obligea de demander quartier dans l'instant qu'Arrichion lui-même expirait.

Les *Agonothètes* couronnèrent ce dernier & le firent proclamer vainqueur. Philostrate nous a laissé une description très-vive du tableau que ce combat dut offrir aux spectateurs.

» L'athlète , dit-il , qui étrangle Arrichion a la
» mort peinte sur le visage. Il fait signe de la main
» qu'il n'en peut plus , & qu'il est vaincu. Arrichion

» au contraire , porte toutes les marques d'un vic-
» torieux ; il a le coloris d'un homme plein de
» vigueur , sa sueur témoigne la même chose , & il
» sourit comme s'il vivait encore , & qu'il sentît
» tout le plaisir de la victoire «.

A l'égard des athlètes couronnés quoique vaincus , nous nous appuyons de l'autorité de Pausanias , dans lequel nous avons pris le récit de l'évènement suivant.

L'athlète Creugas combattant à coups de poing aux jeux Néméens , était convenu avec Damoxène son adversaire , & cela en public , qu'ils s'avertiraient réciproquement des coups qu'ils devaient se porter l'un à l'autre. Cette convention faite , & Creugas ayant frappé Damoxène à la tête , celui-ci lui dit de lever le bras , Creugas obéit , & Damoxène profite de cette position pour le frapper dans le flanc au défaut des côtes. Ce coup donné de l'extrémité des doigts & aidé par la force des ongles , fut si violent que la main de Damoxène pénétra jusques dans le ventre de son adversaire , auquel il arracha en même-tems les entrailles & la vie. Les Argiens indignés de cette trahison , exilèrent Damoxène , couronnèrent le mort , & lui érigèrent une statue , qui du tems de Pausanias existait encore dans le temple d'Apollon Lycéen.

Les premiers athlètes à qui l'on accorda cet honneur furent Praxidamas vainqueur au pugilat ,

& Rexibius vainqueur au pancrace , couronnés l'un dans la 59^e. , & l'autre dans la 61^e. Olympiade. La statue du premier était de bois de cyprès , & celle du second de bois de figuier. Dans la suite on n'employa plus que le bronze. Les athlètes étaient représentés nus , sur-tout depuis le tems où les écharpes ou ceintures avaient été supprimées ; mais pour être consacré de cette manière dans les jeux Olympiques , il fallait y avoir été couronné trois fois. De ce moment les Statuaires les plus célèbres se disputaient la gloire de travailler à ces monumens que l'on plaçait dans le bois sacré d'Olympie , qui successivement se trouva rempli de statues des meilleurs Artistes , tels que Calamis , Myron , Canachus , Phidias , Alcamène , Onathus , Scopas , Praxitèle , Polyclète , Syssippe , Pythagore.

Quelquefois aussi on en élevait aux chevaux dont la vitesse l'emportait sur celle des autres. On lit dans Pausanias que cela se fit pour une cavalle nommée Aura , qui après avoir jetté son maître par terre , atteignit le but , & lui gagna la victoire.

Parmi les statues des athlètes on distinguait celle du fameux Milon de Crotonne qui avait remporté six couronnes Olympiques au combat de la lutte , dont une encore enfant , & autant aux jeux Pythiens. Il se présenta une septième fois pour lutter à Olympie ; mais Thimalitée son antagoniste n'osa s'exposer au combat. On prétend que ce Milon porta sur ses épaules

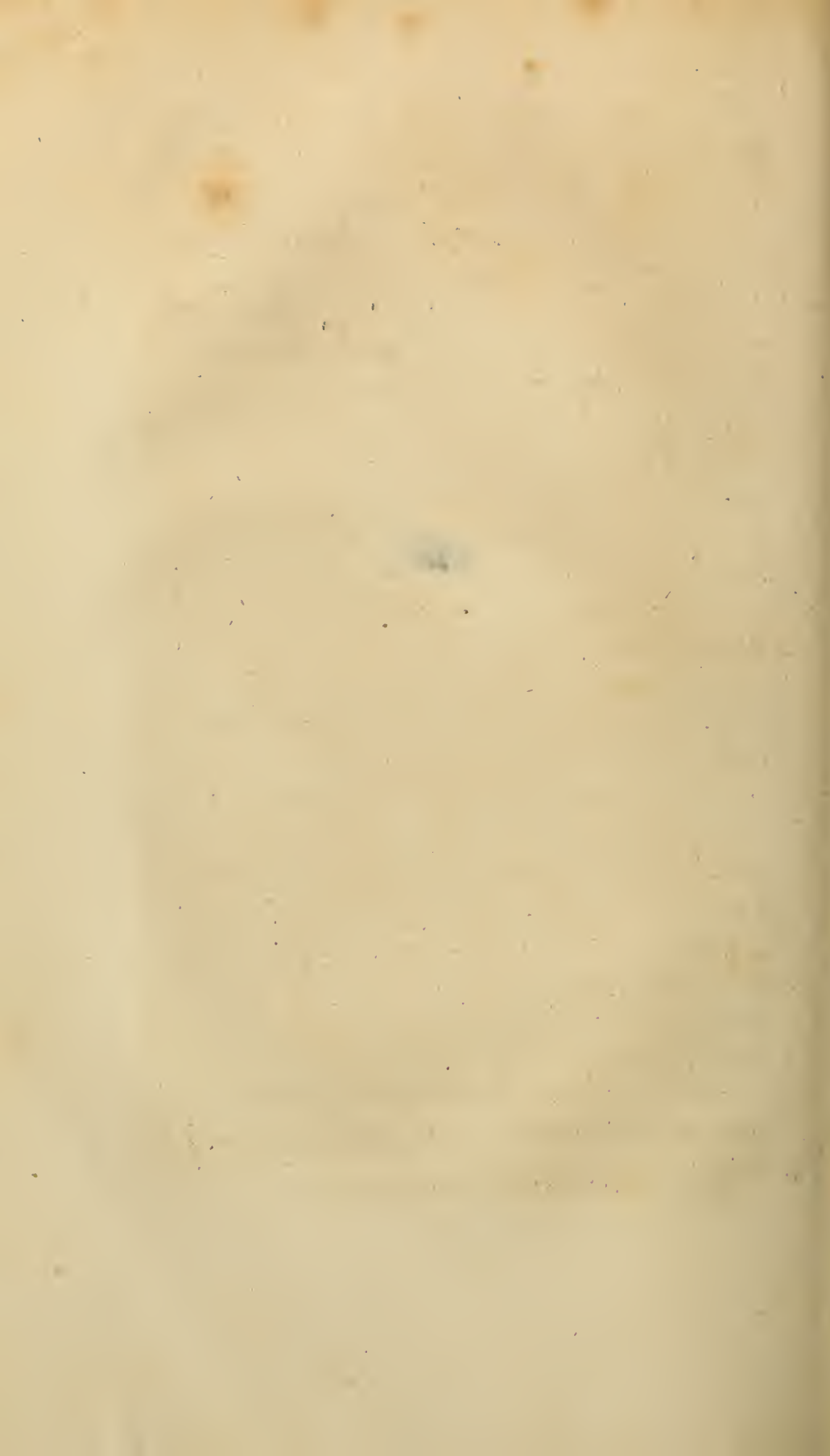
sa statue dans l'endroit où elle devait être placée ; on ajoute qu'il était d'une force si prodigieuse , qu'il se ceignait la tête d'un nerf , qu'ensuite retenant sa respiration par la compression de ses lèvres , les veines de son front se remplissaient de sang , & s'enflaient au point de faire rompre le nerf. Les Historiens racontent qu'un jour ayant apperçu dans la campagne de Crotone un chêne à moitié fendu & se fiant sur ses premières forces , il voulut en arracher le tronc ; que les parties fendues se rapprochèrent , & que Milon pris par les mains sans pouvoir se dégager , devint la proie des loups , animaux très-communs dans le pays. Cet événement a été consacré par plusieurs statues dont il en existe une à Versailles. Milon y est déchiré par un lion , & non par un loup. Quelle a été la raison de l'Artiste ? Nous l'ignorons , mais nous croyons pouvoir assurer qu'il s'est éloigné de la vérité. La tête que nous donnons de cet athlète a été gravée d'après un marbre grec , les couronnes suspendues au bas font l'image de celles qu'il a remportées. Près de Milon dans le bois d'Olympie , on voyait Policlès , surnommé Policalcus , couronné aux jeux Olympiques après avoir remporté le prix de la course des chars à quatre chevaux ; avantage qu'il avait déjà obtenu aux jeux Pythiens , Isthmiques & Néméens. On y voyait Sicinus , Arcefilaüs , Lychas son fils , Xenargos , tous vainqueurs aux courses des chars. Ce



J. D. Dugouret del.

Ph. Triere Sculp.

MILON DE CROTONE .



dernier , après avoir été couronné aux jeux Olympiques le fut encore à Delphes , à Argos & à Corinthe.

On y voyait Antipater le Milésien, qui avait vaincu au pugilat les fils de Clinopatre.

Le Cratinus d'Achaïe qui fut le plus bel homme de son tems , & qui ne trouva point à la lutte d'antagoniste capable de lui résister.

Un Eutolème Eléen , avec une inscription qui dit qu'étrant encore enfant il avait vaincu des hommes faits dans le stade d'Olympie , & remporté ensuite deux couronnes aux jeux Pythiens , & une aux Néméens

Un Æbotas , à qui les Achéens élevèrent une statue sur une réponse de l'Oracle de Delphes.

Un Antiochus , qui après avoir remporté au pancrace la couronne Olympique , en obtint deux aux jeux Isthmiques & Néméens.

On y voyait Dicôn , cinq fois vainqueur aux jeux Pythiens, trois aux Isthmiques, quatre aux Néméens, & deux aux Olympiques. On lui dressa autant de statues qu'il avait remporté de victoires.

On y voyait le célèbre Softrate , dont nous avons parlé , ainsi que Léontisque le Sicilien , qui n'employait que la force de ses doigts pour vaincre ses antagonistes.

Le Satyrus Eléen , couronné cinq fois au pugilat dans les jeux Néméens , deux fois aux Pythiens , & autant aux Olympiques.

L'illustre Chilon, lutteur qui vainquit deux fois aux jeux Olympiques, une à Delphes, quatre aux jeux de l'Isthme, & trois aux Néméens : il mourut en combattant, & les Achéens lui érigèrent un tombeau aux dépens du public.

On y voyait Ergotèles, fils de Philanor, huit fois vainqueur à la course des chars dans les différens jeux de la Grèce.

Stymphalius Dromeus, qui avait remporté douze couronnes : on dit que ce fut le premier athlète qui commença à se nourrir de viande.

On y voyait Ebotas de Cyrène, à qui l'Oracle d'Ammon avait prédit qu'il obtiendrait le prix de la course des chars. Il fit faire sa statue d'avance, & la dédia le jour même qu'il fut couronné.

Timasithée le *Pancratiaste*, deux fois vainqueur aux jeux Olympiques, & trois aux Pythiques. Il ne se distingua pas moins par sa valeur militaire, que par sa force.

Iccus de Tarente, qui remporta une couronne Olympique, & qui dans la suite devint le plus habile maître d'athlètes de son tems.

Archippe de Mitylène, devenu célèbre pour avoir vaincu au ceste dans un âge peu avancé, des hommes pleins de force & de vigueur. Il avait remporté des couronnes Olympiques, Pythiennes & Isthmiques, avant même d'avoir atteint sa vingtième année.

On y remarquait sur-tout le Théagène couronné
quarante

quarante fois , tant au pugilat , qu'au pancrace & à la course. Les Grecs , & même les peuples Barbares lui ont rendu des honneurs divins après sa mort.

Nous ne finirions pas si nous faisons l'énumération de tous les athlètes dont les statues rempliffoient le bois d'Olympie , & nous ne citerons plus que Polidamas , athlète d'une force prodigieuse , & sur lequel Pausanias rapporte quelques anecdotes assez intéressantes pour les citer.

Il y avait dans la Thrace une montagne remplie d'un nombre infini de lions & de bêtes féroces qui avaient fait un dégât considérable parmi les chameaux de Xercès. Polydamas animé du desir d'égaliser Hercule vainqueur du lion dans la forêt de Némée , franchit la montagne , & sans aucune arme attaque & terrasse le plus féroce de ces lions.

On prétend que ce même Polydamas aiguillonnait d'une main des chevaux attelés à un char , & de l'autre forçait le char de s'arrêter. D'après la réputation qu'il avait dans toute la Grèce , Darius fils d'Artaxercès fut curieux de le voir , & l'attira auprès de lui par les promesses & les présens les plus considérables. Un de ceux qui composaient la garde du roi , & qu'on appelloit les *Immortels* , osa un jour le provoquer ; la mort fut le prix de sa témérité.

Quelque tems après Polydamas périt par trop de confiance dans ses forces. Suivi de quelques-uns

de ses compagnons , il apperçut une grotte qu'il eut envie de visiter ; & comme l'entrée en était trop basse pour y pénétrer de front , il voulut en ouvrir la partie supérieure. Les autres effrayés du danger qui les menaçait se retirèrent aussi-tôt , & Polydamas faisant ses efforts pour soutenir à lui seul un poids aussi énorme , il ébranla la masse des rochers qui couvraient la grotte & fut enseveli sous ses ruines.

Parmi les statues d'athlètes qui décoraient Olympie , on en trouvait plusieurs de jeunes enfans qui avaient remporté les prix aux Jeux publics. Plutarque dit qu'ils étaient admis aux jeux Olympiques & aux Pythiens , avec cette différence que dans ceux-ci ils entraient en lice les premiers pour chaque espèce de combat , & qu'ils étaient relevés par les hommes faits ; au-lieu que dans les jeux Olympiques les hommes ne paraissaient dans la carrière que lorsque les enfans y avaient disputé entr'eux les prix des divers combats.

Les inscriptions que l'on gravait sur leurs statues marquaient leur nom , leur pays , le genre & le tems de leurs victoires , en un mot le prix qu'ils avaient remporté. Plusieurs de ces inscriptions ont été recueillies & publiées par Ottavio Falconiéri.

Ordinairement les Sculpteurs donnaient à ces statues la même attitude & le même geste que les athlètes avaient dans le combat d'où ils étaient sortis victorieux : cependant les Grecs avaient grand soin

qu'elles ne fussent pas plus grandes que nature , dans la crainte sans doute que le peuple qui n'était que trop porté à diviniser les athlètes , ne s'avisât en voyant leurs statues d'une taille plus qu'humaine , de les mettre à la place de celles des Dieux.

Malgré ces précautions , les *Hellanodiques* n'ont pas été les maîtres de l'enthousiasme populaire , & l'Histoire nous fournit trois preuves irrévocables que les vainqueurs des Jeux ont obtenu des honneurs divins , espèce de culte qui mit le comble à la gloire athlétique.

Le premier exemple est rapporté par Hérodote qui en parlant de Philippe Crotoniate , vainqueur aux jeux Olympiques , dit qu'après sa mort les Egestains lui dressèrent un monument superbe & lui offrirent des sacrifices comme à un Héros. Le second regarde Théagène dont nous avons déjà parlé , & qui , selon Pausanias , fut adoré après sa mort non-seulement par les Thasiens ses compatriotes , mais par divers peuples tant Grecs que Barbares. Le troisième , & qui nous a paru le plus extraordinaire , est celui d'Euthyme de Locres qui de son vivant reçut les honneurs divins par l'ordre de l'Oracle.

Consecratus est vivus , dit Pline , *sentiensque oraculi ejusdem jussu* , & *Jovis Deorum summi astipulatu Euthymas picta semper Olympia victor* ,

& semel victus. Patria ei Locri in Italia. Ibi imaginem ejus & Olympia alteram eâdem die tactam fulmine, Callimachum ut nihil aliud miratum video, Deumque jussisse sacrificari, quod & vivo factitatum, & mortuo : nihilque adeo mirum, quam hoc placuisse Diis.

D'après cela, doit-on s'étonner du nombre d'athlètes qui se présentaient dans la carrière, & de l'ardeur que leur inspirait le desir d'une victoire dont les suites étaient si brillantes.

*Palmaque nobilis
Terrarum Dominos evehit ad Deos.*

C'est ainsi qu'Horace parle de ces vainqueurs, dont les noms & les combats étaient inscrits dans les archives publiques de la Grèce (soin qui regardait les *agonothètes*), & dont les louanges devinrent les principaux sujets de la poésie lyrique. Elles sont l'objet des Odes de Pindare partagées en quatre livres, chacun desquels porte le nom des jeux où les athlètes se sont signalés, & dont cet Auteur a célébré les victoires. Avant lui, Simonide s'était exercé dans ce genre, & mêlait comme lui les louanges des Dieux & des héros à celles des vainqueurs dont il chantait la gloire. Nous avons cru ne pouvoir mieux terminer cet article, que par une Ode Olympique de ce divin Pindare, traduite par l'Abbé Massieu, & d'après laquelle

on aura une idée juste de la vénération que les Grecs avaient pour les athlètes, & de la manière dont les Poètes passaient d'objets en objets pour en revenir au but de leurs poëmes.

A THÉRON, ROI D'AGRIGENTE,

Vainqueur à la Course des Chars.

„ ARBITRES souverains de la lyre, Cantiques sacrés, quel Dieu, quel héros, quel mortel chanterons-nous? Jupiter est le protecteur de Pise, Hercule en a fondé les Jeux des prémices de l'une de ses victoires, mais Théron vient d'y remporter le prix à la course & aux chars; célébrons à haute voix ce vainqueur. Fidèle à tous les devoirs de la justice & de l'hospitalité, il est l'appui d'Agrigente, la gloire de ses illustres ayeux, & le salut des villes qui lui sont soumises.

Après de longs travaux, les grands hommes dont il descend fixèrent enfin leur séjour sur les bords sacrés du fleuve qui arrose leur empire; ils ont été l'ornement & les délices de la Sicile: une heureuse destinée fut la récompense de leurs peines & combla de richesses & d'honneurs les vertus solides attachées à leur sang. Fils de Saturne & de

Rhée, vous qui habitez l'Olympe, vous qui présidez aux plus célèbres de nos Jeux, & qui êtes particulièrement révérez sur les bords de l'Alphée, laissez-vous toucher à nos chants, continuez vos faveurs aux descendans de ces héros, & faites qu'à jamais ils jouissent de l'héritage de leurs pères.

Le tems qui produit toutes choses, ne peut avec toute sa puissance empêcher que ce qui a été fait selon ou contre la justice ne l'ait été; mais un fort favorable peut effacer le souvenir des maux passés. Le chagrin le plus violent ne tient point contre de véritables plaisirs, lorsqu'après une longue disgrâce la Providence nous envoie une haute prospérité. Les filles de Cadmus en font une preuve; elles essuyèrent des malheurs terribles, & aujourd'hui elles sont assises sur des thrônes brillans de gloire; leur douleur accablante s'est évanouie sous les impressions d'une joie supérieure. L'aimable Sémélé, qui mourut d'effroi au bruit de la foudre, vit maintenant dans l'Olympe; objet des complaisances éternelles & de Pallas, & de Jupiter, & du Dieu couronné de lierre auquel elle a donné naissance.

Nous apprenons aussi de nos traditions que dans le sein de la mer, Ino partage avec les filles de Nérée les hommages de l'immortalité. Les hommes ignorent le moment fatal qui doit terminer leur course, & lorsque le soleil fait naître pour

nous un jour serein & tranquille, nous ne pouvons pas assurer que nous le finirons sans orage; la vie humaine n'est qu'un flux & reflux de douceurs & d'amertumes.

C'est ainsi, Théron, que la fortune qui de concert avec les Dieux combla vos ancêtres de biens, leur fit en d'autres tems éprouver de tristes revers, depuis que dans une rencontre Œdipe eut tué son pere Laïus, & accompli par ce parricide l'ancien oracle rendu à Delphes. L'implacable Erynnis vit le crime, & le punit par la destruction de cette race guerrière; les deux fils du meurtrier périrent par la main l'un de l'autre : Polynice en mourant laissa Theffandre, jeune prince qui se signala également dans les exercices de nos jeux & dans les travaux de la Grèce; illustre rejeton des filles d'Adraсте, héros né pour être le restaurateur de sa maison. C'est de cette tige que sortent Enésidème & Théron son fils, Théron à qui nos lyres doivent aujourd'hui un tribut d'éloges & de concerts.

Il vient de vaincre seul à Olympie; mais aux Jeux de Delphes & de l'Isthme, son frère fut associé à sa gloire; un bonheur commun couronna leurs deux chars dans cette carrière fameuse où les vainqueurs sont obligés de faire douze fois le tour de la borne. Le succès fait oublier les peines à ceux qui tentent le combat. Certes les richesses relevées de l'éclat des vertus mettent à portée d'exécuter

mille grandes choses ; elles secondent les hauts projets & fournissent un nombre infini d'expédiens & de ressources. Unies les unes aux autres , elles font un astre brillant & la véritable lumière de l'homme. Celui qu'elles éclairent lit dans l'avenir. Il fait qu'aussi-tôt après la mort , les âmes incorrigibles des méchans sont livrées à de cruels supplices , que dans le royaume de Pluton il est un Juge qui discute les crimes commis dans cet empire terrestre de Jupiter , & qui prononce en dernier ressort avec une inflexible sévérité.

Les Justes y mènent une vie exempte de toutes fortes de peines. Leurs jours n'ont point de nuits. Un soleil pur les éclaire sans cesse. Ils ne sont point obligés d'employer la force de leurs bras à troubler la mer & la terre pour subvenir à de vils besoins. Ceux qui se sont fait un devoir de garder inviolablement leurs sermens , conversent avec les Divinités respectables de ces demeures souterraines & goûtent des plaisirs que rien ne trouble , tandis que ceux qui ont aimé le parjure souffrent des tourmens dont la seule vue fait horreur

Mais ceux qui après avoir demeuré jusqu'à trois fois sur la terre & dans les enfers , ont su dans ces divers états conserver leurs âmes pures , comme ils ont marché par la route que Jupiter leur avait tracée , ils arrivent enfin à l'auguste Palais de Saturne. D'aimables zéphirs qui s'élèvent de la mer ,

rafraîchissent cette Ile charmante , séjour éternel des bienheureux. On y voit de toute part briller des fleurs dont l'éclat le dispute à celui de l'or. Les unes sortent de terre , les autres pendent aux arbres , & les autres croissent dans les eaux. Ils en font des couronnes & des guirlandes dont ils parent leurs bras & leurs têtes.

Tout se gouverne par les justes décrets de Rhadamante , sans cesse assis sur le tribunal à côté de Saturne , père des Dieux & époux de Rhée. Le trône de la Déesse s'élève au-dessus de tous les autres. Parmi les habitans de ce lieu délicieux on compte Pélée & Cadmus. Thétis , après avoir fléchi le cœur de Jupiter , y transporta son fils Achylle , Achylle qui terrassa Hector la plus ferme & la plus inébranlable colonne de Troÿe ; Achylle qui tua Cycnus & le noir Memnon fils de l'Aurore.

Le carquois que je porte est plein de traits vifs & légers dont le bruit frappe les personnes intelligentes , mais échappe à la multitude ; elle a besoin d'interprètes pour m'entendre. Le vrai Poète est celui que la nature a formé. Quant à ceux que l'art a produits , ils ne sont forts qu'en vains ramages , semblables à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter. Mais il est tems , mon esprit , de dresser ton arc vers le but. Sur qui lancerons-nous les traits lumineux

que les mouvemens de mon zèle me fournissent ? Lançons-les sur Agrigente. J'ose l'attester avec serment & j'en ai pour garant la vérité. Depuis cent ans que cette Ville célèbre subsiste , elle n'a point produit de Prince plus magnifique & plus généreux que Théron. L'insolence , il est vrai , s'est déchaînée contre la gloire de ce grand homme , & lui suscitait d'injustes traverses , elle a mis en œuvre des Furieux qui n'ont rien omis pour troubler le cours de son bonheur , & pour ternir par de noires pratiques l'éclat de ses belles actions. Mais si les fables de la mer sont innombrables , qui pourrait compter les bienfaits que sa main libérale a répandus «.

D'après la lecture de cette Ode , il est aisé de voir que l'Ecrivain trouvait son sujet en lui-même trop faible pour lui inspirer la chaleur & l'enthousiasme dont il avait besoin , & qu'il se servait de tous les moyens propres à le soutenir dans l'effort auquel il abandonnait son génie. Nous en citerons à la fin de l'article suivant , une seconde qui jointe à celle-ci , suffira pour faire connaître ces sortes d'Ouvrages qui ont à juste titre mérité les honneurs de l'immortalité à Pindare le plus sublime des Poètes Grecs.

Nous avons rassemblé dans un même tableau tout ce qui concerne l'éducation , les loix , les com-

bats & les couronnes athlétiques à Olympie ; & ce que nous en avons dit nous servira de guide pour les autres Jeux dans lesquels on donnait des prix différens , mais dont les loix étaient à-peu-près les mêmes. Les changemens que les Romains y ont faits exigèrent de nouveaux détails dont ceux-ci ne font que le préliminaire.

JEUX ISTHMIQUES.

LES jeux Isthmiques ou Isthmiens tirent leur nom de l'Isthme de Corinthe , qui à son tour , doit le sien à la ville de Corinthe située dans le passage qui joint la Grèce Méridionale à la Septentrionale , ou , ce qui revient au même , le Péloponèse au reste de la Grèce. Neptune y avait un Temple à côté duquel régnait un bois de pins qui lui était consacré. C'était-là que l'on célébrait les jeux Isthmiques dont la Fable seule nous indique l'origine.

Ino , dit-elle , femme d'Athamas Roi d'Orchomène en Béotie , & petite-fille de Vénus , voulant se soustraire à la vengeance de son mari qu'elle avait cruellement outragé , & qui la poursuivait , fut se précipiter dans la mer avec son fils Mélécerte. Vénus désolée de cet accident vint trouver Neptune , qui touché de compassion pour

la mère & pour le fils, les mit tous les deux au nombre de ses Divinités, la mère sous le nom de *Leucothoé*, & le fils sous celui de *Palémon*. Cependant le corps de *Mélicerte* fut jetté sur le rivage, & *Syſippe* Roi de *Corinthe* lui rendit les honneurs funèbres. Peu de tems après, une peste affreuse ravagea le pays, & l'Oracle répondit qu'elle ne cesserait que lorsque l'on aurait établi des Jeux funèbres en l'honneur de *Mélicerte*. Comme les *Corinthiens* s'acquittaient de ce devoir avec assez de négligence, la contagion recommença; l'Oracle fut interrogé une seconde fois, & d'après sa réponse qui fut la même, les jeux *Isthmiques* furent institués. *Pindare* prétend que *Syſippe* en reçut aussi l'ordre de la bouche des *Nymphes* de la mer qu'il trouva un jour occupées à former des danses sur le rivage.

D'abord ces Jeux ne se célébrèrent que la nuit; & alors on pouvait les regarder comme des mystères nocturnes plutôt que comme des fêtes, que l'on fut obligé d'interrompre à cause des vols & des meurtres auxquels ils donnaient lieu. *Thésée*, XI^e. Roi d'*Athènes*, purgea le pays des brigands qui l'infestaient, rétablit les Jeux dans le plus grand éclat, les consacra de nouveau à *Neptune* dont il se vantait d'être le fils, & les fit célébrer de jour.

Le chef de ces brigands se nommait *Sinnis*. Lorsqu'il avait pillé les passans qui étaient tombés

dans ses mains, il les attachait aux branches de deux pins qu'il courbait avec force, & qu'ensuite il abandonnait à leur ressort naturel. Thésée le prit & lui fit subir le même supplice.

Ce Prince exigea des Corinthiens qu'en reconnaissance du service qu'il leur avait rendu de rétablir les jeux Isthmiques dont il se regardait comme l'Instituteur, il exigea, dis-je, qu'à la célébration de ces Jeux les Athéniens seraient assis au premier rang, & qu'entre leurs sièges & ceux des autres on laisserait autant d'espace que pourrait en contenir la voile du vaisseau qui les amènerait.

Selon Pline & Solin, les jeux Isthmiques se célébraient tous les ans, c'est-à-dire après quatre années révolues, & au commencement de la cinquième; mais Pindare, auquel sur cette matière on doit ajouter le plus de foi, marque expressément que c'était tous les trois ans. Il ne dit point dans quelle saison, & l'on présume que c'était en automne.

On y disputait les jeux de la lutte, du saut, de la course, du disque & du javelot: on croit même que les combats de poésie & de musique y furent introduits; ce qu'il y a de certain, c'est que le concours y était si grand, que les principaux Membres des villes de la Grèce pouvaient seuls y être admis.

Les prix que l'on y distribuait varièrent selon les

tems , & comme nous l'avons dit plus haut , d'abord ce furent des couronnes de pin , vraisemblablement parce que cet arbre était consacré à Neptune ; dans la suite de persil selon les uns , & d'ache sec selon les autres , parce que cette herbe aquatique lui était encore consacrée , & que l'on s'en servait dans les funérailles : or dans leur institution , les jeux Isthmiques n'étaient qu'une cérémonie funèbre. Plutarque prétend que l'on en revint aux couronnes de pin.

Les Eléens étaient les seuls de tous les Grecs qui ne se trouvaient point aux jeux Isthmiques , pour éviter les malheurs annoncés par les imprécations que Molione femme d'Actor avait faites contre tous ceux qui oseraient jamais y assister.

» Mais les Romains , dit l'Auteur de l'article de ces Jeux dans l'Encyclopédie , les Romains qui y furent reçus après leurs victoires en élevèrent la magnificence au plus haut degré de splendeur. Alors outre les exercices ordinaires du pentathle , de la musique & de la poésie , on y donnait le spectacle de la chasse dans laquelle on faisait paraître les animaux les plus rares qu'on y conduisait à grands frais de toutes les parties du monde connu. Enfin ce qui augmenta le lustre de ces Jeux , c'est qu'ils servirent d'époque aux Corinthiens & aux habitans de l'Isthme «.

Au milieu de cette pompe qui attirait une si

prodigieuse multitude de combattans & de spectateurs , ajoute le même Auteur , quels prix , me direz-vous , quelle récompense recevaient donc les vainqueurs ? Une simple couronne de feuilles , dont l'éclat se ternit quand les Romains ajoutèrent les plus riches présens à cette couronne d'honneur.

Cependant ces Jeux furent toujours réputés si sacrés dans l'esprit des peuples que l'on n'osa les discontinuer quand Mummius eut pris Corinthe 144 ans avant l'ère Chrétienne. Le Sénat de Rome se contenta d'ôter aux Corinthiens le droit qu'ils avaient d'en être les Juges , & le transféra aux Sicyoniens qui en jouirent pendant quelque tems , après lequel la ville de Corinthe ayant été rétablie dans ses prérogatives , elle reprit l'Intendance des Jeux. Ce fut peu de tems après cet évènement & pendant la célébration de ces mêmes Jeux , que les Romains portant au plus loin leur générosité , dirai-je mieux leur sage politique , rendirent authentiquement la liberté à toute la Grèce : voici de quelle manière ce fait à jamais mémorable est rapporté dans Tite-Live.

Il était venu aux jeux de l'Isthme une multitude inouïable de peuples , soit par la passion naturelle que les Grecs ont pour ce spectacle où l'on propose toutes sortes de combats d'adresse , de force & d'agilité , soit à cause de la situation du lieu qui

est placé entre deux mers , ce qui fait qu'on peut aisément s'y rendre de toutes parts.

Les Romains ayant pris leur place dans l'assemblée , le Héraut accompagné d'un Trompette selon la coutume , s'avance au milieu de l'arène , & ayant fait faire silence à son de trompe , prononce ces mots à haute voix.

Le Sénat , le Peuple Romain & le Général Titus-Quintius Flaminius , après avoir vaincu le Roi de Macédoine , déclarent qu'à l'avenir les Corinthiens , les Phocéens , les Locriens , l'Isle d'Eubée , les Thessaliens , les Perrhébiens , les Achéens , les Phthiotes & tous les peuples ci-devant soumis à la domination de Philippe , jouiront dès-à-présent de leur liberté , de leurs immunités , de leurs privilèges , & se gouverneront suivant leur loix.

On redemande , on fait paraître le Héraut une seconde fois ; tous se pressent , non-seulement pour entendre , mais encore pour voir le Proclamateur de leur liberté. Le Héraut répète la même formule. Alors on se livre aux transports d'allégresse avec toute assurance , & les acclamations furent si grandes & tant de fois réitérées qu'il fut aisé de connaître qu'au jugement de l'univers la liberté est le plus précieux de tous les biens. On célébra les Jeux à la hâte ; car ni les esprits , ni les yeux de personne ne furent attentifs au spectacle , tant la joie qu'on ressentait avait ôté le goût de tous les autres plaisirs.

Ce

Ce grand évènement arriva 194 ans avant Jésus-Christ.

Au bout de 260 ans, la 66^e. de l'Ere Chrétienne, Néron renouvela la même protestation & dans la même assemblée. Il fut le propre Héraut de la grace qu'il accordait, & fut plus loin qu'on n'avait été jusqu'alors, puisqu'en comblant de présens les Juges des jeux Isthmiques, il leur donna le droit de bourgeoisie Romaine. Malgré cela, les Grecs accablés du joug de Rome & des malheurs qu'ils éprouvaient depuis plus d'un siècle, n'espérant plus le retour de leurs beaux jours, ne sentirent aucun des transports de joie qui les avait saisis du tems de Flaminius, & comptant encore moins sur les faveurs d'un Néron, ils ne répondirent à ses promesses que par de faibles acclamations.

Leurs conjectures ne furent point fausses, les Prêteurs d'Achaïe continuèrent à les accabler, leurs Jeux perdirent leur éclat, & ceux de l'Isthme cessèrent entièrement sous le règne d'Hadrien, c'est-à-dire vers l'an 130 de l'Ere Chrétienne. Il ne reste dans le monde pour en perpétuer le souvenir que les belles Odes de Pindare à la louange des vainqueurs auxquels il a fait un présent plus considérable que s'il leur eût élevé cent statues.

Centum potiore signis munere donavit «.

Le quatrième Livre de ces Odes est intitulé *les*
Tome I. Part. I.

G

Isthmiques, & c'est de ce Livre que nous avons tiré celle que l'on va lire. Nous ne croirons jamais trop multiplier les citations qui feront connaître l'antiquité, & qui auront rapport à notre objet.

ODE ISTHMIQUE.

*A XÉNOPHON D'AGRIGENTE,
Vainqueur à la Course des Chevaux aux
Jeux de l'Isthme.*

» **L**ES anciens Poètes, Thrasibule, ces hommes fameux qui montaient le char magnifique des Muses allaient le luth à la main au-devant de ceux qu'ils voulaient célébrer : toujours prêts à lancer les traits légers de leurs tendres Cantiques en faveur des jeunes gens recommandables par les agrémens de la figure & par cette aimable saison de l'âge qui réveille dans les cœurs le goût du plaisir.

Car alors les Muses n'étaient point encore avarès ni mercenaires. Terpsicore ne vendait point ses sons doux, touchans, harmonieux : les vers qu'elle dictait ne portaient point la passion de l'argent empreinte sur le front : mais aujourd'hui cette Déesse permet de suivre la maxime de l'habitant d'Argos ; maxime fort approchante de la vérité. *Les biens sont*

l'homme. L'Auteur de ce mot l'avait appris de l'expérience ; car en perdant ses richesses , il avait perdu ses amis.

Vous m'entendez, Thrasibule, c'est à un homme éclairé que je chante la victoire équestre remportée naguères aux jeux de l'Isthme. Neptune la ménagea à Xenocrate. Il lui envoya la couronne d'ache destinée à ceindre le front du vainqueur , & par un salaire si glorieux récompensa dignement ce grand homme , l'honneur des chars & la lumière d'Agri-gente.

Déjà dans les plaines de Delphes , Apollon ; ce Dieu dont le pouvoir se répand par toute la terre , l'avait regardé d'un œil favorable & l'avait couvert de gloire. Déjà dans Athènes comblé de faveurs éclatantes par les habitans de cette ville célèbre , il n'avait point eu à se plaindre de Micomaque son Ecuyer ; Micomaque dont la main également habile à dompter des coursiers & à conduire des chars , savait avec une extrême justesse distribuer à toutes les rênes le mouëvement nécessaire.

Déjà même les Prêtres qui desservent le temple que Jupiter a dans l'Elide , & qui annoncent le tems où l'on doit célébrer les jeux de Pyse , lui avaient marqué leur reconnaissance pour l'accueil obligeant qu'il leur avait fait autrefois ; ils le saluèrent par de douces & flatteuses acclamations , lors-

que dans leur patrie , appelée par préférence *le territoire du Maître des Dieux* , ils le virent se prosterner en actions de graces aux genoux sacrés de la victoire.

C'est là que les fils d'Enésidème se sont élevés à des honneurs immortels ; car les Cantiques agréables, Thrasibule , & les airs mélodieux ne sont point inconnus dans vos palais. Aussi n'est-il point difficile d'introduire dans les maisons vraiment illustres les honneurs que dispensent les Muses.

Puissent les traits que je lance passer autant en légèreté ceux des Poètes mes concurrents , que les mœurs de Xénocrate passaient en douceur celle des autres hommes ! Il savait dans le commerce de la vie se rendre respectable à ses citoyens : il aimait selon la coutume établie par toute la Grèce , à faire dans nos fêtes solennelles une noble dépense en coursiers. Sa piété embrassait tous les devoirs de la religion. A sa table toujours ouverte aux étrangers , jamais on ne s'aperçut qu'un fâcheux contre-temps lui fit resserrer les voiles de sa magnificence , Abondamment pourvu de toutes les commodités qui conviennent à chaque saison , il transportait ses convives en été sur les bords du Phase , en hyver sur les bords du Nil.

L'envie murmura de cet éloge , mais parce que des pensées de jalousie volent sans cesse autour de l'esprit humain , il ne faut pas , Thrasibule , que

vous laissez enfévelir dans le silence & les vertus de votre père , & ces hymnes que je lui consacre. Je ne les ai pas travaillées , afin que monumens immobiles ils demeurent toujours attachés à une même place. Vous, Nicasippe , que je charge du soin de les remettre à leur adresse , distribuez-les fidèlement lorsque vous serez arrivé chez l'auguste Prince qui m'honore du titre de son hôte «.

Nous avons dit que les jeux Isthmiques servaient d'époque aux Corinthiens ; & en cela ils suivaient l'exemple du reste des Grecs qui comptaient par Olympiades dont chacune faisait un espace de quatre ans révolus.

» Lorsqu'Ovide dit *quinquennis Olympias* ; c'est une expression badine par laquelle il a voulu désigner un lustre ou un espace de cinq ans. Ce Poète venait de traverser la Grèce pour se rendre au lieu de son exil ; & en conséquence il a voulu réunir plaisamment les deux manières de compter des Grecs & des Romains. Il aurait pu dire aussi bien *lustrum quadrinum* , pour signifier une Olympiade.

La première commença l'an 3938 de la Période Julienne , l'an 3208 de la Création , 505 ans après la prise de Troye , 776 ans avant la Naissance de J. C. & 24 avant la Fondation de Rome. Voici donc comme s'exprime la Chronologie. Romulus est né la seconde année de la seconde Olympiade :

le Temple de Delphes fut brûlé la première année de la 5⁸^e. Olympiade : la bataille de Marathon se donna la troisième année de la 72^e. Olympiade. On ne trouve plus aucunes supputations de ce genre après la 14^e. qui finit l'an 440 de l'Ere Vulgaire.

Les Savans ont une obligation infinie à ces époques qui répandirent de la clarté dans le cahos de l'Histoire. Mais personne n'a témoigné sa reconnaissance aux Olympiades avec plus d'affection que Scaliger.

„ Je vous salue , dit - il , divines Olympiades , sacrés dépositaires de la vérité ! vous servez à réprimer l'audacieuse témérité des Chronologues. C'est par vous que la lumière s'est répandue dans l'Histoire. Sans vous combien de vérités seraient ensevelies dans l'ignorance ! Enfin je vous adresse mes hommages parce que c'est par votre moyen que nous savons avec certitude les choses mêmes qui se sont passées dans les tems les plus éloignés. *Salve veneranda Olympias , custos temporum , vindex veritatis Historia , pœnatricis fanaticæ Chronologorum licentia* “. (Encyclop. p. 455).

Le Lecteur doit voir que dans tout ce que nous présumons devoir servir à notre Ouvrage , nous nous appuyons des autorités les plus respectables , & telle est la marche que nous tiendrons dans les volumes suivans. Parmi les Auteurs que nous avons consultés sur les athlètes nous nommons sur - tout

M. Burette , dont les excellentes dissertations nous ont fourni jusqu'à présent les lumières dont nous avons besoin. De tous les Auteurs qui ont traité cette matière , c'est , selon nous , celui qui l'a présentée avec le plus d'ordre & le plus de clarté.

J E U X N É M É E N S .

LES Historiens ne sont nullement d'accord sur l'institution de ces Jeux. Les uns prétendent que les sept Chefs envoyés pour faire le siège de Thèbes , sous les ordres de Polynice , pressés d'une soif dévorante , rencontrèrent Hypsipile de Lemnos portant dans ses bras Opheltes fils de Lycurgue , Prêtre de Jupiter & d'Eurydice ; qu'ils le prièrent de leur enseigner un endroit où ils pourraient puiser de l'eau ; que cet Hypsipile mit l'enfant sur l'herbe pour les conduire à une fontaine ; qu'à son retour il trouva cet enfant dévoré par un serpent ; que les chefs en revenant de leur expédition tuèrent ce même serpent & instituèrent les jeux Néméens : d'autres en attribuent l'établissement à Hercule en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur le lion de la forêt de Némée.

Quoiqu'il en soit , ces Jeux étaient dédiés à Jupiter Néméen , & se célébraient tous les trois

ans, dans le mois que les Corinthiens appellaient Danemos. Ils ne consistaient d'abord qu'en des combats Equestres ou Gymniques, & l'on n'y admettait que des guerriers; mais dans la suite on y introduisit les différens exercices Gymnastiques; & les athlètes de toutes sortes d'états eurent la liberté d'aspirer aux prix dont les Argiens étaient les Juges.

On prétend que ce fut d'abord une couronne d'olivier & ensuite d'ache, plante funèbre qui disait-on, avait reçu le sang qui était sorti de la blessure d'Opheltes.

C'était, selon quelques Auteurs, en conséquence de cette superstition que les Argiens étaient couverts de noir pendant la célébration des Jeux, couleur que ce peuple n'aurait point adoptée, s'ils avaient été institués en mémoire de la défaite du lion par Hercule, & qui prouve qu'un événement tragique fut en effet la cause de leur établissement.

Cette conjecture suppose que le noir était la couleur funèbre des Grecs, & l'on verra ci-après la preuve du contraire qui deviendra plus essentielle lorsque nous rapprocherons les cérémonies de deuil des Anciens de celles que l'on pratique dans nos Spectacles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux funérailles d'Alexandre son cercueil était couvert d'une étoffe de pourpre brochée en or. Chez les Romains les enfans, les parens & les amis du mort

étaient vêtus de noir ; les fils avaient un voile sur la tête , & les filles habillées de blanc marchaient pieds nus , les cheveux épars & sans coëffure.

Le précis de l'institution des jeux Néméens fait appercevoir au lecteur que la Fable a toujours été d'un grand secours pour les Historiens , lorsqu'ils n'ont pas trouvé dans l'antiquité des lumières suffisantes pour constater l'époque de certains faits & l'origine de plusieurs établissemens dont ils ont parlé. Nous sommes obligés de nous en tenir aux conjectures qu'ils nous donnent ; mais quelque peu satisfaisantes qu'elles soient quelquefois , il est cependant à présumer que ces mêmes Historiens les ont prises pour des certitudes. On s'en convaincra aisément lorsque l'on voudra réfléchir que la superstition a été la cause de la plûpart des fêtes des Grecs & des anciens peuples du monde. Un événement quelconque en a fait naître l'idée ; la religion , qui dans ces tems reculés embellissait tous les objets , l'a attribuée à quelque Dieu ou à quelque Héros ; & souvent malgré ses recherches , l'Historien n'a pu distinguer la fable de la vérité , & la vérité de la fable.



JEUX PYTHIQUES.

C'EST du point de vue que nous venons de donner qu'il faut partir pour se faire une idée de l'établissement des jeux Pythiques ou Pythiens dont l'origine n'est pas moins fabuleuse que celle des Néméens, & que l'on attribue à la défaite du serpent Python par Apollon; victoire qui fit donner à ce Dieu le surnom de Pythien. Le monstre qu'il mit à mort & sur lequel on a tant écrit, n'était autre chose, selon Pausanias, qu'un scélérat insigne fils de Crius, Roi de l'Isle d'Eubée. Ce scélérat vint fondre sur Delphes, piller le temple d'Apollon, & s'en retourna chargé de butin. Il rentra une seconde fois dans Delphes & voulut y commettre de nouveaux défordres; alors les habitans eurent recours à Apollon, & Phémoneé sa Prêtresse leur fit cette réponse.

» Le moment fatal approche, Apollon va lancer
» ses traits sur le brigand du Parnasse. Les Prêtres
» Crétois ne souillent point leurs mains dans le
» sang humain. La mémoire de ce châtement ne
» périra jamais ». Cet Oracle annonce que le fils
de Crius périt, mais on ignore comment & quel fut le genre de son supplice, à moins que nous n'imaginions avec les Grecs qu'il succomba sous les

traits d'Apollon ; fable qu'ils ont adoptée des Egyptiens chez lesquels elle avait pris naissance. On fait qu'Orus fils d'Isis & d'Osiris était parmi eux le même qu'Apollon chez les Grecs. Delà tout ce que les Egyptiens racontaient des combats d'Orus contre Typhon , ainsi que sa défaite , était passé de l'Égypte dans la Grèce & avait été appliqué au prétendu combat d'Apollon contre le serpent.

A l'égard de l'établissement des jeux Pythiques nous nous en tiendrons , non pas à l'opinion d'Ovide & d'Hygin , mais au sentiment de Pausanias qui assure que Jason ou Diomède Roi d'Étolie en furent les instituteurs , & que la troisième année de la 48^e. Olympiade , l'an du monde 3364 , 584 ans avant J. C. ils furent renouvelés par Eurylochus de Thessalie , que ses exploits firent nommer le *nouvel Achille* ; depuis ce moment les Grecs comptaient quelquefois par Pythiades comme ils comptaient par Olympiades.

Ces Jeux dont les Amphictions étaient les Juges se célébrèrent d'abord tous les huit ans , ensuite de quatre années en quatre années , & l'on y admit les différens exercices qui se faisaient aux jeux Olympiques. Par ce moyen on s'éloigna du véritable objet des jeux Pythiques , qui d'abord ne consistèrent qu'en des combats de chant & de musique. Le prix , selon Pausanias , y était adjugé à celui

qui avait fait & chanté la plus belle hymne en l'honneur du Dieu, pour avoir délivré la terre du monstre qui la défolait.

Philippe Roi de Macédoine, accepta la place de Juge dans ces Jeux, en exerça tous les droits, jouit de tous les privilèges qui y étaient attachés, & finit même par en abuser en y présidant par Procureur. » Lorsqu'il ne daigne pas nous honorer » de sa présence, dit Démosthène dans sa 3^e. Philippique, il envoie présider ses esclaves, c'est-à-dire ses courtisans «.

Comme les Grecs, nous distribuons des couronnes littéraires dans nos Académies, nous indiquons le sujet qu'il faut traiter ou nous laissons la liberté de le choisir; mais l'Auteur est toujours obligé de dire quelque chose, soit du protecteur de l'Académie pour laquelle il travaille, soit du fondateur du prix, soit du patron ou de la patronne qui y préside. A Rouen & à Caen, le Poète traite la matière qui lui plaît, mais il est nécessaire que son Ouvrage soit terminé par une allusion à l'*Immaculée Conception de la Vierge*, en l'honneur de laquelle les prix ont été institués.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés sur les quatre Jeux principaux que les Grecs célébraient avec tant d'éclat, serviront de base à une foule d'observations qui entreront nécessairement dans cet Ouvrage, & nous fourniront successive-

ment des lumières fans lesquelles il nous aurait été impossible d'avancer dans la carrière que nous avons à parcourir. D'ailleurs quel est le lecteur qui à moins de faire lui-même des recherches que nous avons voulu lui épargner, quel est dis-je, le lecteur qui fans ces connaissances préliminaires aurait pu saisir les rapports qui se trouvent avec nos Spectacles & ceux des Anciens. Nous aurions été forcés de revenir à chaque instant sur nos pas, & cette marche embarrassée aurait répandu une nouvelle obscurité sur une matière que nous nous proposons d'éclaircir.

Nous n'ajouterons rien sur les athlètes : ce que nous en avons dit pour & contre, doit mettre le lecteur à portée de les juger ; le degré de considération que leurs compatriotes avaient pour eux ne peut être aujourd'hui la mesure de la nôtre, & je ne ferai point étonné que beaucoup de gens les regardent comme ces bêtes féroces que l'on élevait pour donner des spectacles de sang au peuple que l'on émeut difficilement & qui dans tous les tems a été avide des choses extraordinaires. Il paraît même que tous les athlètes qui ont combattu n'ont pas toujours cru leur victoire aussi honorable que ceux qui la leur décernaient. Je n'en citerai pour exemple que Spartacus qui me rappelle un très-beau vers de M. Saurin dans sa Tragédie de ce nom, vers qui tombe précisément

fur les couronnes que ce héros avait remportées dans ce genre.

Ce grand homme s'avance , indigné de sa gloire.

D'un autre côté , nous avons vu des rois & des guerriers célèbres se confondre avec les athlètes & disputer les palmes qui leur étaient destinées. On n'en fera pas surpris lorsqu'on réfléchira que la Grèce entière pouffait son ivresse jusqu'à diviniser les vainqueurs. Ce fut d'après cela sans doute que l'empereur Commode dont nous donnons ici l'image représentative , se livra sans réserve à ces sortes de combats.

Nous lisons dans son Histoire que l'on fit choix des gens les plus sages & les plus éclairés pour présider à son éducation , mais que malgré ces précautions , il fut dès sa jeunesse , méchant , cruel , enclin à la débauche la plus effrénée , & qu'enfin il ne s'attacha qu'à des choses qui ne convenaient nullement à sa dignité d'Empereur. Son plus grand plaisir était de paraître dans l'arène avec les gladiateurs , & de combattre en présence du peuple, les bêtes féroces que l'on exposait dans l'arène. On compte plus de trois cens palmes qu'il avait remportées dans ce genre , & ces sortes de victoires le flattaient plus que s'il eût reçu les honneurs du triomphe. Aussi se donna-t-il lui-même les noms de l'Hercule Romain & d'Hercule Commode ,



J. D. Dugourc Del.

Ingouf Junior Sc

HERCULE COMODE.

noms sous lesquels il se fit ériger des statues & frapper des médailles. En un mot il voulut qu'on le regardât comme Dieu, de son vivant, & qu'on lui offrît des sacrifices. Il poussa même la démenche jusqu'à exiger que la ville de Rome fût appelée la *Colonie Commodienne*, & le Sénat qui parut y consentir, se nommait, par une espèce de dérision, le *Sénat Commodien*.

Parmi les différentes médailles dont nous avons parlé, on distingue celle que lui dédièrent les Samiens, & que l'on peut voir au Cabinet du Roi. A l'égard de la statue qu'il se fit ériger lui-même, elle existe dans les jardins du Vatican. Il y est représenté vêtu en Hercule, tenant sur un de ses bras un petit enfant, à l'exemple d'Hercule qui portait souvent le petit Hylas son favori, appuyé de l'autre, sur un reste de massue que la vétusté des tems a détruite, & enfin couvert en partie d'une peau de lion qui fait allusion à la victoire que ce héros remporta sur celui de la forêt de Némée. On lit au bas l'inscription suivante :

*Statua di Commodo Imperatore , detto l'Ercole
Romano , & sotto la sua imagine adorato ,
Con piccolo fanciullo in brachio. Camprid.
Nella sua vita , e le sue medaglie
Regl 'orti Vaticani.*

La manière de penser de nos Historiens à l'égard de cet Empereur ne relève point la gloire des

athlètes , & je crois que les guerriers qui se mêlèrent avec eux , compromirent ainsi que Comode , leur nom & leur dignité.

COUP-D'ŒIL sur les Fêtes des Grecs.

Les Grecs avaient quantité de Fêtes dont l'histoire ne nous a pour ainsi dire conservé que les noms , mais qu'il est nécessaire de désigner , soit pour rendre notre Ouvrage aussi complet qu'il peut l'être , soit pour en tirer successivement les rapports qu'elles auront tant avec leurs Spectacles , qu'avec ceux des différentes nations , rapports que nous saisirons toutes les fois que nous trouverons le moment d'en faire l'application , soit enfin pour indiquer des sources dans lesquelles le Théâtre n'a point encore puisé. Il y a plusieurs de ces Fêtes sur lesquelles nous n'avons aucuns détails ; de ce nombre sont les *Achillées* , instituées en l'honneur d'Achille , & qui se célébraient à Praseïs où ce héros avait un temple.

L'*Agétorion* , dont il est fait mention dans Héfichius , & rien de plus.

Les *Agrianies* , fêtes des morts à Argos , & qui à Thèbes se passaient en jeux & en combats publics.

Les *Action* ou *Actia* , fête d'Apollon , dont le temple était sur le promontoire d'Actium : on y danfait

danfait en l'honneur de ce Dieu, & on y tuait un bœuf pour les mouches qui disparaissaient aussitôt qu'elles s'étaient rassasiées de son sang.

Les *Agrionies* dont nous avons puisé l'idée dans Plutarque, & qui en parle à-peu-près dans les termes suivans. Aux *Agrionies*, dit-il, les femmes cherchent *Bachus* comme s'il s'était enfui. Elles cessent leurs poursuites & disent qu'il s'est caché. Peu de tems après, c'est-à-dire lorsque le soupé est fini, elles se proposent les unes aux autres des énigmes & des gryphes. Tout cela, ajoute-t-il, est un mystère qui signifie que parmi les pots & les verres l'érudition & les muses viennent à propos; que si l'ivresse survient, sa fureur est cachée par ces Déeses qui la retiennent humainement chez elle.

Les *Agrotères*, qui tiraient leur nom de *Diane*; ainsi appelée, soit d'Agie ville de l'Attique, soit du goût que cette Déesse avait pour habiter perpétuellement les forêts & les campagnes. Quoiqu'il en soit, les Athéniens lui sacrifiaient cinq cens chèvres tous les ans en reconnaissance, selon *Xenophon*, du service qu'elle leur avait rendu. Les Athéniens, dit-il, se voyant attaqués par les Perses qui venaient fondre sur eux; promirent à *Diane* que s'ils remportaient la victoire ils lui immoleraient autant de chèvres qu'ils auraient tué d'ennemis. *Diane* les exauça au-delà de leurs espérances, & il y eut tant de Perses pris & massacrés que toutes les chèvres

de l'Attique n'auraient pas suffi pour satisfaire au vœu. En conséquence les Athéniens prièrent la Déesse de se contenter à moins, & firent un décret par lequel il était ordonné que chaque année on en sacrifierait cinq cent. Cet usage subsistait encore du tems de Xénophon.

Les *Adonies* ou *fêtes Adoniennes* se faisaient en l'honneur d'Adonis, favori de Vénus, qui fut tué à la chasse par un sanglier dans les forêts du Mont Liban. Ces Fêtes prirent naissance en Phénicie, & voici, selon Lucius, de quelle manière elles se célébraient à Byblos, que les habitans regardaient comme l'endroit où Adonis était mort.

» Toute la ville au jour marqué pour la solennité, commençait à prendre le deuil & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction. On n'entendait de tous les côtés que des pleurs & des gémissemens; les femmes qui étaient les Ministres de ce culte étaient obligées de se raser la tête & de se battre la poitrine en courant les rues. L'impie superstition obligeait celles qui refusaient d'assister à cette cérémonie à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau Dieu l'argent qu'elles gagnaient à cet infâme commerce. Au dernier jour de la fête le deuil se changeait en joie, & chacun la témoignait comme si Adonis eût été ressuscité. Alors, dit encore Lucius, les Egyptiens exposaient sur la mer un panier d'osier, qui

étant poussé par un vent favorable, arrivait de lui-même sur les côtes de Phénicie où les femmes de Byblos, qui l'attendaient avec impatience, l'emportaient dans la ville, & c'était le signal de la joie universelle «.

St. Cyrille dit qu'il y avait dans ce petit vaisseau des lettres par lesquelles les Egyptiens exhortaient les Phéniciens à se réjouir, parce qu'on avait retrouvé le Dieu qu'on pleurait. Meursius a prétendu que ces deux différentes cérémonies faisaient deux Fêtes distinctes qui se célébraient à six mois l'une de l'autre, parce que l'on croyait qu'Adonis passait une moitié de l'année avec Vénus & l'autre avec Proserpine. Les Juifs voisins de la Phénicie, ainsi que de l'Egypte, & enclins à l'idolatrie, adoptèrent aussi le culte d'Adonis. La vision du Prophète Ezechiel, où Dieu lui montre des femmes voluptueuses & qui pleuraient Adonis, & *ecce ibi sedebant mulieres plangentes Adonidem*, ne permet pas de douter qu'ils étaient adonnés à cette superstition. (Encyclop. p. 141.)

Dans le tems des *Adonies* les femmes Athéniennes exposaient dans la ville des statues & des tombeaux aux pieds desquels elles poussaient des cris épouvantables. A Argos, selon Pausanias, elles célébraient ce deuil dans une chambre à côté d'un temple de Jupiter. En certains lieux on portait à ces Fêtes des pots de terre cuite pleins de terre

remplie d'herbes potagères , & principalement de laitues , parce l'on difait que c'était dans un quarré de laitues que Vénus avait déposé le corps d'Adonis.

Les *Aianties* se célébraient à Salamène en l'honneur d'Ajax qui y avait un temple & une statue d'ébène. Nous n'avons point de détails sur cette espèce de Fêtes.

Les *Alées* étaient une solemnité des Arcadiens , dans laquelle il y avait des Jeux publics. Ils les appellaient *Alæa* de *Minerve Alæa*. Ils célébraient aussi les *Alotia* , ainsi nommées de ce qu'ils avaient pris beaucoup de prisonniers dans un combat contre les Lacédémoniens.

Les *Alcathées* se faisaient en l'honneur d'Alcatoüs fils de Pélops , & en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur le lion Cythéronien. Pausanias en fait mention , mais il n'en donne point de détails.

Les *Ambrosies* , fête de Bacchus. Elles étaient établies dans plusieurs villes de la Grèce , & se faisaient au tems de la vendange.

Les *Anthistéries* se célébraient à Athènes dans le mois appelé *Anthistèrion* , c'est - à - dire Novembre pour nous. Ce jour-là les maîtres servaient leurs valets à table , de même qu'à Rome aux Saturnales ; ensuite on les mettait dehors. Comme la nation des Cariens fournissait une très - grande partie des valets à Athènes , delà vint le proverbe qui difait :

hors d'ici Cariens , les Anthistéries sont finies. Ces Fêtes duraient trois jours , dont le premier s'appellait *Pythagia* , le second *Chloès* , & le troisième *Chytri*.

Les *Apaturies* , autre fête des Athéniens , étaient consacrées à Bacchus , & voici , selon l'Histoire ancienne & mythologique , quelle fut la cause de leur établissement.

Les Béotiens faisaient la guerre aux Athéniens pour décider à qui appartenait le territoire d'*Anoé* , ainsi que celui de *Célaïne* ou *Mélaïne*. Pour terminer cette guerre plus promptement , Xanthe chef des Béotiens , appella en duel Thamète Roi d'Athènes ; celui-ci ne voulant pas accepter le défi , Mélanthe qui se présenta fut nommé Roi en sa place. Revêtu de cette dignité , il avance vers Xanthe qui le voyant approcher usa d'une supercherie qui lui réussit. Est - ce agir en honnête - homme , lui dit - il , d'amener un second lorsqu'on doit combattre seul ? Xanthe se retourna pour voir si effectivement il venait quelqu'un après lui , & Mélanthe profita de ce mouvement pour lui porter un coup qui lui arracha la vie. De là vient le mot *apaturia* , apate en grec signifiant tromperie. Aussi Budée appelle - t - il cette fête *festum deceptionis*.

Les *Apaturies* duraient trois jours : le premier on s'assemblait pour souper ensemble ; le second on faisait des sacrifices à Bacchus , & le troisième on recevait les jeunes garçons dans la tribu. Quelques

Ecrivains prétendent qu'ils n'y étaient point admis que leurs pères n'eussent juré qu'ils étaient effectivement leurs pères. Jusqu'alors tous les enfans étaient en quelque façon réputés n'en point avoir; & c'est là, selon ces mêmes Auteurs, ce qui donna lieu à l'institution de ces Fêtes. Tel est l'avis de Xénophon.

Les *Apollonies* étaient des Fêtes instituées en l'honneur d'Apollon à Egialée, où l'on dit qu'il se retira avec Diane sa sœur après la défaite de Python, & d'où l'on ajoute qu'ils furent chassés par les habitans. Mais peu tems après la retraite des deux Divinités en Crète où elles se réfugièrent, la peste se répandit dans Egialée & y causa les plus grands ravages. L'Oracle consulté sur les moyens d'écartier le fléau, répondit qu'il fallait députer en Crète sept jeunes filles & sept jeunes garçons, afin d'engager Apollon & Diane à revenir dans la ville; ce qui fut exécuté. Les deux Divinités revinrent & la peste cessa. C'était en mémoire de cet évènement que dans les *Apollonies* on faisait sortir tous les ans de la ville le même nombre de filles & de garçons comme s'ils allaient encore chercher Apollon & Diane.

Les *Aphrodisies* se célébraient en l'honneur de Vénus; elles étaient établies en plusieurs endroits, & particulièrement en Cypre: ceux qui voulaient y être initiés donnaient une pièce d'argent à

Vénus comme à une fille de mauvaise vie, & recevaient du fel & un phalle. A Corinthe les femmes publiques faisaient seules cette Fête; la pièce d'argent suppose que de tems immémorial il y a eu des filles qui vendaient leurs faveurs & que dans plusieurs endroits de l'univers les mœurs anciennes n'étaient pas plus pures que les nôtres.

Les *Emacuries* étaient une Fête du Péloponèse où les jeunes garçons se fouettaient sur le tombeau de Pélops, jusqu'à ce que ce tombeau fût arrosé de leur sang.

Nous nous étendrons davantage sur les *Eleusines*, l'une des plus grandes Fêtes de la Grèce, & connues sous le nom de mystère de la Déesse Cérès, ou cérémonies religieuses qui se pratiquaient en son honneur; on les appelait ainsi d'Eleusis, ville maritime des Athéniens où cette Déesse avait son temple. On prétend que Cérès institua elle-même ces mystères à Eleusis, en reconnaissance de la manière dont elle fut reçue dans cette ville, où elle s'arrêta après avoir parcouru l'univers pour retrouver sa fille Proserpine. Tel est le sentiment d'Isocrate dans son panégyrique; mais Diodore de Sicile dit, liv. 6, que ce furent les Athéniens qui les établirent pour remercier Cérès de ce qu'elle leur avait appris à mener une vie moins rustique; cependant le même Auteur raconte la chose différemment au premier livre de sa Bibliothèque.

„ Une grande sècheresse, dit-il, ayant causé une disette affreuse dans la Grèce, l’Egypte qui avait fait cette année-là même une récolte très-abondante, fit part de ses richesses aux Athéniens “.

Ce fut Erectée qui leur amena ce convoi ; les Athéniens pénétrés de reconnoissance l’élevèrent sur leur trône ; il leur apprit les mystères de Cérés, & la manière dont on les célébrait en Egypte.

Théodoret assure que ce fut Orphée, & non pas Erectée, qui fit cet établissement & qui institua en l’honneur de Cérés les solemnités que les Egyptiens pratiquoient pour Isis. Ce sentiment est confirmé par le Scholiaste sur l’Alceste d’Euripide.

Ces mystères, au rapport d’Arnobé & de Lactance, étaient une imitation ou représentation de ce que les Mythologistes nous enseignent de Cérés ; ils duraient plusieurs jours, pendant lesquels on courait avec des torches ardentes à la main. On sacrifiait plusieurs victimes non-seulement à la Déesse, mais à Jupiter ; on faisait des libations de deux vases qu’on répandait l’un du côté de l’Orient, l’autre du côté de l’Occident : on allait en pompe à Eleusis en faisant de tems en tems des pauses où l’on chantait des hymnes au milieu des sacrifices que l’on renouvelait ; ce qui se pratiquait non-seulement en allant d’Athènes à *Eleusis*, mais encore au retour ; cet article prouve que les *Eleusines* n’étaient point particulières à Eleusis, mais com-

munes à toute la Grèce. Malgré cela, les Eleufiens étaient fi jaloux de la célébration de ces myftères, que réduits aux dernières extrémités par les Athéniens, ils fe rendirent à la feule condition qu'on ne leur ôterait pas les *Eleufinies*.

Ces myftères engageaient au fecret le plus inviolable, & la loi condamnait à mort quiconque aurait ofé les publier.

Dans fon livre contre les Valentiniens, Tertullien dit que l'on montrait une figure, & qu'il était expreffément défendu de la rendre publique, parce qu'elle représentait les parties naturelles d'un homme, & d'une femme, felon Théodoret, Arnobe & Clément Alexandrin. Mais comment s'en rapporter à ces idées, puisqu'il n'y a eu rien d'écrit fur ces myftères. Cicéron qui s'eft trouvé à Athènes dans le tems même de leur célébration, foupçonne dans fes Tufculanes, que l'on y découvrait à ceux qui y étaient la véritable hiftoire de Cérès & de fa fille, & qu'on les obligeait par la religion du ferment à ne jamais révéler que ces deux prétendues Déesfes n'avaient été que des femmes mortelles, de peur que leur culte ne vînt à fe décréditer dans l'efprit du public. Mais les Prêtres Payens qui foit par crédulité, foit pour conferver le refpect que l'on avait pour leur miniftère, foit enfin pour augmenter leur fortune, avaient intérêt d'entretenir la croyance de leurs profélytes, au-

raient-ils cherché eux-mêmes à les défabuser? Que ferait devenu le culte qu'ils voulaient soutenir, & auquel ils ne donnaient souvent un air de mystère que pour le rendre plus sacré.

On distinguait deux sortes d'*Eleusines*, les grandes dont nous venons de parler, & les petites qui avaient été instituées en l'honneur d'Hercule. Ce héros ayant désiré d'être initié aux premières *Eleusines*, & les Athéniens ne pouvant le satisfaire, parce que la loi défendait d'y recevoir les étrangers, & ne voulant cependant rien lui refuser, ils en instituèrent de nouvelles auxquelles il pût assister.

Les grandes se célébraient dans le mois *Bædromion* qui répondait à notre mois d'Août, & les petites au mois d'*Anthistérion*, qui répondait à notre mois de Janvier.

On n'était admis que par degrés à la participation de ces mystères; d'abord on se purifiait, ensuite on était reçu aux petites *Eleusines*, & enfin admis & initié aux grandes. Ceux qui n'étaient que des petites s'appelaient *Mystes*, & ceux qui étaient des grandes se nommaient *Epoften* ou *Ephorus*, c'est-à-dire inspecteurs, & ordinairement il fallait subir une épreuve de cinq ans pour passer des petites aux grandes. Quelquefois cependant on se contentait d'un an, après lequel on admettait le profélyte à tous les secrets de ces cérémonies.

On ignore en quoi consistait l'*Autopsie* ou la contemplation claire des mystères d'Eleusis ; comme on était persuadé que ceux qui y participaient faisaient profession d'une vie pure & qu'après leur mort ils iraient dans les champs Elyséens , on les purifiait , soit pour expier leurs fautes passées , soit pour leur faire acheter en quelque sorte , par ces premières épreuves , les biens dont ils se flat- taient de jouir un jour. D'abord un Sacrificateur qui se nommait *Hydranos* , immolait à Jupiter une truie pleine , & après en avoir étendu la peau à terre on faisait mettre dessus celui qui devait être purifié ; les prières accompagnaient cette cérémonie qu'un jeûne austère devait avoir précédée : ensuite après quelques ablutions qu'on faisait avec de l'eau de la mer , on couronnait d'un chapeau de fleurs le postulant , qui après ces épreuves pouvait aspirer à la qualité d'initié aux mystères.

Tous les Historiens assurent que jamais il ne s'y passa d'infamies comme dans ceux de Bacchus , & que s'il y arriva quelque désordre il fut aussi-tôt réprimé (Encyclop., p. 507.).

On assure que le récipiendaire des *Eleusiniés* était obligé de transcrire les loix auxquelles il s'af- sujétissait en se faisant initier : ensuite le Prêtre tirait le voile , & tout était alors dans l'obscurité la plus profonde. Un moment après la lumière

paraissait & laissait voir la statue de Cérès magnifiquement ornée. La nuit revenait, & les éclats du tonnerre qui se faisaient entendre, les éclairs qui brillaient de toute part, la foudre qui tombait au milieu du sanctuaire, en un mot cent figures monstrueuses qui arrivaient de tous les côtés, remplissaient le postulant de respect & de frayeur. Le calme succédait à ce bruit & l'on apercevait une prairie agréable, image des champs Elysées, dans laquelle on allait danser.

Les principaux Ministres qui présidaient à cette initiation qui durait huit jours, étaient le *Hiérophante* ou *Mystagogue*, le *Porte-flambeau* & le *Héraut sacré* : il y en avait un quatrième que l'on appelait le *Ministre de l'Autel*.

Il était défendu, comme nous l'avons dit, sous peine de la vie, de parler ni directement, ni indirectement des mystères de Cérès : ce fut par cette seule raison que Diagoras Mélien fut proscrit par les Athéniens qui promirent un talent à celui qui le tuerait, & deux si on le prenait en vie. Eschile courut lui-même un très-grand danger pour avoir dit quelque chose de ces mystères dans une de ses Tragédies.

Ce fut en conséquence de cette loi que Plutarque, selon Pausanias, fut condamné par contumace, » pour avoir commis un sacrilège envers » Cérès, en contrefaisant ses saints mystères &

» en les montrant à ses camarades dans sa maison ,
» comme fait le *Hyérophante* lorsqu'il montre les
» choses saintes , se nommant lui-même le Grand-
» Prêtre , donnant à Polition le nom de *Porte-*
» *flambeau* , à Théodore celui de *Héraut* , & à ses
» autres camarades celui d'*Initiés* ou de *Confrères* ,
» contre les loix établies par les *Eumolpides* & par
» les Prêtres du temple de la sainte Eleusis ; pour
» punition duquel crime le peuple l'a condamné
» à mort , a confisqué tous ses biens & a enjoint
» à tous les Prêtres & à toutes les Prêtresses de le
» maudire «.

Une seule Prêtresse eut le courage de s'opposer à ce décret , & alléqua pour unique raison de son opposition , *qu'elle était Prêtresse pour bénir , & non pour maudire.*

On célébrait aussi en Grèce les *Eleutheries* en l'honneur de Jupiter Eleuthère , nom qui signifie libérateur en grec , & que ces peuples lui donnèrent en mémoire de la victoire qu'ils remportèrent près du fleuve Asope sur Mardonius Général des Perses. Ils attribuèrent à ce Dieu le succès de cette bataille qui assura leur liberté ; & par reconnaissance ils instituèrent les Fêtes que nous venons de citer. Selon le Scholiaste de Pindare , c'était à Platée que se faisaient ces Jeux dans lesquels on avait introduit les combats Gymniques.

Les *Dionysies*, ou *Dionisiaques*, ou *Dionysiennes*, instituées en l'honneur de Bacchus, étaient solennelles dans toute la Grèce, & sur-tout à Athènes où elles se passaient sur le mont Elaphéboli. On y voyait des femmes échevelées, le thyrsé en main, courant de tous les côtés comme des furieuses, & des hommes travestis en Silènes, en Satyres, &c. Ces Fêtes étaient en très-grand nombre, dont chacune avait des singularités qui les distinguaient, mais toutes respiraient la licence & la débauche. Nous aurons occasion d'entrer dans quelques détails lorsque nous parlerons des Bacchantes.

Les *Carnées* étaient dédiées à Apollon que l'on avait surnommé *Carnien* : elles avaient été instituées en son honneur sur-tout à Lacédémone, pour expier la mort du Devin Carnus. C'était un Prêtre d'Apollon qui fut tué à coups de flèche par les Héraclides auxquels il prédifait des suites malheureuses de la guerre qu'ils avaient contre les Athéniens. La peste qui succéda dans l'armée Grecque immédiatement après la mort de ce Carnus, fut regardée comme une punition des Dieux, & pour les appaiser on érigea un temple à Apollon, temple auprès duquel on célébrait les *Carnées* qui duraient neuf jours. Après la mort de leur Roi, les Prêtres de ce Dieu gouvernèrent pendant trente-cinq ans le royaume des Sycioniens.

Les *Cynophontis* étaient une fête des Argiens,

qui se passait aux jours caniculaires. On y tuait tous les chiens que l'on rencontrait, & c'est de là que cette fête prit son nom.

Les *Daidis* duraient trois jours pendant lesquels on brûlait des torches ardentes. Le premier était pour les douleurs de Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon, le second pour la naissance de Glycon & des Dieux, le troisième pour les noces de Polydarius & de la mère d'Alexandre.

Les *Dédales* étaient des Fêtes que les Platéens, peuple de l'Épire, aujourd'hui l'Albanie, célébraient depuis leur retour dans leur patrie dont ils avaient été chassés par les Thébains, & loin de laquelle ils étaient demeurés soixante ans chez les Athéniens qui leur avaient donné asyle. D'autres disent que ces Fêtes furent instituées au sujet d'une statue de bois qui représentait Platéa fille d'Asopus, & dont Jupiter se servit pour confondre la jalousie de Junon. Ils ajoutent qu'en mémoire de cet événement les Platéens donnèrent à ces Fêtes le nom de *Dédales*, parce qu'anciennement toutes les statues de bois s'appelaient *Dédales*.

Paufanias parle de ces Fêtes qu'il distingue en grandes & en petites. Les grandes ne se célébraient que tous les soixante ans, & tous les Béotiens y assistaient. Les petites se renouvelaient tous les ans, selon les uns, & de sept années en sept années selon les autres. Pendant cette Fête on portait toutes les

statues qui avaient été faites dans le courant de l'année, & les villes de Platée, de Coronée, de Thespie, de Tanagre, de Chéronée, d'Orchomène, de Lépadée & de Thèbes se disputaient cet honneur. (Encyclop. p. 728.)

Dans la *Diamastigose*, ou la flagellation, grande solemnité chez les Lacédémoniens, les jeunes Nobles, selon Tertulien, se tenaient devant un autel & se fouettaient mutuellement jusqu'au sang en présence de leurs parens qui les exhortaient à souffrir patiemment & sans murmure. Ceux qui expiraient sous les coups étaient couronnés avant que d'être inhumés. Cette coutume fut changée depuis, & l'on cessait de fouetter de l'instant que le sang paraissait.

Les *Gamélies* étaient une Fête nuptiale que les Grecs célébraient la veille d'un mariage. C'est de là qu'est venu le mot *Gamelion*, surnom de Jupiter & de Junon, que l'on regardait comme présidant à l'union des époux.

Les *Hybristiques* se célébraient à Argos en l'honneur des femmes qui avaient pris les armes & sauvé la ville assiégée par les Lacédémoniens qu'elles eurent la gloire de repousser. C'est de l'affront qu'ils essuyèrent que cette Fête prit son nom, ἵβρις en grec signifiant injure, affront, ignominie.

On attribue à Lycaon l'institution des *Lycées*, Fêtes de l'Arcadie, qui ressemblaient aux Lupercales
de

de Rome : elle différaient seulement en ce qu'il y avait une course dont le prix était une armure complète de fonte , au lieu qu'en Arcadie elle était d'airain. Les Historiens assurent que dans les Lycées qui étaient consacrées à Pan , on sacrifiait une victime humaine.

Il y avait une autre Fête de ce nom chez les Argiriens & que Danaüs avait instituée en l'honneur d'Apollon , pour le remercier d'avoir purgé le pays des loups qui l'infestaient.

Les *Omophagies* se célébraient dans les Isles de Chio & de Ténédos en l'honneur de Bacchus , qui était surnommé *Omagius*. Arnobe dans la description qu'il donne de cette Fête , prétend que les Grecs animés de la fureur bachique s'entortillaient de serpens & mangeaient du chevreuil cru , dont ils avaient la bouche ensanglantée. D'autres Auteurs prétendent que le mot *Omophagies* ne désignait peut-être autre chose que Fêtes où l'on mangeait ensemble. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on voit dans quelques figures des Fêtes mithriaques, des hommes entortillés de serpens. Ces Fêtes se célébraient chez les Romains & nous en donnerons la description.

Les *Oscophories* étaient instituées par Thésée en l'honneur de la victoire qu'il avait remportée sur le Minotaure , & par laquelle il avait délivré les Athéniens du tribut de sept jeunes gens

qu'ils envoyaient tous les ans en Crète pour être dévorés par ce monstre, moitié homme moitié taureau, & fruit d'un infâme amour de Pasiphaé. L'extrait des Opéras tirés de cette Fable nous obligera d'en donner une connaissance plus étendue.

Quelques Auteurs prétendent que les *Oscophories* furent dédiées à Minerve & à Bacchus, parce qu'ils avaient assisté Thésée dans son entreprise.

Dans ces Fêtes qui, dit-on, se célébraient dans le tems des vendanges, tous les jeunes gens qui avaient leur père & leur mère prenaient des habits de fille, & couraient au temple de Bacchus & à celui de Minerve, portant dans leurs mains des grappes de raisin. Celui qui y arrivait le premier était déclaré vainqueur & offrait un sacrifice qui consistait à verser une liqueur contenue dans une phiole, liqueur composée de vin, de miel, de fromage, de fleurs & d'huile.

Le mot *oscophorie* ou *oschophorie*, & en latin *oschoporia* dérive du mot grec *osche*, qui signifie proprement *une branche de vigne chargée de raisins mûrs*; aussi tous ceux qui assistaient à la procession que l'on faisait dans cette Fête portaient de semblables branches, excepté les femmes qui accompagnaient les jeunes garçons & qui avaient les unes des corbeilles sur la tête, les autres qui étaient chargées des provisions de bouche que l'on consommait jusqu'à ce que l'on fût arrivé au temple de Minerve,

situé au port de Phalèse. Ces Fêtes se faisaient dans toute l'Attique, le quatrième ou le cinquième mois des Athéniens, c'est-à-dire en Octobre ou en Novembre, tems où cessa la stérilité dont ce pays avait été affligé.

Le refrain des hymnes que l'on y chantait signifiait que la vie est un mélange de prospérité & d'adversité; & que s'il faut se défier de la première, on ne doit pas se désespérer lorsque la seconde nous accable.

Les *Sciries* ou *Scires* étaient une solemnité d'Athènes où l'on portait par la ville, sous un dais ou un pavillon, les statues des Dieux, principalement de Minerve, du Soleil & de Neptune. On appella aussi ces Fêtes *Scirôphorion*, du nom du mois de Mai dans lequel on les célébrait. Quelques Auteurs prétendent que ces mêmes Fêtes existaient en Arcadie, seulement en l'honneur de Bacchus dont on portait aussi la statue: ils ajoutent que l'on y fouettait les femmes; mortification qui leur avait été imposée par l'Oracle de Delphes.

Les *Theismophories* étaient des Fêtes que l'on faisait dans l'Attique en l'honneur de Cérès, qui disait-on, avait donné aux hommes les loix les plus sages. Cependant il ne leur était pas permis d'y assister, & les femmes de condition libre y étaient seules admises. En conséquence elles se rendaient à Eleusis, vêtues de blanc & accompagnées de filles choisies

qui portaient les Livres sacrés. Ces Fêtes duraient cinq jours, pendant lesquels elles étaient obligées de garder la continence, c'est-à-dire de se priver de la compagnie de leurs maris.

Les *Tlépolémies* furent instituées en mémoire de la mort de *Tlépolème*, qui fut tué à la guerre de *Troye*, & dont on rapporta les cendres dans l'Isle de *Rhodes*. Ces Fêtes consistaient en sacrifices & en Jeux dans lesquels le vainqueur remportait une couronne de papier. Dans presque toutes les villes de la Grèce il y avait de ces sortes de Jeux qui prenaient ordinairement leur nom du Dieu, du Héros & du lieu; *Junonia* à *Argos*, *Herculeia* à *Thèbes*, &c.

Nous sentons combien cette nomenclature a dû ennuyer & même fatiguer le Lecteur; mais nous l'avons prévenu sur la nécessité dans laquelle nous étions de la lui donner, & nous allons la terminer par la description de *Panathénées*, des *Céramiques* & de la *Gymnopédie* qui présenteront des tableaux moins secs & moins arides que les précédens.



LES PANATHÉNÉES.

CES Fêtes instituées selon les uns par Ericthonius, fils de Vulcain, & selon les autres par Orphée, se célébraient à Athènes en l'honneur de Minerve.

Divers peuples depuis Cécrops & ses successeurs jusqu'à Thésée, habitaient les différentes bourgades de l'Attique; chaque bourgade avait ses Magistrats, & dans chaque endroit la police & la justice s'administraient sans nulle dépendance réciproque; on ne reconnaissait Athènes pour ville principale qu'en tems de guerre. Thésée parvenu à la royauté entreprit de lier ces parcelles de gouvernement jusques-là fort détachées; il y réussit, les villes subalternes s'incorporèrent en une seule, & l'Auteur de cette réunion mémorable résolut d'en éterniser la mémoire en rétablissant les *Panathénées*.

Il voulut qu'on reçût à ces Fêtes tous les peuples de l'Attique, afin de les habituer à reconnaître pour patrie commune la ville d'Athènes où elles se célébraient: d'abord elles ne durèrent qu'un jour, mais ensuite leur pompe s'accrut, & on leur donna un terme plus long.

Alors on établit les grandes & les petites *Panathénées*: les grandes se solemnifiaient tous les cinq

ans le 23 du mois *Hécatombeon*, & les petites tous les ans le 20 du mois *Thingelion*. Dans ces occasions chaque ville de l'Attique, chaque colonie Athénienne devaient en forme de tribut, un bœuf à Minerve. La Déesse avait l'honneur de l'hécatombe, & la chair des victimes servait à régaler les spectateurs.

Dans ces mêmes Fêtes on proposait des prix pour trois sortes de combats; le premier qui se faisait le soir, & dans lequel les athlètes portaient des flambeaux, était originairement une course à pied, & qui du tems de Platon devint une course équestre. Le second combat était gymnique, & avait son stade particulier, construit d'abord par Lycurgue le Rhéteur, puis rétabli par Hérodes Atticus: les athlètes y combattaient nus. Le troisième combat, institué par Périclès était destiné à la poésie & à la musique.

Le prix de ce dernier y était disputé par d'excellens chanteurs accompagnés de joueurs de flûte & de cithare: ils y chantaient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton & de Thrasybule. Des Poètes y faisaient représenter des Pièces de Théâtre jusqu'au nombre de quatre chacun, & cet assemblage de Poètes s'appellait *Tétralogie*. Le prix de ce combat était une couronne d'olivier & un baril de la meilleure huile, que les vainqueurs par une grace particulière accordée à eux seuls, pouvaient

faire transporter où il leur plaifait hors du territoire d'Athènes. Ces combats étaient terminés par des facrifices & des feftins publics.

Les grandes *Panathénées* l'emportaient de beaucoup fur les petites par leur éclat , par le concours du peuple , & parce qu'on y conduifait en grande pompe un navire orné du voile ou du *Peplus* de Minerve. Lorsque ce navire , accompagné du cortège le plus nombreux & qui n'allait en avant que par des machines avait fait plusieurs ftations fur la route , on le ramenait au même lieu d'où il était parti , c'est-à-dire au *Céramique*.

Le *Peplus* de Minerve était une robe blanche fans manches , brochée d'or , où étaient représentées non - feulement les actions mémorables de cette Déesse , mais encore celles de Jupiter , des Héros & même de ceux qui avaient rendu des services signalés à la République. A cette procession affiftaient toutes fortes de gens vieux & jeunes de l'un & de l'autre sexe , portant tous à la main une branche d'olivier pour honorer la Déesse à qui le pays était redevable de cet Art utile , c'est - à - dire de celui de cultiver l'olivier. Tous les peuples de l'Attique se faisaient un point de religion de s'y trouver ; delà le nom de *Panathénées* , comme si l'on difait *les Athènes de toute l'Attique*. (Encyclop. pag. 810).

Nous verrons de quelle manière les Romains

célébraient ces mêmes Fêtes, & nous allons dire un mot des *Céramiques* qui ressembloient en quelque chose aux *Panathénées*, mais que mal-à-propos on a confondues avec elles.

LES CÉRAMIQUES.

CES combats, ou plutôt ces Jeux avoient été établis en l'honneur de Prométhée, de Vulcain & de Minerve. On les nommoit aussi *Lampadédromie*, & comme nous nous appuyons d'autorités autant que nous le pouvons, nous avons consulté sur cet objet le Recueil d'antiquités Romaines, Etrusques, &c. de M. le Comte de Cailus.

» La vignette de la page 117, dit-il, représente
 » un monument qui a été trouvé dans les ruines de
 » l'ancienne ville d'Athènes : il y paraît avoir été
 » élevé à l'honneur de quelques Lampadistes qui
 » étoient nommés & qui avoient remporté le prix
 » dans les jeux appellés *la course du flambeau*, sorte de
 » spectacles ou de jeux qui se célébraient à Athènes,
 » & dont je vais donner une légère description.

» A l'extrémité du fauxbourg d'Athènes, où
 » étoient situés le *Céramique* & l'*Académie*, s'élevait
 » une tour, au pied de laquelle étoit un autel con-
 » sacré à Prométhée, & sur lequel dans la suite

» Pifistrate amoureux de Charmès , fit placer une
 » statue de Cupidon. La jeunefſe Athénienne qui
 » voulait diſputer le prix de la courſe du flambeau ,
 » ſ'afſembloit ſur le ſoir trois fois l'an , c'eſt-à-dire
 » aux fêtes *Panathéniennes* , à celles de Vulcain &
 » à celles de Prométhée. Autour de l'autel & à la
 » clarté du feu qui brûloit deſſus , & lors que les
 » ſpectateurs par un cri général avoient ordonné
 » de commencer les Jeux , on allumoit un flambeau
 » que ceux qui prétendoient au prix devoient porter
 » tout allumé juſqu'à un terme marqué à la porte
 » de la ville ou dans la ville même , en tra verſant
 » le Céramique & courant à toutes jambes , ſi la
 » courſe ſe faifoit à pied comme c'étoit l'uſage ;
 » ou en courant à toute bride ſi la courſe ſe faifoit
 » à cheval , comme on voit dans Platon que cela
 » ſ'eſt quelquefois pratiqué. Si le flambeau venoit
 » à ſ'éteindre entre les mains de celui qui en avoit
 » été faiſi le premier , celui-ci déchu de tout eſpoir
 » donnoit le flambeau au deuxième qui n'ayant pas
 » été plus heureux le donnoit à un troiſième , &
 » ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'on eût épuifé le nom-
 » bre de ceux qui ſe préſentoient pour diſputer le
 » prix , & ſi aucun des prétendants n'avoit réuſſi ,
 » ce prix étoit réſervé pour une autre fois « .

Quelques Hiftoriens prétendent que l'on ne cou-
 rait à cheval qu'aux *Panathénées* ; & que dans les
 deux autres Fêtes les courſes ſe faiſoient à pied. Il

y avait encore dans Athènes un endroit que l'on appelait Céramique, & qui servait à enterrer ceux qui étaient morts à la guerre.

LA GYMNOPÉDIE.

CE nom dérive de deux mots grecs, dont l'un signifiait *nud*, l'autre *jeune homme*, & dont on a composé le terme *Gymnopédie*, danse en usage chez les Lacédémoniens & dont Lycurgue fut l'instituteur. Cette danse faisait partie d'une Fête solennelle que l'on célébrait publiquement à Lacédémone en mémoire de la victoire remportée près de Thyrée par les Spartiates sur les Argiens.

La *Gymnopédie* était composée de deux troupes de danseurs nus, la première de jeunes, & la seconde d'hommes faits. Celui qui conduisait chacune de ces troupes avait sur la tête une couronne de palmier qui s'appelait couronne *Thyréatique*, nom relatif au sujet de la Fête. La danse se faisait dans la place publique, & l'on y chantait les poésies lyriques de Thalétas & d'Aleman, ou les péanes de Dionysodote.

La Fête était consacrée à Apollon pour la poésie & à Bacchus pour la danse. Athénée prétend qu'elle avait quelque rapport à une sorte d'exercice connu

anciennement sous le nom d'*αναπαλι*, en ce que les danseurs par les démarches entre - coupées & cadencées de leurs pieds & par les mouvemens figurés de leurs mains, présentaient une image adoucie de la lutte & du pancrace. Meursius a traité cette matière à fond, & nous le consulterons, ainsi que plusieurs autres lorsque nous parlerons de la danse des Anciens.

De la *Gymnopédie* on passait à la *Pyrrhique*, que nous définirons dans son tems, & le but de Lycurgue en exerçant la jeunesse Lacédémonienne à la danse, fut de l'accoutumer, en se jouant, aux fatigues de la guerre. D'après cela il voulut non - seulement que les jeunes garçons dansassent nus, mais il établit que les jeunes filles, dans certaines Fêtes solennelles, feroient les mêmes exercices & paraîtraient dans la place publique sans autre voile que leur pudeur. Il répondit à ceux qui lui demandèrent la cause de cette institution, que les filles de Sparte, en s'exerçant comme les hommes, leur deviendraient égales pour la force, pour la santé du corps & pour la générosité de l'ame.

M. Guillet dans sa *Lacédémone ancienne*, a fait l'apologie de Lycurgue contre ceux qui prétendaient que cette institution était plutôt capable de corrompre les mœurs que de les épurer, & le Lecteur ne fera pas fâché de l'entendre.

» Outre, dit-il, qu'il est impossible d'imaginer

que Lycurgue, qui regardait l'éducation des enfans comme l'affaire la plus importante d'un Législateur, ait pu jamais fonder des usages qui tendissent au dérèglement ; il n'est pas douteux que la nudité étant commune à Lacédémone, ne faisait point d'impression criminelle ou dangereuse. Il se forme par tout naturellement une habitude de l'œil à l'objet, qui dispose à l'insensibilité & qui bannit les desirs dérégés de l'imagination ; l'émotion ne vient guères que de la nouveauté du spectacle. Enfin dès qu'on s'est mis une fois dans l'esprit l'intégrité des mœurs de Sparte, on demeure persuadé de ce bon mot : *les filles de Lacédémone n'étaient point nues, l'honnêteté publique les couvrait.* Telle était, dit Plutarque, la pudicité de ce peuple, que l'adultère y passait pour une chose impossible & incroyable «.

Notre premier mouvement est de blâmer & de condamner ces anciens usages ; mais encore une fois nos mœurs & notre éducation ne sont pas les mêmes. Différens Voyageurs ont parcouru des îles éloignées, y ont trouvé les femmes & les filles habituellement dans l'état où les Lacédémoniennes se montraient à certaines Fêtes, & nous ont assuré que la corruption des mœurs y était très-rare ; d'après ce rapport pouvons-nous prononcer contre Lycurgue ? Les filles de Sparte avaient la simplicité des Sauvages, les Spartiates en avaient l'innocence ;

& la nudité n'offrait à leur yeux que le spectacle de la nature toujours pure en elle même, tant que des maximes étrangères ne l'ont point altérée. Y perdriions-nous si cette même simplicité, cette même innocence régnaient parmi nous? Nous ne le croyons pas.

Comme il faudra revenir de tems en tems aux fêtes Grecques, nous n'en dirons plus qu'un mot, & cela pour donner une idée des *Eories*, instituées à Athènes en l'honneur d'Erigone ou Alètès fille d'Icare, qui se pendit lorsqu'elle eut appris la funeste mort de son père. En expirant elle conjura le ciel contre les Athéniens, & lui demanda de faire périr toutes leurs filles s'ils ne vengeaient pas la perte de son père; cette imprécation fut écoutée, & les Athéniennes, devenues amoureuses d'hommes qui ne répondirent point à leur passion, se pendirent de désespoir. On consulta l'Oracle d'Apollon, & il ordonna que l'on appaiserait les mânes d'Erigone par l'institution des *Eories*. De ce moment, les hommes devinrent plus sensibles, ou les Athéniennes moins emportées.

Les Grecs avaient encore quantité d'autres Fêtes qui ne nous ont rien offert d'intéressant : on peut consulter sur cette matière Lilio Giraldi, Meursius, Castellanus & le célèbre Potter. On verra que ces Auteurs, & ceux qui ont écrit avant ou après eux, ont eu la même façon de penser sur

les différens peuples ou plutôt sur les divers tribus de la Grèce. Ils avaient dans toutes leurs Villes des Fêtes plus ou moins magnifiques , dédiées à quelques Dieux ou à quelques Héros ; & si l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les engageait à y assister , ils n'y étaient pas moins attirés par l'amour du spectacle. Leurs chefs étaient si convaincus de leur goût sur cet article , que chaque victoire , chaque évènement mémorable étaient presque toujours consacrés ou par des Fêtes ou par des Jeux ; politique admirable qui produisait trois avantages à-la-fois. Le premier de réunir souvent les habitans les plus éloignés de ce vaste pays , & conséquemment d'entretenir entr'eux l'esprit de concorde & de fraternité nécessaire entre les membres qui composent un grand Empire ; le second de perpétuer dans leur ame le respect pour la Divinité , respect qui est le principe de toute espèce de vertu , & qui soumet l'homme le plus indocile au joug que lui imposent les loix humaines. Le troisième avantage , & que tous les Législateurs regardent comme très-considérable , ce fut de nourrir dans le cœur de tous les Grecs un courage qui dans plus d'une circonstance les fit triompher des ennemis les plus redoutables. On ne peut se dissimuler que ce courage était soutenu en grande partie par la confiance qu'ils avaient dans leurs forces ; l'exercice du corps produit donc un très-

grand bien , puisqu'il fait des Héros : la mollesse énerve les sens , & ses suites sont d'autant plus funestes qu'en éteignant le desir de la gloire elle inspire la crainte du danger. Cette réflexion suffit pour faire sentir que la Gymnastique militaire des Anciens fut un des plus sages établissemens que la politique put imaginer , & je ne fais si l'éducation de l'un ou de l'autre sexe ne deviendrait pas infiniment meilleure , si nous prenions chez les Grecs , non pas les combats des athlètes , mais quelques-uns des usages dont l'unique but était d'entretenir la vigueur du corps & de lui donner toute l'adresse dont il est capable.

MARIAGES DES GRECS.

LES différentes cérémonies qui se pratiquaient dans les Mariages des Anciens & celles que l'on y observe aujourd'hui chez les divers peuples du monde sont du ressort de notre Ouvrage. Il nous a paru que jusqu'à-présent les Auteurs n'y ont pas fait assez d'attention , & cependant le premier soin de celui qui écrit pour le Théâtre doit être de transporter le spectateur dans le lieu où la scène va se passer , de lui en faire connaître les loix , les mœurs & les habillemens , en un mot de le

familiariser avec tous les usages du pays dont il lui présente les habitans. Nous aurons sur cet objet quantité de remarques à faire , dans lesquelles nous prendrons toujours la vérité pour guide.

Pour revenir aux Grecs , ils étaient divisés en plusieurs républiques , & chacune d'elles avait des loix particulières sur le Mariage. A Lacédémone , un amant enlevait sa future épouse , c'est-à-dire celle qu'il avait choisie pour l'être , & les loix autorisaient cet enlèvement , pourvu que la fille fût nubile. Elle était remise dans les mains de celle qui présidait à la cérémonie des nôces , elle lui tondait les cheveux , l'habillait en homme & la mettait au lit où le mari venait la trouver avec un air de mystère. Le lendemain le mariage était divulgué.

Les Lacédémoniens , selon Plutarque , étaient ennemis du célibat au point qu'ils avaient établi des peines & des notes d'infamie pour ceux qui ne se mariaient point. Il leur était défendu d'assister aux exercices où les jeunes filles se battaient toutes nues , & par ordre des Magistrats ils se promenaient dans cet état , au marché le long duquel ils étaient obligés de répéter une chanson faite contr'eux. Ils étaient en outre privés de l'avantage de faire honneur aux plus anciens dans les Fêtes publiques , loi à laquelle les jeunes garçons étaient soumis. Dercillidas grand Capitaine , recommandable par les services

services qu'il avait rendus à sa patrie , mais qui ne s'était point marié , demandant un jour à un jeune Lacédémonien qu'il lui cédât sa place , celui-ci lui répondit : *Vous n'avez point de fils qui puisse un jour me céder la sienne.* Le Gouvernement approuva la réponse & le refus que ce Lacédémonien fit de se lever.

Dinarque prétend que chez les Athéniens on ne donnait des charges considérables de Gouverneurs ou d'Ambassadeurs qu'à des gens mariés qui eussent des fonds de terre. Leurs mariages se faisaient ordinairement en hiver & plus particulièrement au mois de Janvier que pour cette raison ils appelaient *Gamélion* , c'est-à-dire le mois des nôces. Nous en avons dit quelque chose à l'article des Fêtes. Le quatrième jour de ce mois , selon Hésiode , était celui qu'ils aimaient le mieux.

Une des coutumes les plus singulières à Athènes , c'était de couvrir la tête du fiancé de figues , de fruits de palmier , de légumes & de petites pièces de monnoie de cuivre. On pratiquait la même chose à l'égard des esclaves lorsqu'ils entraient pour la première fois au service d'un Maître. Nous n'avons rien de certain sur les autres loix des Mariages Athéniens : elles ont été recueillies par plusieurs Auteurs qui n'ont donné que des probabilités , & notre dessein est de n'exposer que des faits.

Les Amazones que nous ferons connaître au lecteur ne se mariaient point qu'elles n'eussent tué un ennemi dans le combat ; chez les Lacédémoniens les contractans mangeaient du pain coupé avec une épée ; chez les Galates ils buvaient tous deux dans la même coupe , & chez les Béotiens , au rapport de Plutarque , on menait la nouvelle épouse à la maison de son mari , dans un chariot dont on brûlait l'essieu devant la porte pour lui faire entendre qu'il fallait demeurer-là.

Dans certains endroits de la Grèce , lorsque la mariée arrivait chez son époux , un jeune homme chargé d'épines & de glands paraissait & criait : *J'ai fui le mal , & j'ai trouvé le bien.*

Il y avait chez les Grecs une espèce de Mariage que l'on appelait *Mariage par usucapion* ou *per usum*. Le mari dans ce cas-là ne prenait la femme que pour s'en servir , c'est-à-dire pour en avoir des enfans légitimes ; mais elle n'avait pas les mêmes privilèges que celle qui était épousée solennellement. Ce Mariage se contractait par la cohabitation d'un an , & lorsque la femme avait passé cet espace de tems dans la maison de l'homme sans s'être absentée pendant trois nuits , elle était réputée son épouse , mais seulement *ad usum* , comme nous l'avons dit. Les Romains adoptèrent cette coutume , & c'était une des dispositions de la loi des douze Tables.

FUNÉRAILLES DES GRECS.

LES devoirs de la sépulture ont toujours été regardés comme sacrés chez les différens peuples de la terre, & chacun d'eux y a adapté des cérémonies particulières à sa croyance, à son culte, enfin à l'idée qu'il s'est faite de la vie future.

Chez les Grecs ces devoirs commençaient de l'instant que le malade était moribond, & l'on attachait à sa porte des branches de buisson & de laurier, le buisson pour chasser les mauvais esprits, le laurier pour appaiser Apollon Dieu de la Médecine & à qui cet arbre était consacré. Dans quelques endroits ils frappaient sur des chaudrons & sur des vases de cuivre, bruit qui selon eux, produisait le même effet que les branches de buisson. Le père, la mère ou le frère du mourant, & à leur défaut son plus proche parent, appliquaient leur bouche sur la sienne comme pour recevoir son aine. » Je n'ai pu, disait Quintilien en parlant de cet usage, je n'ai pu rendre les derniers devoirs à mon fils, m'asseoir auprès de lui lorsqu'il tirait à sa fin, lui raccommoder l'oreiller pour le faire reposer plus doucement, le tourner de l'autre côté pour lui donner une situa-

» tion plus supportable , recevoir son dernier souf-
 » fle «.

Lorsque le malade était expiré , les parens & les voisins s'assembloient autour du corps & criaient à haute voix en prononçant le nom du défunt pour le faire revenir à lui , si l'ame n'était pas encore fortie. On pratique aujourd'hui le même usage à l'égard du Pape , & aussi-tôt qu'il est mort , on l'appelle du nom qu'il portait avant sa promotion au Pontificat.

Lorsque la mort paraissait bien certaine on lavait le corps , & pour cela on employait de l'eau chaude , vraisemblablement pour le faire revenir à la vie , supposé qu'il lui en restât encore , précaution d'autant plus nécessaire que dans peu on devait le porter sur le bûcher. Pline assure que Cælius Tubéro qui avait été Préteur , revint au moment d'être consumé & fut rapporté vivant dans sa maison. Il fut plus heureux qu'Aviola homme Consulaire , qui n'ayant donné des marques de vie que lorsque le bûcher fut allumé , ne put être sauvé & fut brûlé vif.

Apulée rapporte un fait de ce genre & qui nous a paru assez singulier pour être cité. Asclépiade qui après Hippocrate était le plus célèbre Médecin de son tems , fut le premier qui donna du vin pour remède à ses malades. La grande connaissance qu'il avait des différentes qualités du poulx faisait qu'il

ne l'ordonnait jamais qu'à propos & seulement à ceux qu'il devait guérir ou soulager. Un jour en revenant de sa maison de campagne à la Ville, il vit auprès des murailles un convoi suivi d'une foule de gens qui y assistaient en longs habits de deuil & qui paraissaient pénétrés de l'affliction la plus vive. Il eut la curiosité de demander qui c'était : personne ne veut lui répondre ; mais il examine le mort, lui tâte le pouls & s'apperçoit qu'il vit encore. Il demande à l'instant que l'on éteigne les flambeaux funéraires, que l'on emporte les feux, que l'on abatte le bûcher : une rumeur s'élève dans la troupe ; les uns disent qu'il faut croire le Médecin, les autres le regardent comme un insensé ; enfin les parens se rendent à ses instances & diffèrent les obsèques. Alors Asclépiade fait usage de son remède ordinaire & rend à la vie celui qui allait être la proie des flames. Le malheur qui fit périr Aviola arriva quelques années après à Lucius Lamia, évènements d'autant plus surprenans que la méthode ordinaire était de laisser les morts sept jours à la maison avant de les porter au bûcher. Les traits que nous venons de citer supposent que dans leurs Funérailles les Romains adoptèrent plusieurs usages des Grecs ; les Volumes suivans en feront la preuve.

Ceux-ci habillaient leurs morts en blanc, & l'on en a vu qui de leur vivant se préparaient eux-

mêmes les vêtemens de leurs funérailles. Les Spartiates couronnaient les leurs de branches d'olivier & revêtaient de pourpre ceux qui avaient bien servi leur patrie à la guerre ou qui étaient morts au combat : quelquefois on mettait des couronnes d'or sur la tête des citoyens qui s'étaient signalés par de grandes actions.

On exposait, comme nous le faisons aujourd'hui, le corps à l'entrée de la maison & les pieds tournés vers la porte. Les plus distingués y mettaient des cyprès, arbre lugubre qui ne renaît point lorsqu'il a été coupé. On y plaçait aussi un grand vaisseau rempli d'eau lustrale prise dans une maison où il n'y avait point de mort, & ceux qui venaient voir le défunt s'aspergeaient de cette eau en le quittant. Euripide dit qu'on lui coupait une partie de ses cheveux que l'on suspendait à sa porte.

Il y avait un homme qui y restait pour le garder, & lorsque c'était le corps de quelque Prince, de petits garçons en chassaient les mouches. Les créanciers avaient le droit de l'enlever & de ne le rendre que lorsque ses parens ou ses amis avaient acquitté ses dettes, sans quoi le corps était privé de la sépulture. Cimon ne put avoir celui de son père Miltiade qu'en payant ce qu'il devait. Cette privation de sépulture était regardée comme une infamie & comme le plus grand des malheurs qui pût arriver. Homère dans le commencement de son Iliade, dit que

ce fut le plus cruel de ceux qui arrivèrent aux Grecs lorsque la contagion se répandit dans leur camp.

Les Anciens en étaient si persuadés, que si l'un d'eux était sur mer en péril de naufrage, il liait autour de son corps tout ce qu'il avait d'argent ou de choses de prix, & y joignait un écrit par lequel il suppliait ceux qui trouveraient son corps, de prendre pour eux son argent & ses effets, & de lui rendre les devoirs de la sépulture. Indépendamment de cela, il n'était pas permis quand on appercevait un mort abandonné, de passer outre sans l'enterrer; ne pas le faire, c'était commettre un crime contre l'humanité. Il y avait une loi à Athènes qui portait que celui qui voyait un cadavre, devait lui jeter de la terre sur le corps & l'ensevelir de manière qu'il regardât le couchant.

A l'égard de ceux qui étaient frappés de la foudre ils étaient enterrés à part, parce qu'on croyait que c'était une punition des Dieux. Tel est le sentiment de M. Potter; mais Plutarque assure qu'on les laissait pourrir dans le lieu même où ils avaient été frappés, & qu'on le séparait de la terre voisine par des palissades qui marquaient l'endroit de proscription où était abandonné celui que les Dieux avaient écrasé parce qu'il leur déplaisait. On privait aussi de la sépulture les sacrilèges & les violateurs des temples.

Lorsque les Rois de Sparte étaient morts, des

gens à cheval en répandaient la nouvelle dans toute la ville ; alors les femmes s'échevelaient & prenaient des chaudrons qu'elles battaient en faisant des lamentations épouvantables. Chaque maison était obligée sous des peines grièves de mettre en deuil un homme & une femme.

Chez les Athéniens les Funérailles se faisaient le matin avant le lever du soleil. Devant le convoi marchaient des musiciens qui jouaient un air lugubre & chantaient une chanson de deuil. Le nombre de ces musiciens devint si considérable que dans la suite on les réduisit à dix. Outre ces musiciens il y avait des baladins & des faiseurs de tours qui précédaient le convoi en dansant & en gesticulant d'une manière ridicule. Denis d'Halicarnasse prétend que cela se pratiquait principalement aux Funérailles des gens aisés & dont la vie avait été heureuse. On croit aussi que le mort avait le visage découvert, & que quelquefois, sur-tout lorsque c'était une jeune fille, on lui mettait des couleurs pour en rendre la vue plus agréable.

Il y avait à ces mêmes convois des femmes qui se tondaient les cheveux & qui les plaçaient sur la poitrine du mort ou sur le bûcher quand il y était déposé. Cet honneur fut rendu à Patrocle, & l'on fait qu'Archélaüs Roi de Macédoine, coupa les siens aux Funérailles d'Euripide. Pour marque d'un deuil général, on y joignait le crin des chevaux. On en

verra un exemple à la mort d'Alceste, où Admète, dans Euripide, commande que l'on coupe le crin aux quatre chevaux qui menaient le char. Les Thésaliens en firent autant quand Pélopidas expira, & lorsqu'Alexandre perdit Héphéstion, non-seulement il fit couper les crins des chevaux & des mulets, mais il ordonna qu'on abattît les créneaux des villes afin que les murs mêmes portassent le deuil de la mort de son ami.

L'oraison funèbre de Périclès au sujet des Athéniens morts à la guerre pour la patrie, prouve que ces éloges étaient en usage chez les Grecs qui en faisaient prononcer en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués, mais même pour les femmes qui avaient rendu quelque service remarquable à la république : mais malgré la considération qui leur était due, ils avaient sur-tout chez les Athéniens, les Corinthiens & les Sicyoniens leur sépulture hors les villes. Nous en avons pour garant Sulpitius dans sa Lettre à Cicéron, où il parle de son Collègue M. Marcellus, poignardé auprès d'Athènes par un certain Magius qui se poignarda lui-même après cet assassinat.

» Je me rendis chez lui, dit Sulpitius, j'y trouvai
» deux affranchis & fort peu d'esclaves : les autres,
» disait-on, s'étaient enfuis de peur parce que leur
» maître avait été tué devant son logis : je fus
» obligé de le mettre dans ma chaise à porteurs
» pour l'apporter à la ville. Je lui fis des Funérailles

» assez magnifiques, eu égard aux commodités qui se
 » trouvaient à Athènes : je ne pus jamais obtenir
 » des habitans la permission de le faire ensevelir
 » dans la ville, parce qu'ils prétendaient que leurs
 » loix sacrées le défendaient. Ils m'accordèrent pour-
 » tant tout ce qui était en leur pouvoir, c'était de
 » le faire enterrer dans tel gymnase qu'il me plairait,
 » & je choisîs le plus célèbre. Par mes soins & à ma
 » prière les Athéniens lui élevèrent en cet endroit
 » un tombeau de marbre. Je lui ai aussi rendu &
 » pendant sa vie & après sa mort tous les devoirs
 » que demandaient sa qualité de Collègue & la
 » parenté qui était entre nous deux. «.

La coutume de brûler les corps était presque générale chez les Grecs comme elle l'a été depuis chez les Romains, & l'on voit dans Homère qu'elle a précédé la guerre de Troye. Cependant Xénophon dit que plusieurs Grecs furent inhumés, ce qui est conforme à la loi de Cécrops à Athènes : *mortuum terra humato*. La même loi portait que pour l'élevation de leurs tombeaux on n'emploierait tout au plus que dix hommes qui finiraient l'ouvrage dans trois jours.

Lorsque le corps était brûlé, le bûcher sur lequel on l'apportait était selon la qualité des personnes, ou plus grand ou plus petit & composé de bois de laryx, d'if, de pin, de fresne & d'une plante nommée *Papyrus*, à laquelle on joignait du cyprès. Le

tout était à trois ou quatre étages qui formaient une espèce de pyramide. On parfumait ce même bûcher de liqueurs odoriférantes, d'encens, d'aromates, de cinnamomum & d'huile. Ensuite, lorsqu'on avait versé sur le défunt du lait, du miel & du vin, on lui donnait une potion que l'on appelait myrrhine. Comme ces profusions chez les Romains entraînaient à une dépense prodigieuse, elles furent défendues par la loi des douze Tables.

Dès que le corps était oint on lui ouvrait les yeux que l'on avait fermés au moment où il avait rendu le dernier soupir. On lui mettait dans la bouche une pièce de monnaie ou une obole, pour payer à Caron le passage de la barque. Les Grecs appelaient cette pièce *Savaxy*; dans la suite on en mit jusqu'à trois; les Hermoniens furent les seuls qui n'adoptèrent point cet usage: il regardait dans les autres villes de la Grèce, les plus proches parens du défunt, ainsi que l'emploi de mettre le feu au bûcher; ce qu'ils faisaient en tournant le dos, afin de s'épargner la vue d'un spectacle aussi triste, & en priant les vents de souffler pour hâter les progrès de la flamme au milieu de laquelle on jettait des habits, des étoffes précieuses & des parfums.

Lorsque plusieurs Grecs périssaient ensemble dans un combat, on ne leur élevait qu'un seul tombeau. Tel fut celui des Lacédémoniens qui furent tués aux Thermopyles. Ils étaient entassés les uns sur les au-

tres & n'avaient que cette épitaphe rapportée par Strabon. *Passans , allez annoncer aux Lacédémoniens que pour obéir à leurs loix , nous sommes tous enterrés en ce lieu.* Quelquefois seulement on séparait les capitaines d'avec les soldats , ce que fit Eumènes , qui selon Plutarque , ramassa tous les corps , fit enlever les portes de tous les villages des environs , brûla les capitaines sur un bûcher , les soldats sur un autre , & leur fit ériger des tombeaux. Après la bataille de Platée les Lacédémoniens en élevèrent trois , un pour les Prêtres , un pour les Spartiates , & un pour les Esclaves.

L'Histoire nous fournit plusieurs exemples de victimes qui s'immolaient sur le bûcher des personnes qu'elles aimaient : cette coutume subsiste encore aujourd'hui chez les Banianes , où malgré la défense du Prince , quelques femmes se brûlent aux funérailles de leurs maris. Les Grecs avaient la cruelle superstition d'offrir aux morts des hosties vivantes ; témoin Achille qui fit brûler douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle , dont il recueillit les cendres dans une urne d'or. On croit que pour les distinguer d'avec celles que le bois produisait , ils enveloppaient le corps dans une toile d'amiante ou de lin incombustible qu'ils appellaient *Asbestos*.

Entre les souhaits que l'on faisait aux morts , un des plus communs était celui : *Que la terre vous soit légère* , & par un sentiment contraire , lorsqu'on fai-

fait une imprécation contre son ennemi, on disait : *Que la terre vous soit pesante* : on désirait de plus que les Dieux donnassent de l'eau fraîche au défunt : ce fait est consacré par une inscription Grecque que M. Réinés a rapportée & dont voici le sens. *Aux Dieux Manes : Dioscoride a fait ce tombeau à son aimable femme Aurélie Profode. Adieu, Madame ; qu'Osiris vous donne de l'eau fraîche. Dioscoride a élevé ce monument pour lui, pour les affranchis de ses affranchis.* Osiris est pris ici pour Pluton, & dans son Traité d'Isis & d'Osiris, Plutarque dit expressément que selon les Prêtres des Egyptiens, Osiris commandait aux morts, & n'était autre que le Dieu des Enfers.

Les Grecs ne croyaient jamais pouvoir mettre trop de pompe aux obsèques de leurs concitoyens, & l'Histoire nous fournit plusieurs exemples de Jeux célébrés en leur honneur. Pline fait remonter cet usage jusqu'au tems d'Acaste qui les établit à Solque, & Thésée à l'Isthme. On doit bien imaginer que ces Jeux funèbres ne se faisaient que pour les Grecs qui s'étaient distingués par de grandes actions ; tels furent ceux qu'Achille donna en l'honneur de Patrocle, dont le premier fut la course des chevaux ou des chars, où Diomède remporta le premier prix ; le second, le combat à coups de poing où Epée fut victorieux ; le troisième, la lutte où Ajax & Ulysse eurent même avantage & prix égal ; le

quatrième, la course où par le secours de Minerve ; Ulyffe triompha d'Antiloque ; le cinquième, le combat à la pique entre Ajax & Diomède, où les combattans furent séparés & obtinrent chacun une couronne ; le sixième fut le Jeu du disque, où Polyclète fut vainqueur ; le septième, le Jeu de Parc où Mérione remporta la victoire.

Les Jeux qu'Enée fit célébrer à l'anniversaire de son père Anchise, présentèrent des combats nouveaux, & ce sont dans ce genre les plus mémorables de l'antiquité. Le premier fut un combat naval, le second la course à pied, le troisième l'arc & les flèches, le quatrième le ceste qui fut suivi du jeu de Troye exécuté par Ascagne & par les jeunes garçons. C'était un exercice militaire que Virgile décrit dans le cinquième Livre de l'Enéide, & qu'il termine par les vers suivans :

*Hunc morem, hos cursus, atque hæc certamina primus
 Ascanius, longam muris cum cingeret albam,
 Rettulit, & priscos docuit celebrare Latinos.
 Quo puer ipse modo, secum quo Troïa pubes
 Albani docuere suos: hinc maxima porro
 Accepit Roma, & patrium servavit honorem:
 Trojaque nunc, pueri, Trojanum dicitur agmen.*

» Lorsqu'Ascagne eut élevé les murs d'Albe la longue, il fut le premier qui institua en Italie ces marches & ces combats. C'est de lui que les Latins les apprirent, & les Albains les transmirent à leurs

descendans. Rome parvenue au plus haut point d'élevation & remplie de respect pour les coutumes de ses ancêtres, s'est empressée d'adopter cet ancien usage, & c'est delà que les enfans qui font aujourd'hui à Rome ce même exercice portent le nom de *troupe Troyenne* «.

» Dion dit que lorsqu'Octave célébra l'apothéose de Jules-César, un an après sa mort, il donna au peuple Romain un spectacle semblable à celui de cette cavalcade de jeunes gens, & que depuis il le réitéra. C'est pour flatter Auguste que Virgile fait ici célébrer par Enée les Jeux appelés *Troyens*, renouvelés par cet Empereur alors Triumvir après la victoire d'Actium, c'est-à-dire l'an 726 de Rome. *Trojæ*, dit Suétone, (*in Aug. c. xliij.*) *ludum edidit frequentissime majorum minorum-ve puerorum delectu, prisca decori que moris, existimans clara stirpis indolem sic innotescere.* Auguste imagina que cet exercice ancien & convenable à la jeunesse donnerait aux jeunes nobles de la république l'occasion de faire briller leur adresse, leur bonne grace & leur goût pour la guerre.

C'est encore une finesse de Virgile, qui profite de ce moyen pour flatter la noblesse Romaine, en faisant remonter l'origine de leurs Jeux jusqu'à cette troupe de jeunes gens qu'Enée conduit avec lui en Italie, & qui, selon le Poëte, sont les auteurs de leurs principales maisons. (*Encyclop. p. 688*).

Nous ne savons si par les mots *majorum minorum-ve* Suétone a voulu désigner seulement les enfans nobles grands & petits, ou en général la jeunesse Romaine : cette dernière interprétation supposerait que la noblesse n'était pas un titre nécessaire pour être admis à cet exercice ; & ces mots *clara stirpis* ne prouveraient autre chose sinon que ces combats militaires étaient faits pour inspirer aux jeunes gens ce courage & cette élévation que l'on suppose toujours devoir exister dans l'ame des nobles. Quoiqu'il en soit, les *jeux Troyens* renouvelés par Auguste, commencèrent à perdre leur éclat sous Tibère & finirent sous l'Empereur Claude.

Lorsque la flamme avait consumé le corps de celui dont on célébrait les Funérailles, les Grecs mettaient ses cendres & ses ossemens dans des urnes d'or, d'argent, de cuivre, d'albâtre, de porphyre, de marbre ou de terre, selon la condition du mort : de-là ces urnes étaient portées au tombeau pratiqué dans des caveaux ou souterrains que l'on nommait *hypogées*. Souvent on y faisait au défunt autant d'appartemens que s'il eût été vivant, & quelquefois dans ces mêmes appartemens il y avait des chambres qui appartenaien à différentes familles ; ce que l'on peut vérifier d'après diverses inscriptions qui nous sont restées.

Les Anciens avaient un si grand respect pour les sépulchres qu'ils regardaient comme des lieux sacrés,

sacrés , qu'ordinairement à la porte des tombeaux il y avait des imprécations contre ceux qui osaient les violer. *Si quelqu'un ôte ou fait ôter ce monument , qu'il meure le dernier de sa race. . . . Si quelqu'un gâte cet autel , qu'il s'attire l'indignation des Dieux , &c.*

Comme nous donnerons les modèles des principaux instrumens dont les Anciens se servaient dans leurs sacrifices, nous y joindrons les dessins de quelques urnes, telles que nous désirerions qu'elles fussent en usage au Théâtre. On prétend que les Grecs ne s'en servirent plus lorsqu'ils cessèrent de brûler les corps des morts & qu'ils firent construire des *hypogées*. Pétrone dans son Histoire de la Matrone d'Ephèse, dit qu'elle suivit son mari jusqu'au caveau, qu'il fut mis dans l'*hypogée* selon la coutume des Grecs, & que là elle passait les jours & les nuits. Le corps de cet homme n'avait donc pas été brûlé, puisque sa femme le fit mettre à la potence, à la place du pendu; & cela suppose que l'usage des bûchers n'a pas toujours existé. Celui des *hypogées* a passé d'un peuple à l'autre, & l'on a trouvé autrefois à Nîmes une de ces voûtes avec un riche pavé de marqueterie. Cette voûte était entourée de niches pratiquées dans le mur, & dans chaque niche il y avait des urnes de verre doré, remplies de cendres. Quelquefois aussi les Anciens gardaient les urnes dans leurs maisons &

ils les plaçaient sur de petites colonnes carrées qui portaient leurs épitaphes.

Si le défunt dont le corps venait d'être consumé avait un fils, c'était lui qui ramassait ses ossemens ; si c'était un jeune homme, ce soin regardait ou sa mère, ou ses sœurs, ou ses parentes qui en couvraient leurs habits. Cela n'arrivait qu'aux obsèques des Princes & des gens de qualité ; car, au rapport de Spon, il y avait pour les pauvres un enclos fermé de murailles, dans lequel on les brûlait sans cérémonie. Cependant il faut que l'on ait eu aussi le soin de recueillir leurs cendres, puisque les Antiquaires nous ont conservé des modèles d'urnes de terre destinées aux personnes du commun. Elles sont faites à-peu-près comme un pot de terre ordinaire, si ce n'est qu'elles sont plus hautes & plus rétrécies vers le col. Elles étaient plus grandes que les autres, parce qu'elles servaient à renfermer les cendres d'une famille entière.

Un fait assez singulier & que nous ne devons pas omettre, c'est qu'il était défendu d'inhumer personne dans l'île de Délos, que les Grecs regardaient comme consacrée par la naissance d'Apollon & de Diane.

Le tableau que nous avons à présenter du Théâtre des Grecs fera sentir au lecteur combien il était nécessaire de lui détailler toutes les cérémonies

des Funérailles. Le respect de ces peuples pour leurs morts, le malheur qu'ils attachaient à la privation de sépulture, la vénération qu'ils avaient pour les tombeaux, sont la source première dans laquelle Eschyle, Sophocle, Euripide, ont puisé l'intérêt de presque toutes leurs Tragédies. Haïne, amour, vengeance, mariage, politique, tout chez les Grecs était subordonné à la Divinité, & ce n'est que d'après la connaissance de leur religion, qu'il est possible de juger de la bonté de leurs Pièces. Quelle impression feraient sur nous *Œdipe* & *Oreste*, si nous ignorions ce qu'étaient les *Euménides*, ces Déesse infernales imaginées par la Fable pour servir de ministres à la vengeance des Dieux contre les méchans, & pour exécuter sur eux la sentence des Juges des Enfers ? C'était pour exécuter cet emploi, qu'assises au pied du trône de Pluton, elles attendaient ses ordres avec une impatience qui marquait toute la rage dont elles étaient possédées. Les Théâtres de la Grèce ont mille fois retenti des plaintes des deux malheureuses victimes que nous venons de nommer, & qu'elles ont poursuivies avec tout l'acharnement dont elles étaient capables.

On leur avait élevé des temples dans différens endroits, entr'autres à Céryne Ville de l'Achaïe, où l'on voyait leurs statues. Ce lieu était si fatal à ceux qui avaient commis quelque crime, que dès

qu'ils y entraient, ils étaient saisis d'une fureur subite qui leur faisait perdre l'esprit. Ces évènements arrivèrent tant de fois, que l'on fut obligé de défendre l'entrée de ce temple. Le célèbre Démosthène avait été leur Prêtre dans celui de l'aréopage, & tous ceux qui paraissaient devant ce tribunal étaient obligés de jurer sur l'autel des *Furies*, qu'ils diraient la vérité.

Les plus fameux de leurs temples après celui que nous venons de nommer, furent les deux qu'Orreste leur érigea en Arcadie : le premier au lieu même où elles avaient commencé à le saisir après son crime, & l'autre à l'endroit où elles l'avaient traité avec moins de rigueur.

Paufanias dit que les Sicyoniens leur sacrifiaient tous les ans, le jour de leur fête, des brebis pleines, & leur offraient des couronnes & des guirlandes de fleurs, sur-tout de narcisse, plante chérie des filles de l'Enfer, depuis le malheur arrivé au jeune Prince de ce nom. Outre le narcisse, on leur offrait aussi du safran, du genièvre, des branches de cèdre, d'aulne, d'aubépine, & on leur immolait des tourterelles blanches.

D'abord leurs statues ne présentèrent rien de différent de celles des autres Divinités, & le Poète Eschyle fut le premier qui les montra dans une de ses Tragédies, sous la figure la plus hideuse. De l'instant que ces Déeses qui paraissaient endormies

autour d'Oreste , vinrent à se réveiller & à s'agiter sur la scène ; des femmes enceintes sortirent de leurs loges , & des enfans moururent d'effroi. Malgré cet accident , on continua de les offrir avec des habits noirs & ensanglantés , ayant au lieu de cheveux , des serpens entortillés autour de la tête , une torche ardente à la main , un fouet de serpens à l'autre , & pour compagnes la terreur , la rage , la pâleur & la mort. C'est ainsi qu'on les voit sur d'anciennes médailles parmi lesquelles on cite celle de l'Empereur Philippe frappée à Antioche. Au revers paraissent trois figures de femmes habillées en robes qui leur tombent jusques sur les talons & qui sont ferrées par une ceinture à la hauteur de la poitrine. Elles sont armées d'une clef , de torches ardentes , de poignards & de serpens.

Les Tragédies Grecques nous fourniront plus d'une occasion de parler du respect & de la frayeur qu'elles inspiraient. M. Ducis vient de les peindre avec la plus grande énergie dans sa Pièce d'Œdipe chez Admète , que nous rappellerons dans son tems. L'effet de ce tableau sur le spectateur doit lui donner d'avance une idée de celui que produisait la crainte des Euménides sur l'ame de ceux qui se regardaient comme soumis à leur empire. Ce respect était si grand qu'on n'osait presque les nommer ni jeter les yeux sur les endroits où elles étaient adorées. On regarda comme

un crime la démarche que fit *Œdipe*, lorsqu'allant à Athènes en qualité de suppliant, il se retira dans un bois qui leur était consacré : on l'obligea de leur offrir un sacrifice pour les apaiser.

Nous verrons encore dans les Pièces Grecques ce que c'était que la *supplication*, espèce de peine imposée à quiconque avait une grâce à demander, & qui sous le nom de *suppliant* était forcé de se rendre chez celui dont il attendait cette grâce. Son premier devoir était de s'approcher du foyer dédié aux Dieux Lares sous la protection desquels était la maison & ceux qui l'habitaient. C'est ainsi qu'*Ulysse* parut chez *Alcinoüs* dont il venait implorer le secours. Il alla s'asseoir au foyer près des cendres, mais *Alcinoüs* l'en retira pour le placer sur un trône. *Thémistocle* remplit le même devoir chez *Admète* où ne l'ayant point trouvé, il se jeta aux genoux d'*Alceste* femme de ce Prince, qui lui conseilla de prendre son fils entre ses bras & d'attendre *Admète* aux pieds du foyer. Les Grecs avaient pris cette coutume des *Mèdes*; les Romains à leur tour l'empruntèrent des Grecs & donnèrent à leurs supplications le nom de *lectisternes* dont nous dirons quelque chose lorsque nous parlerons de leurs Fêtes.

Après ce que nous avons dit des Funérailles des Grecs, il est nécessaire d'ajouter quelle a été la couleur qu'ils ont adoptée pour le deuil, & c'était

le blanc. Pourquoi donc dans les Pièces tirées du grec ou dans celles qui doivent en conserver le costume, n'employons-nous que le noir ? pourquoi les jeunes filles qui accompagnent Orphée pleurant la mort d'Eurydice, sont-elles couvertes de voiles noirs ? pourquoi dans Castor & Pollux, Télémaque s'habille-t-elle en noir après la mort de Castor ? Si nous avons choisi cette couleur, si nous n'avons attaché qu'à elle l'idée d'une cérémonie funèbre, ne doit-on pas nous la faire oublier lorsque l'on nous transporte dans un pays où elle n'était point en usage ? Ne doit-on pas revêtir de blanc les Chinois, les Dames de Sparte & de Rome, qui, comme les Grecs, ont adopté cette couleur pour leur deuil ? Ne doit-on pas donner le bleu ou le violet aux Turcs, le jaune aux Egyptiens, le gris aux Ethiopiens ? Chaque peuple a eu ses raisons pour se choisir une couleur particulière, & l'on suppose que le blanc marque la pureté ; que le gris signifie la terre où les morts retournent ; que le noir désigne la privation de la vie, parce qu'il est une privation de la lumière ; que le bleu marque le bonheur dont on desire que les Dieux fassent jouir les défunts ; que le violet étant mêlé de bleu & de noir, indique d'un côté la tristesse, & de l'autre ce qu'on souhaite aux morts ; enfin que le jaune ou feuille morte, fait voir que la mort est la fin de la vie & des espérances humaines,

parce que les feuilles des arbres , quand elles tombent , deviennent jaunes , ainsi que les herbes lorsqu'elles sont flétries.

Que ces idées soient raisonnables ou non , elles existent , & c'est à nous de nous y conformer. Que dirait un Chinois , si des Comédiens Français allaient représenter à Pékin une Pièce Chinoise , & que les Acteurs fussent revêtus de noir , parce que cette Pièce demanderait des habits de deuil ? Ce n'est point ordinairement par ignorance que l'on commet ces sortes d'erreurs , mais par la crainte d'innover , crainte qui empêchera toujours de porter les Arts au degré de perfection qu'ils devraient avoir. Un usage n'est point une loi , & l'Acteur doit le réformer de l'instant qu'il n'est pas conforme à la vérité. Le premier jour , les spectateurs étonnés demanderont la raison du changement qu'il introduit ; les gens instruits la donneront , & le Public fera d'autant plus de gré au Comédien , qu'en ajoutant au charme de l'illusion , il augmentera celui qui est attaché à la représentation de la Pièce. Nous aurons successivement beaucoup d'observations à faire dans ce genre , & s'il nous arrive de nous tromper , nous recevrons avec reconnaissance les lumières que l'on voudra bien nous donner.

Nous avons dit plus haut que peu-à-peu les Grecs perdirent l'habitude de brûler leurs morts ,

& alors ils les enfermèrent dans des *sarcophages* , c'est-à-dire *mangeurs de chairs* , parce que dans les commencemens , la pierre dont ces tombeaux ou coffres étaient faits avait la propriété de consumer un corps dans quarante jours , à l'exception des os. Dans la suite ils furent de marbre , & plus communément de tuile battue ; c'est de-là que nous avons pris le mot *cercueil* qui d'abord se prononçait *sarcueil*. On en a découvert quelques-uns à sept lieues de Rheims en Champagne , sur la rivière de Retourne , dans chacun desquels étaient étendus les os d'un homme avec une épée , & près de leur épaule gauche , un vase de terre plein d'une liqueur huileuse. On prétend que le *sarcophage* qui existe dans l'église St-Nicaise de la ville que nous venons de citer , est une des plus belles pièces que l'on puisse voir en fait de sépulture antique. Il sert de tombeau à Juvinus vivant sous le règne des enfans de Constantin , & Chef de la cavalerie & infanterie Romaine. Ce coffre qui a sept pieds de longueur , quatre de largeur & autant de profondeur , est taillé à plein relief dans sa face antérieure , & représente une chasse faite autrefois par un Seigneur Romain que l'on voit à cheval , lançant un javelot contre un lion déjà percé d'un autre dard. Autour du Romain sont quelques figures à cheval , & plusieurs bêtes mortes qui servent d'ornement à tout l'ouvrage. Dans le lieu que l'on

appelle à Rome *la Chapelle du Roi de France*, il y a un *sarcophage* dans lequel on dit que fut inhumée la femme de l'Empereur Honorius, avec ses ornemens impériaux. On y a trouvé des vaisseaux de crystal & d'agate, plusieurs anneaux & une pierre précieuse sur laquelle était gravée la tête d'Honorius. Nous offrirons de ces *sarcophages* ou tombeaux antiques, des modèles d'après lesquels on pourra faire ceux dont on aura besoin pour le Théâtre. A l'égard de la pompe funéraire des Grecs, il ne nous reste plus qu'à donner une idée de la magnificence qu'ils y mettaient lorsqu'il était question d'un Souverain, & nous joignons ici, d'après M. Rollin, la description du convoi d'Alexandre, avant lequel on n'avait point vu dans ce genre de cérémonie aussi digne de la majesté du trône. C'est un objet de spectacle qui ne peut être déplacé dans notre Histoire, & ce n'est que dans la lecture de pareilles descriptions que l'Artiste peut puiser les objets nécessaires à la parfaite représentation des Ouvrages Dramatiques. C'est à son génie à supprimer ou à modifier les choses dont il ne peut faire usage, & à se servir de celles qui peuvent se rendre sur notre scène.

Aridée frère naturel d'Alexandre, fut chargé du soin de ces obsèques & s'en occupa deux années entières, pendant lesquelles des pionniers aplanirent les chemins par où l'on devait passer.

» Alors on vit partir de Babylone le chariot sur lequel était Alexandre & dont l'invention ne parut pas moins admirable que les richesses immenses que l'on y découvrait. Le corps de la machine portait sur deux essieux qui entraient dans quatre roues dont les moyeux étaient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrémités de ces essieux étaient d'or & représentaient des mufles de lions qui mordaient un dard. Le chariot avait quatre timons, & à chaque timon étaient attelés seize mulets qui formaient quatre rangs; on avait choisi les plus hauts & les plus forts. Ils avaient des couronnes & des sonnettes d'or avec des colliers enrichis de pierres précieuses. Sur ce chariot s'élevait un pavillon d'or massif qui avait douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, embellies de feuilles d'acanthé. Il était orné au dedans de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour régnait une frange d'or à rézeau dont les filets avaient un doigt d'épaisseur, où étaient attachées de grosses sonnettes.

Dans la décoration du dehors on voyait quatre bas-reliefs. Le premier représentait Alexandre assis dans un char & tenant à la main un sceptre, environné d'un côté d'une troupe de Macédoniens, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans, tous armés à leur manière. Devant eux marchaient les

Ecuyers du Roi. Dans le second bas-relief on voyait des éléphants harnachés de toutes pièces, portant sur le devant des Indiens, & sur le derrière des Macédoniens armés comme dans un jour d'action. Dans le troisième étaient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille. Le quatrième montrait des vaisseaux tout prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étaient des lions d'or qui semblaient le garder. Aux quatre coins étaient posées des statues d'or massif représentant des victoires, avec des trophées d'armes à la main. Sous ce dernier pavillon on avait placé un trône d'or de figure quarrée, orné de têtes d'animaux qui avaient pour colliers des cercles d'or d'un pied & demi de largeur, d'où pendaient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portait dans les pompes sacrées.

Au pied de ce trône était posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or & travaillé au marteau. On l'avait rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avait sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le trône & le cercueil étaient les armes du Prince, telles qu'il les portait pendant sa vie. Le pavillon en dehors était aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut était terminé par

une très-grande couronne d'or composée comme de branches d'olivier.

Afin que le chariot, soit qu'il descendît, soit qu'il montât, demeurât toujours dans la même situation, malgré l'inégalité des lieux; du milieu des deux effieux s'élevait un axe qui soutenait le milieu du pavillon & tenait toute la machine en état «.

Le corps d'Alexandre, suivant ses dernières dispositions, devait être porté au temple de Jupiter Ammon, mais Ptolémée Gouverneur d'Égypte, le fit conduire à Alexandrie où il fut inhumé. Ce même Ptolémée lui érigea un temple magnifique & lui rendit tous les honneurs que l'Antiquité payenne avait coutume de rendre aux demi-Dieux. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ce temple dans lequel était le tombeau de ce Prince, dernier asyle :

Où se perdent les noms de Maîtres de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
 Et tombent avec eux d'une chute commune,
 Tous ceux que la fortune
 Faisait leurs serviteurs.

Les cérémonies que l'on pratique aux Funérailles de nos Rois nous imposeront la nécessité de décrire quelques mausolées que nous comparerons à celui qu'Artémise Reine de Carie, fit

bâtir en l'honneur de Mausole son époux. Ce monument qui dut son nom à celui de ce Prince & qui pendant plusieurs siècles a fait l'ornement de la ville d'Halicarnasse, a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant par sa grandeur & la noblesse de son architecture, que par la quantité & l'excellence des ouvrages de sculpture dont il était enrichi.

Son étendue était de soixante-trois pieds du midi au septentrion : les faces avaient un peu moins de largeur, & son tour était de quatre cens onze pieds. Il en avait trente-six de haut & renfermait trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit la partie de l'orient, & Timothée celle du midi; Leocarès exécuta le côté du couchant, & Briaxis celui du septentrion. Ces quatre Sculpteurs étaient les plus célèbres de leur tems. Artémise n'eut pas la satisfaction de voir cet ouvrage achevé, mais Idrieus le fit continuer, & les quatre Artistes eurent la gloire d'y mettre la dernière main. Pithis se joignit à eux, & au-dessus du mausolée il éleva une pyramide sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. On peut voir la description de cet édifice dans Pline & dans Vitruve.

Indépendamment des Historiens & des Artistes de l'Antiquité que nous citerons fidèlement toutes les fois que nous aurons puisé chez eux, le lecteur

doit s'attendre que nous ferons souvent obligés d'avoir recours à la Mythologie sans laquelle il nous serait impossible de lui donner l'explication de plusieurs faits, de lui faire sentir une foule de beautés dont les Tragédies Grecques sont remplies. Si par exemple, nous lui présentons dans Euripide, Médée commençant ses opérations magiques & invoquant sa mère Hécate, ne sera-t-il pas nécessaire de lui faire connaître cette Divinité terrible qui, disait-on, dominait sur la naissance, sur la santé & sur la mort, qui présidait aux conseils des Rois, aux accouchemens & aux songes, qui tenait le destin de la terre entre ses mains; cette *triple Hécate* qui arrêtait cent ans au-delà du Styx les ames de ceux qui avaient été privés de la sépulture.

Le nom de cette Déesse nous rappelle les *Hécatesies*, Fêtes que les Athéniens célébraient tous les mois en son honneur & dans lesquelles ils lui élevaient des statues devant leurs portes, comme à la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. Alors les gens riches donnaient un festin public dans les carrefours où elle était censée présider, & cela s'appellait le *repas d'Hécate* que ces peuples avaient surnommée *Trivia*. Ces festins dans toutes les Fêtes qui étaient fort multipliées, comme nous avons pu le voir, ces festins dis-je, étaient destinés aux pauvres, & si d'un côté les Anciens fé-

vissaient contre les mendiants & les vagabonds , s'ils ignoraient l'usage des hopitaux , de l'autre ils trouvaient les moyens d'aider perpétuellement à la subsistance des indigens ; l'usage d'inhumer hors les villes était encore une suite de l'intérêt qu'ils prenaient au bien public , puisque la santé des Particuliers dépend de la salubrité de l'air qu'ils respirent. On a vu plus haut avec quelle sévérité cette loi était observée chez les Athéniens , & nous n'avons trouvé qu'un seul exemple que cette loi ait été violée ; nous en avons pour garant M. de la Guilletiere dont voici les propres paroles dans son *Athènes ancienne & nouvelle*.

» Nous entrâmes , dit-il , dans la rue Céramique
 » & nous vîmes à main droite l'endroit où avait
 » été le *Léocorion* , c'est-à-dire le tombeau de
 » Léos , qui ayant sacrifié ses filles pour le salut
 » public , mérita d'avoir sa sépulture dans la
 » ville «.

Ces faits historiques qui pourraient être regardés comme étrangers à notre Ouvrage , cesseront de le paraître lorsque l'on voudra considérer que l'on ne peut juger parfaitement des Pièces de Théâtre que d'après la connaissance des mœurs & des usages du pays pour lequel elles ont été faites. Les Grecs sur-tout demandaient que nous eussions cette attention , & c'est la première raison qui nous a décidés à nous étendre un peu sur leurs
 Gymnases ,

leurs Fêtes & leurs Athlètes. D'ailleurs beaucoup de personnes ne les connaissaient que de nom, & c'est leur rendre service que de rassembler en peu de mots ce qui en a été dit dans une foule d'Auteurs aussi volumineux les uns que les autres.

Rien n'est indifférent pour celui qui veut présenter la naissance & les progrès d'un art ; il n'y parvient qu'en développant le germe qui l'a fait éclore , & c'est d'après cette réflexion que nous sommes remontés jusqu'à l'origine des Jeux des Grecs. Si l'on commence à entrevoir que peut-être sans eux nous n'aurions jamais eu de Spectacles , on en sera convaincu par la lecture de la seconde Partie de ce Volume. Nous rendons hommage aux Ecrivains qui ont illustré les Théâtres des différentes nations ; mais quelle vénération ne devons-nous pas avoir pour Eschyle , Sophocle & Euripide qui nous ont précédés de plusieurs siècles dans la carrière dramatique ? Quelle reconnaissance ne méritent pas les génies qui ont su les imiter , & que cette même imitation a rendus créateurs ! Les premiers Législateurs ont institué des loix d'après lesquelles nous avons établi les nôtres , que nous avons modifiées selon nos mœurs & la forme de nos gouvernemens ; il en est de même des Artistes qui ont puisé dans l'antiquité des connoissances sur les arts , & qui en ont dicté les règles que le goût a épurées. Gardons-nous de le confondre avec

ce faux brillant inventé par le bel esprit & dont les productions selon nous , font moins estimables que celles qui nous sont restées des siècles d'ignorance & de barbarie. Les dernières offrent du moins quelques traces de la nature , & chez les autres elle a perdu cette noble simplicité qui fut un des plus grands mérites des Grecs. Mais les Arts sont comme les Empires : les uns & les autres ont leur commencement , leur progression & leur décadence lorsqu'ils sont parvenus à un certain degré d'élévation. Les Grecs la conservèrent jusqu'au moment où le luxe triompha de cette sorte de rudesse à laquelle ils devaient l'énergie de leur caractère , & les athlètes qui dans l'origine combattaient pour de simples couronnes d'herbe , n'entrèrent plus dans la lice que pour y disputer les richesses dont on les comblait après leurs victoires. Il est bien rare que la mollesse d'un peuple efféminé n'influe pas sur l'Ecrivain : obligé de vivre parmi ses concitoyens , de les suivre , de les étudier , il contracte leurs vices , devient ce qu'ils sont , même en les critiquant , & perd peu à peu ces idées fortes , ces expressions vigoureuses sans lesquelles il est impossible de persuader & par conséquent de corriger. Pour y réussir , Aristophane dont nous donnerons des extraits , s'arma du sceptre de Thalie , souvent même distila le fiel de la satire la plus amère , & tandis que quelques-uns de ses contemporains tâ-

chaient de contenir les Grecs par des raisons morales ou politiques , il épiait les vices & les réprimait soit par des sarcasmes , soit par d'ingénieuses allégories : Ménandre eut une manière absolument différente , & la délicatesse de son style , la finesse de ses expressions nous feront toujours regretter que ses Ouvrages ne nous soient pas restés en entier : nous donnerons avec le plus grand soin ce qui en a été conservé , & nous avons découvert de lui quelques fragmens qui n'ont été traduits qu'en Latin , langue trop peu familière aujourd'hui pour les avoir fait connaître. On n'a pas plus de lumières sur quantité d'autres Poètes Grecs qui trouveront leur place selon l'ordre chronologique que nous nous sommes imposé : il en est peu sur lesquels nous n'ayons quelques anecdotes , & ceux dont nous n'avons pu découvrir des morceaux , seront indiqués ou par leurs noms ou par le titre de leurs Ouvrages.

Les Romains n'ont pas été aussi célèbres dans cette partie , mais nous en serons dédommagés par les descriptions de leurs Fêtes & par le tableau des monumens que leur a fait élever le goût qu'ils avaient pour les spectacles de tous les genres. Leur caractère , leurs mœurs , leurs usages , leur forme de Gouvernement , sont autant d'objets dont il faudra se pénétrer pour juger leurs Pièces de Théâtre , & c'est du même point qu'il faut partir pour apprécier celles des Grecs. Les dix-

sept Rois qui régnèrent sur Athènes depuis Cécrops jusqu'à Codrus, & qui étaient moins Souverains que premiers parmi leurs égaux; ce qu'il est aisé de voir par Créon chez Sophocle, par Hippolyte chez Euripide; les Archontes qui succédèrent à ces espèces de Monarques, & qui dans les commencemens gouvernèrent toute leur vie, ensuite durant dix années, enfin pendant une; la naissance de Dracon qui dicta aux Athéniens des loix écrites & écrites avec le sang; la fermeté de Pisistrate, qui dans le sein d'une république jalouse de sa liberté trouva le secret de s'élever un trône qu'il occupa jusqu'à sa mort; le retour des Grecs vers cette même liberté qui leur fit chasser Hippias, fils de Pisistrate, & leur attira cette guerre fameuse contre les Perses, sur lesquels conduits par Miltiade, ils gagnèrent la célèbre bataille de Marathon, la 3^e. année de l'Olympiade 72^e, l'an 264 de la Fondation de Rome; tout cela dut apporter dans leurs mœurs des changemens que respirent nécessairement les personnages qu'Eschile, Sophocle & Euripide ont mis sur la scène; changemens qu'il ne faut pas laisser échapper & qui nous feront connaître à la fois le génie des Auteurs, des Spectacles & des Spectateurs.

C'est à l'époque de la bataille que nous venons de citer, que commença la splendeur d'Athènes dont le luxe & la magnificence produisirent ces

monumens superbes qui ont fait l'admiration de plusieurs siècles, enfantèrent une foule de chef-d'œuvres dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, tels que les Ouvrages d'Anaxagoras, de Socrate, de Periclès, de Thucydide; & pour en revenir à ce qui nous concerne, les Tragédies des trois Auteurs dont nous allons parler dans les volumes suivans.

De ce moment les Athéniens, pour me servir de l'expression du père Brumoy, se regardent comme autant au-dessus des autres hommes, que l'homme est au-dessus de la bête, & les Grecs qui n'étaient pas de l'Attique ne leur paraissent que de méprisables étrangers. Minerve règne sur ce peuple choisi, l'Aréopage juge les Héros & les Dieux, Mars y est cité, les Euménides y sont condamnées à la voix d'Oreste, qui venait d'y apporter la statue de Diane, statue que les Thraces n'étaient pas dignes de posséder; le goût des Arts y est porté jusqu'à l'idolatrie, les cérémonies sacrées s'y changent en divertissemens, on y aime les Tragédies au point de les apprendre par cœur toutes entières, & l'Auteur y devient l'idole d'un peuple éclairé qui ne s'assemble au Théâtre que pour applaudir aux nouveautés qu'on lui présente. Quel encouragement pour les Poètes de ce tems, & combien une pareille façon de penser n'en ferait-elle pas briller aujourd'hui parmi nous, si la cabale toujours exclusive n'étouffait le

germe de leurs talens , & ne les reculait au premier pas qu'ils font dans la carrière !

D'après la manière dont les Ecrivains Grecs étaient accueillis , il ne faut pas s'étonner du soin continuel qu'ils avaient de flatter leur nation : les Athéniens étaient idolâtres de leur liberté , de leurs usages , de leur gouvernement , de leurs Dieux ; toutes les pièces , sur-tout les Tragédies , respiraient la même idolatrie , & lorsque leurs Héros n'étaient pas Athéniens , les Auteurs avaient l'art de leur donner un air d'atticisme qui les faisait adopter par le peuple. Delà ces traits satyriques , qui quoique étrangers à la tragédie étaient lancés par Eschile , Sophocle , Euripide , contre Sparte & Lacédémone ; Sparte que l'on mettait par grace au second degré ; Lacédémone qui après avoir souffert avec patience l'orgueil tyranique des Athéniens , suscita la guerre du Péloponèse & les anéantit sous la conduite de Lyfander , un an après la mort de Sophocle , le premier de la 94^e. Olympiade , & de la Fondation de Rome 350.

La puissance des Grecs se trouvait alors partagée entre Lacédémone & Sparte , qui trente ans après fut écrasée par ces mêmes Athéniens qui reprirent le dessus , mais dont l'autorité fut balancée par celle des Thébains , jusqu'au moment où Philippe , Roi de Macédoine & père d'Alexandre le Grand , soumit la Grèce à l'Empire des Macédoniens.

Un coup-d'œil sur ce tableau que nous détaillerons lorsque nous en ferons aux Comédies d'Aristophane , suffira pour faire saisir au Lecteur toutes les nuances que les Tragédiens Grecs ont données à leurs personnages , dont les caractères ne paraîtront singuliers qu'à ceux qui refuseront de se transporter pour un moment parmi des Républicains dont les moindres se regardaient comme Rois & dont les Héros s'arroyaient le droit d'insulter les Dieux mêmes.

Malgré cet orgueil les Grecs avaient les mœurs simples , l'esprit capable d'envisager un objet sous toutes ses faces , & pour les amuser , pour les émouvoir il n'était besoin d'employer ni ces incidens étrangers au sujet , ni ces coups de théâtre inattendus dont les Modernes ont souvent abusé. Chez les Grecs la Tragédie était une , & le fond seul sur lequel elle portait en faisait naître les situations qui toujours vraies devenaient toujours intéressantes. La terreur & la pitié y partageaient alternativement l'ame des Spectateurs , & cela sans le secours de l'amour qui n'était pas digne d'occuper la Scène chez un peuple accoutumé à ne s'entretenir que de politique , de religion , de puissance , de victoires , de renversement d'états , &c.

Nous croyons en avoir dit assez pour inspirer au Lecteur le degré d'intérêt qu'il doit prendre aux pièces Grecques dont nous allons lui donner les

extraits. Ils feront précédés de la vie des Auteurs , & nous y joindrons successivement celles des Ecrivains dramatiques du même tems , que nous avons recueillies dans les sources où nous avons puisé. Nous ferons marcher d'un pas égal l'historique de la musique , de la danse , de l'élévation des Théâtres , de l'origine des masques , sur laquelle nous donnerons dans la livraison suivante , un monument assez curieux.

Nous répétons avant de finir , que ce demi-Volume ne doit être regardé que comme un introduction à notre Ouvrage , que comme la première pierre de l'édifice que nous nous proposons d'élever ; & la matière que nous avons à traiter fera sentir combien ce préliminaire était essentiel.

Fin de la première Partie du premier Volume.



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE

du premier Volume.

S'IL est vrai que la Tragédie était déjà parfaite chez les Poètes Grecs, si les Auteurs qui sont venus après eux n'ont pu y ajouter que des raffinemens capables d'abatardir ce genre en voulant lui donner un air de nouveauté, le lecteur doit redoubler d'admiration à chaque pas qu'il va faire, & sentir de plus en plus quel a dû être le mérite de ces anciens Ecrivains qui sans guides, sans mo-

Tome I. Part. II.

N

dèles , ont tiré de leur propre fond tous les trésors d'un Art encore inconnu , & l'ont conduit au point de le consacrer chez un peuple qui passait pour le plus éclairé de l'Univers. Cette gloire & la sublimité des Tragédies Grecques ont été le plus fort argument de ceux qui sont pénétrés d'enthousiasme pour l'Antiquité , & cet enthousiasme est fondé ; mais il ne doit pas nous fermer les yeux sur les beautés innombrables dont l'invention du tragique a été la source chez les différentes nations qui l'ont adopté. Les comparaisons que nous ferons dans la suite des anciens avec les modernes , indiqueront ce que nous devons aux uns & aux autres. Revenons aux Grecs.

ORIGINE DE LA TRAGÉDIE.

ICARIUS propriétaire du village d'Icaria & célèbre pour avoir été le premier qui ait su cultiver la vigne , fit un jour écorcher une chèvre qui mangeait ses raisins , & la donna à ses payfans qui se mirent à danser autour , parés de pampres & de branches d'arbres ; ce divertissement amusa les spectateurs , & dans les bourgades voisines , il devint en usage pendant les vendanges. Comme les Acteurs de cette danse avaient coutume de

s'enivrer & qu'il leur arrivait souvent d'être maltraités par ceux des Athéniens qui possédaient du bien à la campagne, ils se servirent de ce nouveau spectacle pour braver impunément leurs persécuteurs : ils allaient à leurs portes, les nommaient hautement & se plaignaient à la foule qui les suivait, des obstacles que les riches prétendaient mettre à leurs plaisirs. Les Chefs de la Justice s'en mêlaient, & la crainte du châtement ou la honte du blâme interrompait le cours des violences. Ce moyen qui réussit, parut un remède infailible contre les désordres, & la danse de la chèvre ou du bouc fut introduite dans Athènes par les payfans que l'on y fit venir : ils s'établirent dans une prairie appelée *Lénaon*, au quartier de *Lymnæ*, célèbre par un bosquet de peupliers que l'on nommait *Ægyron*, dont les arbres servirent au peuple pour accommoder les échaffauds dont il eut besoin pour assister à ce spectacle rustique ; il subsista pendant quelque tems tel que l'avaient conçu les payfans qui continuèrent d'invectiver ceux qui les avaient rebutés dans les campagnes ; & insensiblement les Poètes s'avisèrent d'employer les mêmes armes contre les vices ou les sottises de leurs contemporains. Mais ce changement n'arriva pas tout d'un coup, & la marche que nous nous sommes proposés de suivre demande que nous remontions un peu plus loin.

Le *Lénaon* dont nous venons de parler , était situé près de l'ancien temple de *Bachus* , & ce fut ce voisinage qui peu-à-peu fit entrer ces réjouissances dans les cérémonies de la religion , mais particulièrement dans le culte que l'on rendait au Dieu du vin dont elles devinrent la partie la plus solemnelle.

On lui sacrifiait un bouc , & pendant le sacrifice le Peuple & les Prêtres lui chantaient en chœur des hymnes que la qualité de la victime fit nommer *Tragédie* ou *Chant du Bouc* , que l'on exécutait non-seulement dans les temples , mais dans les villages où l'on traînait un homme travesti en *Silène* , & monté sur un âne que suivait une troupe de gens , qui le verre à la main , fredonnaient des vers à la louange du Dieu des buveurs.

Ces hymnes qui n'étaient autre chose qu'un chant lyrique & monotone , par conséquent ennuyeux , finirent par endormir les auditeurs , & le premier qui conçut l'idée de donner une forme nouvelle à cette sorte de spectacle fut un certain *Epigènes Sycionien* , dont il ne nous est resté aucune pièce. Tout ce que l'on fait , c'est qu'il composa une *Tragédie de Bachus* , qui avait si peu de rapport à ce Dieu & qui parut si fort au-dessous de la dignité du sujet , que quelques-uns des spectateurs crièrent à la représentation : *Nihil ad Bachum* , c'est-à-dire *il n'y a rien pour Bachus* , apostro-

phe assez extraordinaire dans un tems où l'on n'avait encore aucune connaissance de l'Art Dramatique, mais dont le germe était dans l'ame des Grecs.

Alors parut Thespis que le plus grand nombre regarde comme le premier Auteur tragique & que l'on nomme le *Poète Athénien*, quoiqu'il fût d'Icarié ville de l'Attique. Fatigué comme ses concitoyens, des chansonnettes ou hymnes répétées par le chœur, & né sans doute pour faire faire un pas de plus à la Tragédie ou plutôt à la Fête qui en avait le nom, il essaya d'y introduire un Acteur qui fît quelque récit. Cette nouveauté plut, & Thespis composa des pièces dans le goût Athénien pour la représentation desquelles, selon Porphirion, il se faisait conduire de bourgades en bourgades dans une charette du haut de laquelle il déclamait, le visage barbouillé de lie, ainsi que les personnages qu'il avait avec lui. Suidas prétend qu'il était plâtré & fardé, qu'ensuite il se couvrit la figure de pourpier, & qu'enfin il introduisit des Acteurs envelopés seulement d'un voile.

Ce Poète prit, comme Epigènes, des sujets étrangers à Bacchus, & les Athéniens s'y accoutumèrent. Solon ne fut pas de cet avis, & après la représentation d'une de ces pièces à laquelle il fut curieux d'assister, il fit venir Thespis à qui il de-

manda s'il n'avait pas honte de mentir en présence de tant de témoins. Thespis lui répondit que cela devait être permis par badinage ; mais Solon frappant vivement la terre d'un bâton qu'il tenait dans sa main , lui répliqua que si l'on autorisait ce genre de badinage , il se glisserait bientôt dans les affaires sérieuses , & qu'il verrait le lendemain dans les Tables des Loix , s'il trouvait des honneurs décernés pour l'exercice d'un pareil métier. Diogène Laercé ajoute qu'il fut défendu à Thespis non-seulement de composer , mais même d'enseigner l'art de faire des Tragédies à Athènes.

Les Historiens ne disent rien de plus de ce Poète dont les Grecs étaient bien loin de soupçonner la célébrité future : tel est le sort des inventeurs d'un art quelconque ; leurs contemporains jouissent de leurs découvertes & ne songent pas à conserver leur mémoire à la postérité qui presque toujours fait de vains efforts pour se procurer quelques connaissances sur leur vie & leurs ouvrages. On attribue à celui-ci *Certamen Pelia* ou *Phorbas* , *Sacri Juvenes* & *Pentheus*. Il était , comme nous l'avons vu , contemporain de Solon & vécut en la 61^e. Olympiade.

Si Thespis reçut la défense d'apprendre à faire des Tragédies , il paraît qu'il n'obéit pas exactement ; car il eut pour élève en la 67^e. Olympiade , Phrynique Athénien , que l'on regarde comme

l'inventeur du vers tétramètre , comme le premier qui tira de l'Histoire les sujets de ses Tragédies & qui introduisit sur le Théâtre des personnages de femmes. On lit dans Strabon & dans Hérodote que ses concitoyens le condamnèrent à une amende de mille drachmes pour avoir fait une Pièce intitulée , *La ville de Milet prise par Darius , Miletum à Dario captam*. On le trouva d'autant plus coupable qu'il avait arraché des larmes à tous ses spectateurs au moment où il peignait la désolation de cette Ville. Ainsi Phrynique fut tout-à-la-fois la victime de la fierté des Athéniens & du plaisir qu'il leur avait causé , mais qu'ils oublièrent pour donner un exemple de la haine qu'ils avaient pour les Perses. Cependant il devint Général d'armée , titre qu'il ne dut , à ce que l'on prétend , qu'à la force & à la véhémence de ses Tragédies. Suidas en cite neuf qui sont , *Pleuronia , Ægyptii , Actæon , Alceſtus , Anthæus , Lybies , Dicai ou Perſæ , Synthoci & Danaïdès*.

Dans le même tems vécut Alcée Poète Athénien , & qui , selon plusieurs Historiens , tenait le premier rang parmi les Auteurs tragiques. On n'a conservé que le nom de deux de ses Pièces , l'une intitulée *Cælum* , citée par Macrobe , & l'autre *Endymiona* dont Pollux fait mention.

Cet Alcée eut pour contemporain Chærilus qui composa cent cinquante Tragédies & fut treize fois

vainqueur. On croit que ce fut lui qui le premier commença à décorer la scène & à donner à ses Acteurs le costume des sujets qu'il leur faisait représenter. Nous avons fait des recherches inutiles pour découvrir si ce Charilus est le même dont parle Plutarque & que Lyfander avait attaché à sa personne pour écrire en vers sa vie & ses exploits.

Nous n'avons pas été plus heureux sur le compte de Céphifodore qui fleurissait dans le même tems, & que l'on met au nombre des Poètes de l'ancienne Tragédie. C'est le nom que l'on a donné aux Auteurs qui ont précédé Eschyle. On attribue à ce Céphifodore *Antilais*, *Amazones*, *Trophonius Deus*, *Sus*.

Tels ont été les imitateurs de Thespis, & qui, excepté quelques changemens dans les décorations ainsi que dans le costume, ont conservé la Tragédie au même point où il l'avait laissée. Il était réservé à Eschyle d'en indiquer les ressorts & d'en développer la magie. Mais avant de passer à ses Ouvrages, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la danse & sur la musique des Grecs. L'intelligence de leurs Tragédies tient à la connaissance de ces deux objets.



DANSE DES GRECS.

LA Danse qui faisoit partie de la Gymnastique des Anciens , est de tous les exercices du corps celui qu'on a le plus cultivé & dont l'origine peut être fixée à la naissance du monde. En effet , les gestes ont été la source première de ces mouvemens , de cette expression du corps , à l'aide desquels l'homme en sortant des mains du Créateur a rendu les transports de joie ou d'admiration que lui inspiraient les objets dont il était environné , & ces mouvemens , cette expression mesurés par la musique , ont été appelés *Danse*. D'après cela , on regarde la *Danse sacrée* comme la plus ancienne de toutes , & c'était celle que les Juifs pratiquaient dans les Fêtes solennelles. On en trouve la preuve dans presque tous les Pseaumes , dans les Interprètes de l'Écriture , & si l'on veut lire les descriptions qui nous restent des trois temples de Jérusalem , on y verra qu'une portion de ces temples représentait une espèce de théâtre que les Juifs appelaient chœur & qui était destiné au chant & à la Danse.

Les Auteurs ne sont nullement d'accord sur le nom & le pays de ceux dont les Grecs ont reçu les premières leçons de cet exercice. Les uns disent

qu'ils en font redevables à Orphée qui avait parcouru l'Égypte, qui s'était fait initier aux mystères des Prêtres d'Isis, qui rapporta dans sa patrie leurs connaissances, leurs erreurs, leurs usages, & qui en établissant le culte des Dieux de la Grèce, introduisit la Danse dans les cérémonies religieuses au point que lorsqu'on élevait un autel à quelque Divinité, on y formait des Danses nouvelles qu'on lui consacrait. D'autres, comme Théophraste, prétendent qu'un joueur de flûte nommé Andros, & natif de Catane en Sicile, est le premier à qui il vint l'idée d'unir au son de sa flûte quelques mouvemens de corps mesurés par une sorte de cadence; qu'après lui Cléophante cultiva cet art naissant, & & qu'enfin Eschyle l'enrichit de différentes figures dont il donna le tableau dans les chœurs de ses Pièces.

Lucien en attribue l'invention à Rhéa, qui l'enseigna aux Prêtres qu'elle avait tant en Phrygie que dans l'Isle de Crète, & qui s'en servirent pour dérober Jupiter à la fureur de son père. Ces Prêtres s'appellaient *Curètes* ou *Corybantes*, & l'on prétend que par une espèce de Danse à certaines mesures nommées *dactyles*, ils empêchaient que les cris du jeune Dieu ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne qui l'aurait dévoré, s'il avait su qu'il existait.

Lucien qui tient à son système, ajoute que la Danse fit de très-grands progrès en Crète, témoin

Mérione citoyen de cette Isle, qu'Homère loue sur son habileté dans cet exercice & qui y excellait au point qu'il en acquit l'estime non - seulement des Grecs, mais même des Troyens.

Castor & Pollux le montrèrent aux Lacédémoniens, & il devint si fort en usage parmi eux qu'ils n'allaient plus à la guerre qu'en dansant au son de la flûte. Les Theffaliens n'en faisaient pas moins de cas, & l'on voyait sur leurs statues des inscriptions qui marquaient que le peuple les avait fait ériger pour tel ou tel qui avaient bien dansé au combat.

Platon regardait la Danse comme absolument nécessaire, & ses ouvrages sont pleins de réflexions relatives à cet objet. Socrate son maître l'avait apprise dans un âge fort avancé, & au banquet de Xénophon, on le voit au moment d'en prendre des leçons d'un certain danseur de Syracuse que l'on avait fait venir avec sa troupe pour amuser les convives. Ce Philosophe avoue même que Charmide l'étant venu voir un matin, cet ami le trouva occupé à danser, & de son côté Charmide ajoute qu'il craignit d'abord que Socrate n'eût perdu l'esprit, mais qu'après lui avoir entendu faire l'éloge de la Danse, il ne dansa pas à la vérité, parce qu'il n'avait jamais appris, mais qu'il joua des bras & des mains, en un mot qu'il répéta les leçons de *Chironomie* qu'on lui avait données dans sa jeunesse.

La *Chironomie* était un mouvement du corps, mais sur-tout des mains fort usité parmi les anciens Comédiens ; par lequel sans le secours de la parole ils désignaient aux spectateurs les êtres Pensans, Dieux ou Hommes, soit qu'il fût question d'exciter le ris à leurs dépens, soit qu'il s'agît de les désigner en bonne part. C'était aussi un signe dont on usait avec les enfans pour les avertir de prendre une posture de corps convenable. C'était encore un des exercices de la Gymnastique. (Encyclop. p. 350.)

Ce préliminaire sur la Danse en elle-même suffit pour convaincre le Lecteur du mérite que les Anciens y attachaient, & ceux qui désireront avoir des notions plus amples sur cette matière peuvent consulter Platon, Socrate, Aristote, Athénée, &c. Notre objet est d'indiquer les différentes espèces de Danse des Grecs, & nous allons consacrer à chacune d'elles un article que nous rendrons le plus court qu'il nous sera possible.

DANSES SACRÉES.

Nous avons dit plus haut que les Grecs mêlaient de la Danse dans toutes leurs solemnités, & ils n'imaginaient pas que sans elle & sans la musique

on pût célébrer aucuns mystères, ni même s'y faire initier. Aussi pour marquer le crime de ceux qui les révélaiènt on se servait d'un mot grec qui signifierait proprement en français *sortir de danse* ou *danfer hors de cadence*. Les Fêtes d'Apollon & de Diane dans l'Isle de Délos ne se faisaient jamais sans danfer, & les Grecs en avaient consacré plusieurs à Hercule, entr'autres les *Tétracomos* & les *Callinicos* qui s'exécutoient en mémoire de Cerbère enchaîné par ce Héros.

Nous ne dirons rien de la *Gymnopédie* qui était encore une Danse sacrée dont nous avons parlé dans la première partie de ce Volume; nous ajouterons seulement que la Danse chez les Grecs était admise jusques dans leurs funérailles. » Dans celles des Rois d'Athènes, selon l'Auteur du Traité historique de la Danse, tom. I, liv. 11, pag. 6, une troupe délite, vêtue de longues robes blanches commençait la marche. Deux rangs de jeunes garçons précédaient le cercueil qui était entouré de jeunes vierges: ils portaient tous des couronnes & des branches de cyprès & formaient des Danses graves & majestueuses sur des symphonies lugubres. . . . Les Prêtres des différentes Divinités adorées dans l'Attique, revêtus des marques distinctives de leur caractère venaient ensuite: ils marchaient lentement & en mesure, en chantant des vers à la louange du Roi mort «.

DANSES MILITAIRES.

CES Danfes étoient en grand nombre chez les Grecs & on les nommoit *Pyrrhiques*, foit de Pyrrhus fils d'Achille, que l'on regarde comme le premier qui ait dansé tout armé pour honorer les funérailles de fon père, foit d'un certain Pyrrhichus, Crétois ou Lacédémonien, qui felon quelques Auteurs inventa cette forte de Danse. Elle fut de loi expresse chez les Lacédémoniens, & Lycurgue ordonna que dès l'âge de fept ans les Spartiates s'y exerceraient fur le ton Phrygien : on l'exécutoit avec l'épée, le bouclier, le javelot à la main & au fon de la flûte ; on y faifoit en cadence tous les mouvemens militaires, foit pour l'attaque, foit pour la défense.

Athenée assure que dans la fuite cette même Danse fut confacrée à Bachus, dont les Prêtres & les Profélytes portant, non des armes offensives, mais des thyrfes, des roseaux & des flambeaux, représentoient les victoires que ce Dieu avoit remportées fur les Indiens. Le même Auteur regarde la *Chironomie* comme une seconde *Pyrrhique* & la confond avec elle, ainsi qu'Eusthate. A l'égard des Danfes de Bachus, on leur donnoit plus communément le nom de *Danfes Bachiques*, comme

on appelait *champêtres* ou *rustiques* celles qui étaient dédiées à Pan , & dont on prétendait qu'il était l'inventeur. Les jeunes filles mêlées avec les jeunes garçons les exécutaient , le front paré de couronnes de chênes auxquelles elles joignaient des guirlandes de fleurs qui leur descendaient de l'épaule gauche & qui se trouvaient rattachées sur le côté droit.

DANSES DE THÉÂTRE.

ON en comptait de quatre espèces différentes , savoir la tragique , la comique , la satyrique & celle des pantomimes qui embrassait toutes les autres. Elles avaient de commun ensemble , 1°. qu'elles s'exécutaient sur cette partie du Théâtre que l'on nommait *Orchestra* & qui était très-différente de nos orchestres , ce qu'il sera facile de voir d'après les dessins que nous donnerons ; 2°. qu'elles recevaient leur cadence tantôt des chants du chœur , tantôt du son des instrumens de musique , mais le plus souvent des voix & des instrumens unis ensemble. 3°. qu'elles étaient toujours parfaitement conformes à l'expression des paroles que chantait le chœur & qu'elles s'accommodaient aux différentes passions que les Acteurs de la pièce voulaient exciter dans l'ame des Spectateurs. Lucien dit qu'autrefois un

Acteur chantait & danfait tout ensemble , mais que comme on s'apperçut que le mouvement empêchait la respiration , l'on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danfer les autres.

Le nom général de ces quatre sortes de Danfes était *Hormus* , espèce de branle dans lequel on danfait en rond & que l'on croit avoir été institué à l'imitation du mouvement des astres , mais dont les Grecs dûrent l'idée aux Egyptiens qui avaient chez eux la *Danse astronomique* , dans laquelle par des mouvemens variés , par des pas assortis , ils représentaient sur des airs de caractère , l'ordre , le cours des astres , & l'harmonie de leur marche.

Le chant de ces Danfes chez les Grecs était divisé en strophes & en anti-strophes. Dans les premières on tournait en rond de l'Orient à l'Occident , ou de droite à gauche ; dans la seconde , de gauche à droite. Quelquefois le chœur s'arrêtait , & c'est ce que l'on appellait *épode* , image de l'immobilité de la terre que les Grecs croyaient fixe.

L'*Hormus* était connu du tems d'Homère qui en parle dans sa Description du Bouclier d'Achille. On y voyait , dit-il , de jeunes garçons & de jeunes filles qui danfaient ensemble en se tenant par la main. Les filles portaient des robes de gaze avec des couronnes sur la tête , & les garçons étaient vêtus d'étoffes lustrées , ayant à leur côté des épées d'or soutenues par des baudriers d'argent. Tantôt
ils

ils se partageaient en plusieurs files qui se mêlaient les unes avec les autres, & bientôt après, d'un pas savant & léger, toutes les filles se formaient en rond pour danser. Ces danseurs étaient environnés d'une foule de peuple qui prenait grand plaisir à ce spectacle, & au milieu du cercle, il y avait deux fauteurs qui faisaient des sauts merveilleux. On sent bien qu'Homère a répandu sur ce tableau les richesses de son imagination; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour mener la Danse de l'*Hor-mus*, on prenait un jeune homme lesté dont les autres répétaient les diverses attitudes. Ensuite venaient les jeunes filles sur des pas lents, & dont l'air modeste attirait les jeunes garçons qui en se confondant avec elles, représentaient l'union & l'harmonie de la force avec la tempérance. L'air que l'on jouait était le même, & la différence des nuances ne sortait que de l'exécution des danseurs qui faisaient leurs pas doubles, tandis que les danseuses ne les faisaient que simples.

Parmi les Danses pacifiques, celle de la Tragédie était la seule qui fût vraiment du goût de Platon. Elle était grave, majestueuse, conforme aux sentimens que l'action représentait, & ces sentimens roulaient toujours soit sur des prières que l'on adressait aux Dieux contre des coupables, ou en faveur des malheureux; soit sur des louanges de la vertu, ou des invectives contre le vice; soit

enfin sur des exhortations dont le but était de réprimer des passions effrénées.

La Danse des Pièces comiques s'appellait *Cordace*, nom d'un satyre à qui l'on en attribuait l'invention. Les postures en étaient aussi libres, aussi indécentes que les Pièces auxquelles elle était attachée. Les personnages qui l'exécutaient étaient presque toujours échauffés par le vin, & c'est d'après cela que Théophraste, dans ses caractères, met au nombre des actions qui caractérisent un homme qui a perdu toute honte, celle de danser le *cordace* de sang-froid & sans être yvre. Dans sa seconde Olynthienne, Démosthène unit ensemble *la dissolution*, *l'yvrônerie* & *la danse du cordace*.

Lyporchematric qui en différait peu, était, selon Athénée, du ressort de la poésie lyrique : les Poètes en prescrivaient l'expression qui était une suite des mouvemens, des figures & de la cadence qu'ils indiquaient. On lit dans Eunapius qu'Aristophane est le premier qui ait introduit cette espece de Danse sur le Théâtre, & qui en ait accommodé le ridicule au caractère mordant de ses Pièces.

Celle que l'on appellait *satyrique* & dont on dit qu'un certain Sikinnos fut l'auteur, appartenait à une sorte de pastorale que l'on jouait après les Tragédies. Cette pastorale était composée d'Acteurs travestis le plus souvent en *Satyres*, en *Silènes*, en *Menades*, qui par leurs chansons libres, leurs

attitudes grotesques , faisaient oublier aux spectateurs la tristesse que la grande Pièce venait de leur inspirer.

La quatrième Danse & la plus fameuse , était celle des *pantomimes* qui réunissait les différens caractères de toutes les autres. Nous renvoyons les détails de cet article à l'époque des Romains dont les célèbres pantomimes nous donneront occasion de passer successivement en revue tous ceux qui ont paru sur les Théâtres.

Les Grecs avaient encore d'autres Danfes destinées aux réjouissances , telles que les nûces , les festins , la moisson , les vendanges , & chacune d'elles avait son caractère particulier. Dans celle des *nûces* ou de l'*hymen* , qu'il ne faut pas confondre avec la *Danse nuptiale* des Romains dont il sera question ; de jeunes filles & de jeunes garçons couronnés de fleurs , exprimaient par leurs figures , leurs pas & leurs gestes , toute la joie que la célébration d'un mariage doit inspirer.

Ces Danfes se faisaient ordinairement au son de la flûte , & souvent les convives se mêlaient aux baladins qui se chargeaient de procurer cette forte d'amusement , moyennant une rétribution qu'on leur donnait. Nous avons trouvé la description d'une de ces Danfes dans le festin de Xénophon & nous la mettons ici en entier. Elle prouve l'ancienneté de ces tours de force & d'adresse que

l'on voit encore tous les jours avec étonnement.

» Après qu'on eut deffervi , dit Xénophon , qu'on eut fait les libations & chanté l'hymne , on vit entrer un Syracufain accompagné d'une joueuse de flûte fort bien faite , d'une danseuse du nombre de celles qui font des sauts périlleux , & d'un petit garçon qui dansait & qui jouait de la flûte ; & quelqu'un s'étant approché de la danseuse , lui donna des cerceaux jusqu'au nombre de douze. Elle les prit & en même-tems elle dansa , les jetant en l'air avec tant de justesse , que lorsqu'ils retombaient dans sa main , leur chute marquait la cadence. Ensuite on apporta un grand cercle garni d'épées , la pointe en dedans , au travers desquelles cette danseuse fit plusieurs culbutes , & ce ne fut pas sans effrayer les spectateurs qui craignaient qu'elle ne se blessât ; mais elle s'en tira avec toute la hardiesse possible & ne se fit aucun mal. Après cela , le petit garçon se mit à chanter , & par ses gestes & ses mouvemens , parut encore plus aimable à toute la compagnie. Cela inspira l'envie de danser à une espèce de bouffon ou de parafyte qui était du repas , & qui s'étant levé de sa place , fit quelques tours au travers de la salle , imitant la Danse du petit garçon & celle de la jeune fille. D'abord il s'y prit de telle manière qu'en tous ses mouvemens il paraissait extraordinairement ridicule , &

comme la fille s'était renversée , touchant ses talons de sa tête pour faire la roue , le bouffon qui voulut essayer la même chose , se plia en-devant & tâchait de faire la roue en cette posture. Enfin comme on avait beaucoup loué le petit garçon sur ce qu'en dansant il donnait de l'action à tout son corps , le bouffon demanda un air plus gai à la joueuse de flûte , & il se mit à remuer les bras , les jambes & la tête en même-tems , jusqu'à ce que n'en pouvant plus , il se coucha sur un lit..... Ensuite on apporta un fauteuil au milieu de la salle , & le Syracusain ayant paru : Messieurs , dit-il , voici Ariane qui va entrer dans sa chambre nuptiale , & Bachus qui a fait un peu la débauche avec les Dieux , viendra la trouver incessamment ; après quoi ils se divertiront tous deux le plus agréablement du monde. Alors Ariane parée de tous les ornemens qu'ont d'ordinaire les nouvelles mariées , entra dans la salle & se mit dans le fauteuil. Un moment après , parut Bachus , & en même-tems on joua un des airs consacrés aux Fêtes de ce Dieu. Ce fut alors qu'on admira l'habileté du Syracusain dans son art ; car Ariane ayant ouï cet air , ne manqua pas de faire connaître par ses gestes combien elle était charmée de l'entendre. Mais elle se garda bien d'aller au-devant de son époux & ne se leva pas même de son fauteuil , quoiqu'elle fît assez paraître qu'elle ne se retenait qu'avec peine. Ba-

chus l'ayant apperçue, s'avança vers elle en dansant d'un air passionné, &c..... «.

Le soin avec lequel Xénophon entre dans les plus petits détails, les louanges qu'il donne aux différens Acteurs, font voir que cet exercice était en honneur chez les Grecs, & que les plus grands Philosophes de la République ne dédaignaient pas d'en partager le plaisir avec leurs convives.

Cette Danse des nûces tenait beaucoup de la pantomime, ainsi que celle des vendanges dont le lecteur aura une connaissance suffisante d'après le passage que nous avons tiré de Longus.

» Dryas, dit-il, s'étant levé, & ayant commandé qu'on lui jouât un air bachique, se mit à danser *la Danse du Pressoir*, imitant successivement les vendangeurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui foulent les raisins, ceux qui emplissent les tonneaux, & ceux qui boivent le vin doux. Dryas, en dansant, exprima si naturellement toutes ces choses qu'il semblaient que l'on vît effectivement des vignes, un pressoir, des tonneaux, & que Dryas bût effectivement «.

La Danse *de l'Innocence* n'était pas moins ancienne, & fut en usage, sur-tout à Lacédémone où les jeunes filles l'exécutaient nues devant l'autel de Diane. Elle consistait en pas lents & graves, en attitudes douces & modestes, selon les Historiens. On prétend que c'était celle que la belle Hélène

aimait le plus & qu'elle s'exerçait à la répéter lorsque Pâris conçut pour elle ce fatal amour qui mit Troye en cendres. Lycurgue adopta cette même Danse, & de ce moment elle cessa d'être dangereuse.

Celle des *Matassins* ou *Bouffons* était une espèce de parodie de la *Danse armée* : ces Bouffons étaient vêtus de corcelets, avaient la tête couverte de morions dorés, des sonnettes aux jambes, & à la main l'épée avec le bouclier. Dans cet accoutrement ils exécutaient des Danses guerrières ou comiques. Ce genre d'amusement fit long-tems les délices de la Grèce.

Quelques Auteurs prétendent qu'en unissant la Danse à la Tragédie & à la Comédie, les Grecs ne lui donnèrent aucune liaison intime avec l'action principale, & qu'elle ne fut chez eux qu'un agrément presque étranger à la pièce, c'est-à-dire intermède qui devait marquer l'intervalle d'un acte à l'autre; Cependant il nous paraît certain que dans la Tragédie les Danseurs suivaient absolument tous les mouvemens qui leur étaient indiqués par le principal Personnage, & le jeu de celui-ci devait certainement être l'interprète des passions qu'il voulait faire passer dans l'ame des Spectateurs : d'ailleurs les Auteurs se chargeaient de régler les pas, les figures, &c. Se seraient-ils éloignés de l'esprit de leur Ouvrage, & des moyens qu'il leur était naturel d'employer pour en augmenter l'effet? A l'égard des

Comédies , nous avons dit plus haut qu'Aristophane introduisit dans les siennes les Danfes satyriques , & vraisemblablement il ne le fit qu'en établissant un rapport quelconque entr'elles & l'action principale.

Cela était d'autant plus aisé que les Grecs avaient perfectionné leur Danse , & leur Pantomime au point que , selon Athénée , les Sculpteurs les plus habiles ne croyaient pas perdre leur tems en allant étudier & même dessiner les différentes attitudes que les Danseurs prenaient dans les Spectacles publics. C'est sans doute à cette imitation que nous devons les plus grandes beautés des figures de l'antiquité.

Mais ce même talent que les Danseurs avaient porté à un si haut point, dégénéra dans la suite, & pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup-d'œil sur une des Dissertations de M. Burette , que nous avons suivi dans cet article avec d'autant plus de raison qu'il n'a parlé que d'après les Auteurs qui ont traité le même sujet.

» Si les Grecs , dit - il , en cultivant ce genre d'imitation , avaient eu soin de ne l'appliquer qu'à des sujets propres à inspirer les passions les plus louables & à régler les mœurs , on ne doit pas douter que leur Danse n'eût atteint par-là une plus grande perfection , & mérité de nouveaux éloges des bons connaisseurs. Mais la licence de la Farce Grecque où la Danse triomphait & où elle était , pour ainsi

dire prostituée aux Baladins , & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servaient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses ; cette licence , dis-je , ne tarda guères à corrompre un art si utile , & dont on pouvait recueillir de si grands avantages pour le bien du corps & de l'esprit. La Musique eut une pareille destinée , & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au dérèglement & à la dépravation de la Danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage que l'on devait faire de l'un & l'autre , & le Théâtre devint une école de toutes sortes de vices , d'autant plus dangereuse , qu'en perfectionnant l'imitation , l'on s'était mis en état d'y peindre ces mêmes vices des couleurs les plus vives & les plus capables de porter la contagion dans les cœurs. Les Danses de Théâtre s'emparèrent tellement du goût public , qu'elles furent dans la suite l'occupation de presque tout le monde ; les uns accourant en foule à ces sortes de Spectacles , les autres travaillant à l'acquisition d'un si agréable talent. Galien se plaint que de son tems on était livré de telle manière au plaisir de la Danse , & qu'on s'y appliquait avec tant d'assiduité , que les arts les plus nécessaires en étaient fort négligés «.

C'est d'après cette corruption que l'on peut imaginer que l'action de la Danse devint étrangère à celle des Pièces de Théâtre ; mais nous tenons à

notre sentiment sur les tems antérieurs à cette même corruption, & nous sommes persuadés que dans l'origine de la Tragédie & de la Comédie, la Danse leur fut absolument subordonnée. Il faut donc la distinguer de celle à qui l'on a donné le nom de *Lascive* & qui fut une suite des Bachanales chez les Grecs : l'article de ces Fêtes nous y ramènera.

MUSIQUE DES GRECS.

LYSIAS regarde Amphion comme l'Inventeur de la Musique, Sotérique nomme Apollon, & parmi les Auteurs qui ne sont pas de leur sentiment, les uns en attribuent l'honneur à Mercure, les autres à Cadmus qui l'introduisit en Crète, où il vint se réfugier lorsqu'il se sauva de la Cour du Roi de Phénicie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs faisaient le plus grand cas de la Musique, & que dans plusieurs de leurs villes il était honteux d'ignorer cet Art auquel ils se croyaient redevables non-seulement de l'urbanité de leurs mœurs, mais de la plûpart de leurs connoissances. Aussi la Grèce a-t-elle produit un très-grand nombre de fameux Musiciens, tels que Chiron, Démodocus, Hermès, Orphée que l'on dit avoir imaginé la lyre, Phœnicius

& Terpandre contemporains de Lycurgue , Thalès & Thamisir : les plus modernes , c'est-à-dire ceux qui ont vécu depuis Homère , sont Lasus , Hermionensis , Melnippides , Philoxène , Thimothée , Phrynnis , Epigonius , Lyfandre , Simmicus , Diodore & plusieurs autres que nous passons sous silence , attendu que notre objet n'est point de faire des recherches sur la Musique en elle-même , mais seulement d'indiquer de quel usage elle était à-peu-près sur le Théâtre des Grecs. Nous rendrons compte des divers changemens qu'elle a éprouvés lorsque nous parlerons de l'Opéra étranger & national.

A l'égard des Grecs , ils chantaient sur différens modes , qui après avoir varié en nombre , selon les tems & les Musiciens , paraissent avoir été réduits à sept. Les trois principaux étaient le *Dorien* , & c'était le plus grave ; le plus aigu que l'on nommait le *Lydien* ; & le *Phrygien* qui tenait le milieu entre les deux précédens. Les cinq autres furent imaginés par Ptolomée , qui le premier apprit aux Grecs qu'en passant d'un mode à un autre , il fallait prendre garde que ce passage se fît d'une manière agréable à l'oreille , c'est - à - dire plutôt par les consonances telles que la quarte & la quinte , que par les intervalles d'un ton , ou d'un demi-ton.

Le *Dorien* , comme le plus grave , était consacré à la Tragédie , le plus aigu ou le *Lydien* à la Co-

médie, le *Phrygien* aux louanges des Dieux, à l'instruction, &c. A l'égard du chant des Pièces, il devait être très-varié, car il changeait selon les différentes passions que le Poète prétendait inspirer, & même selon le mélange de pieds dont ses vers étaient composés. Mais comme les flûtes des Grecs avaient peu de trous, & leurs lyres peu de cordes; comme leurs cors & leurs trompettes, à en juger par leur forme, ne devaient rendre que des sons faibles, leur orchestre ne pouvait produire qu'un effet médiocre, & tout cela fait supposer que s'ils employaient le mot harmonie dans le sens où nous le prenons, ils ne voulaient exprimer qu'une succession de sons agréables.

C'est donc à celle-ci qu'il faut rapporter tous les miracles que l'on nous raconte de la Musique des Grecs. Ici c'est Terpandre qui par le pouvoir de ses sons, apaise la sédition dont les Lacédémoniens étaient agités. C'est Solon qui en chantant une ode aux Athéniens, les émeut au point qu'ils lui cèdent, & vont reprendre Salamine dont les Mégariens avaient fait la conquête. C'est Pythagore qui voyant un jeune homme échauffé des vapeurs du vin, transporté de colère, & au moment de mettre le feu à la maison de sa maîtresse pour se venger d'un rival préféré, lui rend tout-à-coup sa tranquillité, en ordonnant à une Musicienne de quitter l'air vif qu'elle jouait sur sa flûte, pour en faire en-

tendre un d'un mode plus grave. Là c'est Empédocle qui par le son de sa lyre arrête un fils tout prêt à commettre un parricide. C'est Thimothée qui joue de la flûte avec une telle supériorité qu'il excite les fureurs d'Alexandre par le mode *Phrygien*, & l'instant d'après l'adoucit jusqu'à l'indolence par le mode *Lydien*. C'est un trompette de Mégare qui en sonnant de deux trompettes à la fois, inspire assez de courage & de force aux soldats de Démétrius qui assiégeait Argos, pour leur faire conduire au pied des murs une machine que jusqu'alors ils avaient vainement tenté débranler.

D'après ces miracles, dont il est bien permis de douter, mais qui devaient avoir quelque fondement, il n'est pas étonnant que la Musique ait été dans le plus grand honneur chez les Grecs, qu'ils aient décerné des prix aux Musiciens, & que pour les distribuer avec éclat, ils aient élevé des monumens qui étaient consacrés tant à cet usage qu'à faire la répétition de la Musique qui devait être exécutée sur le Théâtre.

Cet endroit s'appellait l'*Odéon* ou l'*Odée*, & en latin *Odeum*, mot dérivé du grec qui signifie chant. Le plus magnifique de ces *Odéon* était celui d'Athènes qui avait été construit sous les ordres de Périclès. L'intérieur en était orné de colonnes & garni de sièges. Il était couvert en pointe de mats, & d'antennes de navires pris sur les Perses. Il se terminait

en cône sous la forme d'une tente ou d'un pavillon royal.

C'était là que les Poètes & les Musiciens s'assembloient avant la construction du Théâtre. On avait placé à l'entrée une statue de Bacchus pour rappeler l'origine de la Tragédie, & comme cet Edifice était très-vaste, les Archontes y tenaient quelquefois leur Tribunal.

L'Odeon fut brûlé l'an de Rome 668, 86 ans avant l'Ere Chrétienne, pendant le siège d'Athènes par Sylla. Aristion qui défendait la ville pour Mithridate, craignant que le Général Romain ne se servît des bois de ce bâtiment pour attaquer l'*acropole* ou le château, y fit mettre le feu. Dans la suite Ariobarzane Philopator le fit rebâtir dans toute sa splendeur, & selon Strabon, Plutarque, Pausanias qui ont écrit depuis son rétablissement, cet Odeon était un des plus beaux ornemens d'Athènes. Les fondemens, dit Wéler, en sont de prodigieux quartiers de roche taillés en pointe de diamans, & bâtis en demi-cercle, dont le diamètre peut être de 140 pas ordinaires. Mais ses deux extrémités se terminent en angles obtus sur le derrière qui est entièrement taillé dans le roc, & élevé de cinq à six pieds. On y monte par des degrés, & à chaque côté, sont des bancs ciselés pour s'asseoir le long des deux branches du demi-cercle.

Ainsi ce bâtiment auquel Hérodes Atticus ajouta

quelques embellissemens, & dont il reste encore des vestiges, était de forme fémi-circulaire, & pouvait avoir dans son diamètre, suivant notre mesure, 350 pieds ou 58 toises. (Encyclop. p. 347).

C'était sous les voûtes de ce temple qu'Athènes dans ses beaux jours discernait les couronnes, c'était-là que les Poètes venaient apporter leurs ouvrages auxquels la Musique ajoutait un nouveau prix. L'hymne suivante en l'honneur d'Apollon donnera une idée de celles que l'on y chantait.

H Y M N E.

» Que le ciel entier applaudisse, que les montagnes & les vallées, que la terre & la mer, que les vents, les échos & les oiseaux gardent un profond silence. Phœbus à la longue chevelure, & à la voix mélodieuse va descendre vers nous.

Pere de l'aurore aux yeux brillans, qui orné d'une chevelure d'or, poussez rapidement sur la voûte immense du ciel votre char lumineux traîné par des coursiers ailés; vous répandez de toute part vos rayons, & promenez par toute la terre une riche source de splendeur. De votre sein partent des torrens d'un feu immortel qui font naître l'aimable jour. C'est par vous que le chœur ferein des astres danse au milieu du suprême Olympe, & chante perpétuellement des airs sacrés au son de la lyre même de Phœbus. La lune de son côté, moins brillante, & dont le char est tiré par de

jeunes taureaux blancs , préside au tems de la nuit qui est son partage , & son cœur plein de bonté se réjouit , lorsqu'en faisant son tour elle étale une parure variée «.

Les personnes qui desireront des connoissances plus profondes sur cet objet , & sur la Musique des Anciens , peuvent consulter les excellentes Dissertations de M. Burette , inférées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres ; ils y trouveront des choses très-satisfaisantes , & l'indication des sources où cet Ecrivain a puisé.

CHŒUR DES GRECS.

LE lecteur a vu que dans son origine la Tragédie n'était autre chose qu'un Chœur qui chantait des dithyrambes à Bacchus , & que Thespis y introduisit un Interlocuteur : mais elle était encore loin du degré de perfection où elle devait atteindre , & les Grecs attendaient un génie qui la divisât en plusieurs parties , c'est-à-dire en Actes ou Episodes qui renfermeraient une exposition , une intrigue & un dénouement. Nous disons Actes , parce que les Episodes étaient chez les anciens ce que les modernes ont appelé des Actes dont ils ont supprimé le Chœur , qui dès le moment qu'Eschyle paraît , ne devient plus que l'accessoire de
la

la Pièce. Cependant il le conserve comme partie intéressée dans l'action , & lorsque les principaux personnages cessent d'agir , le Chœur s'entretient de ce qui vient de se passer , de ce qu'il doit craindre ou espérer. Quelquefois il s'exprime de lui-même , & quelquefois par la bouche d'un Chef nommé *Coryphée*.

Ce *Coryphée* , lorsqu'il était employé , donnait le ton au reste du Chœur , qui par ses chants , comme nous venons de le dire , remplissait tout le tems que les Acteurs n'occupaient pas la scène , & qui souvent les accompagnait dans les plaintes ou les regrets causés par les accidens funestes arrivés dans le cours de l'Acte ; raison fondée sur l'intérêt qu'un peuple doit prendre aux malheurs de son Prince : par ce moyen , le Théâtre n'était jamais vuide , & nous croyons qu'en ce point la Tragédie Grecque était supérieure à la nôtre.

Les autres avantages du *Chœur* étaient de varier le spectacle par la Musique , & par les Danfes , d'en augmenter la pompe , & enfin de donner des instructions aux spectateurs , instructions qui devaient toujours sortir du fond du sujet. Euripide s'est écarté de ce but dans quelques-unes de ses Tragédies , & c'est un défaut réel.

La Comédie ancienne avait aussi son *Chœur* que l'on appelait *Grex* , & d'abord ce n'était qu'un personnage qui parlait dans les entre-Actes ; suc-

cessivement on y en mit deux , puis trois , & enfin tant , que la Pièce n'était presque qu'un Chœur perpétuel. Mais , peu-à-peu , le nombre fut diminué , & l'introduction des personnages fatyriques donna une autre marche à la Comédie nouvelle.

Dans l'ancienne , ainsi que dans la Tragédie , le *Chœur* était assujéti à une mesure , & ceux qui étaient chargés de l'indiquer , la battaient de plusieurs façons. La plus ordinaire consistait dans le mouvement du pied qui s'élevait de terre , & frappait alternativement tous les tems. Cette fonction regardait le *Coryphée* qui était placé au milieu du Chœur des Musiciens , & dans une situation plus élevée , pour être vu & entendu plus facilement par toute la troupe. Outre ce mouvement du pied , souvent chaussé d'une sandale de fer , & le claquement des mains , les Anciens avaient encore pour battre la mesure , le bruit des coquilles , des écailles d'huitre & des ossemens d'animaux , qui frappés l'un contre l'autre , faisaient à peu-près l'effet de nos castagnettes.

On employait au même usage divers autres instrumens bruyans , tels que le tambour , la cymbale , le sistre , &c. La cymbale de métal sonnante , & composée de deux pièces demi-sphériques , creuses , garnies chacune de sa poignée , est devenue l'un de nos instrumens militaires. A l'égard du sistre fait aussi de métal , il était ovale , & orné



J. D. Dugoure del

Ingoyf Junior Sculp.

ESCHYLES .

1 dans la partie supérieure, de trois figures, favoir de celle d'un chat à face humaine & placée dans le milieu, de la tête d'Isis du côté droit, & de celle de Néphytis du côté gauche. On tirait du son de cet instrument, en le frappant avec des verges de métal, qui se terminaient en archet. Les Grecs avaient quantité d'autres instrumens dont on ne connaît pour ainsi dire que les noms, & sur la forme desquels nous ferions des recherches inutiles. D'ailleurs nous croyons en avoir dit assez pour donner une idée générale des choses nécessaires à l'intelligence des Pièces Grecques, & nous l'étendrons, s'il en est besoin, selon les détails que nous demanderont les objets que nous avons à parcourir.

E S C H Y L E.

CET Ecrivain que l'on regarde, à juste titre, comme le premier Auteur Dramatique des Grecs, fleurit vers la 70^e. Olympiade, tems à-peu-près où mourut Pythagore dont il avait été le disciple, environ 540 ans avant notre Ere. Né d'une des meilleures familles de l'Attique, il embrassa le parti des armes, & donna, sur-tout à la bataille de Marathon, les preuves de la bravoure la plus distinguée. Il y était accompagné

d'un de ses frères nommé Cynégire, qui se fit couper les deux mains l'une après l'autre, en voulant arrêter un vaisseau Phénicien qui prenait le large, pour échapper à la poursuite des Athéniens vainqueurs des troupes de Darius. Malgré cette double blessure, & la douleur qu'il devait ressentir, Cynégire eut le courage de saisir ce vaisseau avec ses dents. Eschyle avait encore un autre frère nommé Amynias, qui se trouva avec lui au combat naval de Salamine.

A cette valeur intrépide dont le feu respire dans ses Ouvrages, ce Poète joignait le sang-froid le plus étonnant. Eschyle, dit Amyot dans sa Traduction de Plutarque, étant un jour à regarder l'ébattement des jeux Isthmiques, l'un des combattans à l'escrime des poings, ayant reçu un grand coup de poing sur le visage, l'assemblée s'en écria tout haut, & lui se prit à dire : Voyez ce que fait l'accoutumance & l'exercitation; ceux qui regardent crient, & celui qui a reçu le coup ne dit mot «.

Eschyle n'avait pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il disputa les prix de Poésie, & tous les Auteurs Grecs sont d'accord que ce fut lui qui le premier introduisit sur la scène deux personnages qu'il couvrit d'un manteau. On croit aussi qu'il inventa l'*Arbylas*, sorte de chaussure en forme de sandale, & Porphyrion écrit qu'on lui doit le cothurne & la robe à longue queue. On lit dans Pausanias

que cet Eschyle encore adolescent, s'étant endormi près d'une vigne, Bachus lui apparut en songe, & lui ordonna de composer des Tragédies. Vraisemblablement Pausanias a tiré cette rêverie du goût que notre Auteur avait pour le vin, ce qui a fait dire à Callisthène qu'Eschyle composait dans le vin; à Plutarque qu'il écrivait en buvant; à quelques autres, que quand il se mettait à faire des vers, il invoquait moins Apollon que Bachus. Quel que soit le Dieu qui les lui ait inspirés, ils sont pleins de naturel, de chaleur & d'images. Quelquefois cependant on lui reprocha, & avec raison, de semer dans ses Pièces des traits durs, gigantesques, & d'être trop fougueux dans sa marche: mais il ne faut pas perdre de vue que la Tragédie chez Eschyle était la Tragédie naissante, & destituée de cet agrément que l'art & le tems ajoutent aux inventions nouvelles. *Tragœdias primus in lucem protulit Æschylus, sublimis & gravis, sed grandiloquus, sæpe usque ad vitium, sed rudis in plerisque & incompositus; propter quod correctas ejus fabulas in certamen deferre posterioribus Poetis Athenienses permisere, suntque eo modo coronati.* Telle est l'opinion de Fabius dont nous avons rendu l'idée dans les lignes précédentes, & à laquelle nous ajouterons ce qu'en a dit Philostrate dans la Vie d'Apollonius.

Cum Æschylus artem Tragicam confusam nimis & crudelem videret, eam aliquantum moderatus est,

nam in unum choros contraxit , qui antea disjuncti fuerunt , abstulit & frequentes crebrasque histrionum responsiones ; necesse insuper in scœna fieri vetuit , ne scilicet presente populo homines trucidarentur ; addidit preterea habitus heroicis & ornatiores apparatus , item palpita quo e sublimi recitantes facilius & viderentur & audirentur : quare Æschylum Athenienses Tragediæ parentem appellavere mortuum que in Dyonisiis vocabant ; c'est-à-dire : » Eschyle trouvant la Tragédie trop confuse & trop cruelle , la modéra un peu , car il réduisit en un seul corps les chœurs qui étaient séparés , il supprima les ridicules & fréquentes réponses des Histrions ; il ne voulut pas qu'il se passât de meurtres sur la Scène & que l'on y tuât des hommes en présence du peuple : de plus , il ajouta des habits héroïques , un appareil plus brillant , & enfin un Théâtre d'où les Acteurs plus élevés , seraient mieux vus , & mieux entendus par les Spectateurs. D'après cela , les Athéniens l'appellèrent le Père de la Tragédie , & après sa mort ils l'invoquaient dans les Dyonisiennes « . Nous avons parlé de ces Fêtes.

Eschyle composa quatre-vingt-dix Tragédies , & fut vingt-huit fois couronné dans les jeux de Poésie dont nous donnerons encore quelques détails. Confus d'avoir été vaincu par Sophocle , qui alors était très-jeune , ou selon d'autres , par Simonide , dans un combat d'éloges sur les braves de Marathon , il se

retira en Sicile chez Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontents d'Athènes. On prétend qu'il y vécut trois ans, comblé d'honneurs, & qu'il y mourut d'une manière fort singulière. Un aigle ayant enlevé en l'air une tortue dont il ne put tirer la chair cachée sous l'épaisseur de son écaille, il la laissa tomber sur la tête du Poète qui était chauve, le tua du coup, & vérifia ainsi un Oracle prétendu qui avait annoncé à Delphes, qu'un trait lancé du ciel avancerait la mort d'Eschyle.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut âgé d'environ 58 ans, & que les habitans de Géla lui firent de superbes Funérailles. Lycurgue, ce fameux Orateur Athénien, honora sa mémoire d'une statue d'airain, ordonna que ses pièces seraient déposées dans le trésor public, & y établit un Scribe dont l'emploi était de les lire souvent aux Comédiens. Elles furent encore plus goûtées après sa mort, que pendant sa vie, & l'enthousiasme des Athéniens fut porté au point, qu'ils publièrent un Décret par lequel l'état s'engageait à fournir le chœur, c'est-à-dire les frais du Spectacle à quiconque voudrait représenter les Pièces d'Eschyle : des particuliers en firent quelquefois la dépense, entr'autres Thémistocle pour Phrynicus.

On grava sur le tombeau de cet Ecrivain l'épithaphe suivante, traduite du grec en latin.

*Euphorione patre , & patria Æschylus ortus Athenis ,
Mortuus ad lati conditur arva gela.
Virtutis specimen , Marathonie campe , fateris ,
Atque experte tuo , mede comate malo.*

» Eschyle eut Euphorion pour père , naquit à
» Athènes , & mourut à Gela. Les champs de Ma-
» rathon furent témoins de sa valeur , & les Mèdes
» la connurent à leurs dépens «.

Le Père Brumoy prétend que l'on n'y parle point de ses Tragédies , parce qu'elles étaient assez connues ; & si nous en croyons Athénée , » bien qu'Eschyle se fût acquis une gloire immortelle par ses Pièces , il préféra les honneurs de la bravoure à ceux de la Poésie , & voulut lui-même qu'on gravât cette épitaphe sur son tombeau «. Il est orné sur les angles , de figures de Génies , tenant des palmes & des épées , symboles de la valeur. Sur la plinte , on lit l'inscription Grecque dont nous venons de parler. Le bas-relief représente Oreste poursuivi par les Euménides , trait le plus célèbre des Tragédies d'Eschyle. Nous ne nous sommes déterminés à donner ce monument , qu'après nous être assurés par les recherches les plus exactes qu'il ne restait aucuns vestiges de la figure de cet Aùteur.

Lorsque le Spectacle eut pris chez les Grecs une forme assez intéressante pour les attacher , ils ne souffrirent plus que l'on en donnât les représentations , ni dans ce bois de peupliers où il avait com-



J. D. Dugoure

G. R. le Villain Sculp.



Αἴλιον Εὐφορίωνος Ληγαίου Τόδε κενόσθ
 μνηεῖα χαλαφίμηνον ποροφάρσσο Γέλας
 φίλος ὁ θεῶν μαρτυροῦσι τῶν
 καὶ Αἰδίου μεθεγείθησθαι

J. D. Dugouac del.

TOMBEAU D'ESCHYLE.

G. R. le Villain sculp.

mencé, ni dans les carrefours, où souvent on l'avait transporté, & la République fit bâtir un édifice auquel elle donna le nom de Théâtre qui fut consacré à Bacchus pour transmettre à la postérité que la saison des vendanges avait fait naître la Tragédie. Les mots *item pulpita quo e sublimi recitantes facilius & audirentur, & viderentur*; prouvent qu'Eschyle en donna l'idée; mais ce ne fut d'abord qu'une charpente de bois informes que l'on couvrit de toiles: dans la suite, Cratinus ou Pratinas dont nous parlerons, faisant jouer une de ses Pièces, l'amphithéâtre trop chargé fondit tout-à-coup, & cet accident engagea les Athéniens à construire des Théâtres solides, auxquels ils donnèrent gradativement la plus grande magnificence. Ce serait peut-être ici le lieu d'en parler, & sur-tout de nous étendre sur le plus célèbre, connu sous le nom de *Théâtre de Bacchus*; mais comme nous voulons le comparer avec ceux que les imitateurs des Grecs ont fait élever, nous le placerons dans le Volume qui regarde les Romains. Celui-ci leur a servi de modèle, & d'après les dessins que nous en présenterons, les Amateurs pourront se flatter d'en avoir au juste, le plan, la coupe & l'élévation.



TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

DE quatre-vingt-dix Pièces dont nous avons dit qu'Eschyle fut l'Auteur, de plus de cent, selon quelques-uns, & de soixante-cinq selon les autres, il n'en est resté que sept dont le précis suffira pour faire sentir le génie de cet Ecrivain, & le regret que la perte de la plus grande partie de ses Ouvrages causera toujours aux Amateurs de la bonne antiquité. Le Père Brumoy a fait l'analyse de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, avec tant de goût & de clarté, qu'il nous aurait été presque impossible de ne pas le citer à chaque instant. Il aurait été ridicule de prétendre faire mieux que lui, & nous avons mieux aimé le suivre, que de risquer à nous égarer dans une route presque inconnue. D'ailleurs cette Histoire n'est que le recueil de tout ce qu'il est possible de découvrir sur le Théâtre, & au moment où nous viendrons de puiser dans les sources les plus éloignées, nous serons souvent obligés de présenter au lecteur le précis des objets qu'il a déjà eu sous les yeux; sans quoi nous ne lui offririons qu'un tableau imparfait.



PROMÉTHÉE, LIÉ.

LA Fable dit que Prométhée fils de Japet & de Clymène, forma les premiers hommes, de terre & d'eau, qu'il monta au ciel avec le secours de Pallas, qu'il y déroba du feu pour les animer, & que Jupiter irrité du vol de ce mortel, commanda à Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour mangerait son foie, à mesure qu'il renaîtrait. Ce supplice dura jusqu'au moment où Hercule vint l'en délivrer.

C'est de cette Fable qu'Eschyle tira trois Tragedies, savoir le Vol, les Liens & la Délivrance de Prométhée; mais les deux premières ont été perdues, & nous ne pouvons parler que de la troisième.

ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent dans la Scythie Européenne, grande région septentrionale d'Europe, & réitèrent de la part de Jupiter, à Vulcain qui les accompagne, l'ordre d'enchaîner Prométhée sur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu du ciel, & d'en avoir fait présent aux hommes. Prométhée est regardé comme

un Dieu ; Vulcain ne peut se déterminer à être l'instrument de ses peines ; mais le Souverain de l'Olympe a parlé, Jupiter a condamné le coupable, & son arrêt lui est prononcé. On le charge de chaînes, on l'attache au rocher, on lui perce la poitrine avec des cloux de diamant, & les trois Divinités se retirent ; Vulcain en soupirant, la Force & la Violence en accablant le malheureux, qui jusqu'alors a gardé le plus profond silence, & auquel on répète qu'aucun des Dieux n'est libre, que tout est esclave de Jupiter.

Abandonné à lui-même, Prométhée appelle l'æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le soleil, qu'il prend à témoins de l'injustice de son châtiment : il semble en ignorer le terme, il compte les milliers d'années qu'il doit durer, il rappelle ses esprits, lit dans l'avenir, & cède enfin à l'invincible nécessité, c'est-à-dire au destin.

Les Nymphes, filles de l'Océan & de Thétis, ont entendu retentir les coups de marteau jusqu'au fond de leurs grottes, & portées sur les aîles des vents, elles viennent partager la douleur de Prométhée. On murmure contre Jupiter, on le peint comme un Tyran qui sera bientôt détrôné, & le criminel que ce Maître des Dieux questionne en vain sur la conspiration tramée contre lui, le criminel, dis-je, goûte déjà les douceurs d'une vengeance anticipée.

» C'est pat moi , dit-il au Chœur qui s'efforce
 » de calmer ses emportemens , c'est par moi que
 » Jupiter règne , & pour prix d'une couronne , il
 » me traite comme vous voyez..... Maître de
 » l'Univers , depuis la chute de Saturne & la défaite
 » des Titans , il gagna la faveur des Dieux par des
 » dons politiques , fans avoir égard aux mortels qu'il
 » voulait abolir , pour reproduire un monde tout
 » nouveau. La cour céleste y consentait , & j'étais
 » seul d'avis contraire , seul , j'eus la hardiesse de
 » sauver la race humaine , & ma compassion pour
 » elle n'a pu m'attirer la pitié de ce barbare qui
 » me persécute. Voilà mon crime & mes mal-
 » heurs «..... Le Chœur s'attendrit.

P R O M É T H É E.

J'ai empêché les hommes de voir clair dans leurs destinées.

L E C H Œ U R.

Comment ?

P R O M É T H É E.

C'est en logeant chez eux les espérances aveugles.

Le dernier présent que Prométhée a fait aux hommes , c'est celui du feu ; il en fait le détail & invite les Nymphes à descendre sur la terre : elles quittent les machines qui les portaient , & garnissent le Théâtre.

ACTE II.

L'Océan qui est oncle de Prométhée , arrive sur un animal ailé , conseille à son neveu de fléchir le courroux de Jupiter , s'offre pour médiateur , & veut solliciter , en même-tems , la grace d'Atlas condamné à soutenir le ciel , de Typhon frappé de la foudre , & enseveli sous le mont *Æthna*. Prométhée s'y refuse , & l'Océan convaincu par ses raisons , quitte les Nymphes dont le chant & les danses terminent l'Acte.

ACTE III.

Prométhée le commence par un monologue dans lequel il se plaint des Dieux , & de l'affront qu'il en reçoit , malgré tous les biens dont il les a comblés. » Et les humains , ajoute-t-il , écoutez ce » que j'ai fait pour eux eux. Ils étaient brutes , je » les ai rendus des hommes ; aveugles & sourds , » ignorant l'art de se bâtir des maisons , ils erraient » sans loix & sans ordre , ne discernaient ni le tems , » ni les saisons ; & c'est moi , je le répète non pour » leur reprocher mes bienfaits , mais pour vous » faire voir à quel point je les ai aimés , & c'est moi » qui les ai instruits , qui leur ai appris le cours des » astres , le mystère des nombres , la liaison des » lettres , qui leur ai montré à subjuguier les ani- » maux , à dompter les coursiers , qui leur ai donné » les premières notions de la marine , le talent

» de la Médecine, celui d'expliquer les songes :
 » l'art de fouiller dans la terre, d'arracher de
 » ses entrailles l'argent, l'airain, le fer & l'or, sont
 » autant de prodiges que j'ai opérés, & je ne puis
 » en faire un qui me délivre des maux que j'en-
 » dure « !

Le Chœur espère qu'il y parviendra : non, répond Prométhée. Là destinée est plus forte que mon pouvoir, les Parques & les Furies la gouvernent, Jupiter lui-même y est soumis.

LE CHŒUR.

Quoi, son destin n'est-il pas de régner toujours ?

PROMÉTHÉE.

Je me garderai bien de parler, c'est en taisant mon secret, que je saurai briser les liens qui m'attachent.

Les Nymphes finissent l'Acte, en lui représentant qu'il ne devrait pas cesser de craindre les Dieux, & que dans quelque position que l'on se trouve, il faut tâcher de prolonger ses jours, par l'espérance & par la joie.

ACTE IV.

Io, qui par sa fureur est transportée, sans le savoir, jusqu'au fond de la Scythie, aperçoit Prométhée, l'interroge sur la cause de son supplice dont elle est étonnée, lui demande où elle est, & sans at-

tendre sa réponse, cède aux accès ordinaires dont elle est agitée, croit voir l'ombre d'Argus, qui sort du tombeau pour la poursuivre, & s'écrie.

» Qu'ai-je fait, ô fils de Saturne ! pour être
 » si cruellement traitée ? Quel plaisir goûtez-vous
 » à me voir la victime d'une si affreuse manie ?
 » Consomez-moi par le feu, précipitez-moi dans
 » le sein de la terre, livrez-moi en proie aux monf-
 » tres marins. Ne m'enviez pas l'effet de ces tristes
 » vœux. Mes erreurs ont trop duré, & j'en ignore
 » le terme «.

On fait qu'Io était fille d'Ismène & d'Inachus, Fondateur du Royaume d'Argos, que Jupiter en devint amoureux, & la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vengeance de Junon. Mais Junon la lui demanda, & la fit garder par Argus, que Mercure endormit au son de sa flûte, & qu'il tua par ordre de Jupiter. Junon furieuse, envoya un taon qui piquait continuellement Io, & qui la fit errer de tous les côtés. On dit qu'un jour, en passant près de son père, elle écrivit son nom sur le sable avec son pied, & qu'elle se fit reconnaître; mais dans le moment où Inachus allait se saisir d'elle, le taon la piqua si vivement qu'elle se précipita dans la mer: elle traversa toute la Méditerranée à la nage, & arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. C'est elle que les Egyptiens, & ensuite les Grecs adorèrent sous le nom d'Isis, femme d'Osiris.

Prométhée

Prométhée la reconnaît , il exige qu'elle raconte ses aventures aux Nymphes marines , sœurs d'Inachus ; elle lui obéit , & il lui révèle les voyages auxquels la condamne la jalousie de Junon. Io désespérée veut se précipiter : » Hé que feriez-vous , lui dit Prométhée en l'arrêtant , si vous étiez immortelle & malheureuse , comme je suis malheureux & immortel , moi qui ne puis cesser de souffrir que Jupiter ne cesse de régner « ? Io brûle de savoir comment ; & Prométhée lui apprend que ce sera par un fils plus puissant que ce Jupiter , par un descendant même d'Io , en un mot par Hercule. Il passe delà aux détails des courses qui restent à faire à cette infortunée , lui prédit son établissement en Egypte , lui désigne sa postérité , lui annonce que de Jupiter elle aura Epaphus , dont la domination s'étendra aussi loin que le Nil , que les cinquante Danaïdes qui en seront issues retourneront à Argos , que toutes , excepté Hypermnestre , tremperont leurs mains dans le sang de leurs époux , & que selon l'Oracle qu'il en a reçu de Thémis , ce sang produira le libérateur qu'il attend. Un nouvel accès de fureur s'empare d'Io , le Chœur la plaint , & comme elle doit être un jour l'épouse de Jupiter , les Nymphes terminent l'acte par une morale sur l'inégalité des mariages.

ACTE V.

» Cette inégalité, reprend le coupable, coûtera
 » le sceptre à Jupiter. Ses foudres feront impuissans
 » contre les imprécations de Saturne, je suis le seul
 » des Dieux qui pouvait l'en garantir. Rien ne le
 » sauvera du fils qu'il aura d'Alcmène, ennemi in-
 » domptable dont les coups seront plus sûrs que le
 » feu du ciel, & que le trident de Neptune ». En vain
 le Chœur fait de nouveaux efforts pour lui inspirer
 de la crainte, le nom seul de son tyran augmente
 ses fureurs, & Mercure fendant les airs, vient
 ordonner à Prométhée de déclarer quel sera ce
 redoutable successeur du Maître de la terre.

P R O M É T H É E.

Vous parlez en esclave des nouveaux Dieux....
 J'ai vu deux Rois détrônés, Ophion & Saturne;
 allez, mon secret est à moi, je saurai le taire.

Mercure lui représente que son opiniâtreté est la
 cause de son infortune : je ne la changerais pas,
 reprend Prométhée, contre votre lâche complai-
 sance. Je ne redoute ni la foudre, ni la chute de
 la terre : je souffrirai plutôt toujours que de sup-
 plier un moment, & Jupiter me fera satisfaction
 avant qu'il échape un seul mot de ma bouche.

Cependant ce malheureux va être précipité ;
 il ne reverra la lumière que pour être livré à des

vautours qui dévoreront ses entrailles sans cesse renaissantes ; il n'en devient que plus féroce ; & le messager des Dieux avertit les Nymphes de se retirer, la compassion les arrête ; mais à l'instant même, les airs retentissent d'un bruit épouvantable, la foudre gronde, les éclairs sillonnent la voûte du ciel, l'air & la mer se confondent, & Prométhée disparaît en s'écriant : » Vous voyez, ô ma mère » Thémis, vous voyez quels injustes tourmens l'on » me fait souffrir « !

Pour se faire une juste idée de cette Pièce, il faut se transporter au milieu d'un peuple attaché d'un côté à tous les systèmes fabuleux, & de l'autre, absolument ennemi de la royauté ; raison suffisante pour avoir rendu les Athéniens sensibles à la situation de Prométhée. Le spectacle en est monstrueux, les situations en sont bizarres ; mais à travers ces défauts, il est aisé d'apercevoir les traits de grandeur & d'élévation, dont le génie d'Eschyle était rempli. Les chaînes de Prométhée, les clous enfoncés dans sa poitrine, les éclats redoublés du tonnerre, devaient plaire aux Grecs accoutumés au bruit des armes, & aux combats sanglans de leurs athlètes.



LES SEPT CHEFS

Au Siège de Thèbes.

UN Oracle avait prédit à Laïus que son fils Œdipe le tuerait , & deviendrait l'époux de sa mère. Pour éviter ces deux crimes , Œdipe en naissant , fut remis dans les mains d'un Officier du Palais , avec ordre de lui donner la mort ; mais cet Officier touché de compassion , l'attacha par les talons à un arbre , où il fut trouvé par un Berger qui le prit , & le porta à Polybe , Roi de Corinthe , qui l'éleva comme son fils , jusqu'au moment où ce jeune Prince menacé par les Dieux , des mêmes malheurs qui avaient été prédits à son père , s'exila de Corinthe qu'il regardait comme sa patrie. Son destin le conduisit en Phocide , où il rencontra Laïus qu'il ne connaissait pas , & qu'il tua dans une querelle qu'il eut avec lui. De-là , il se rendit à Thèbes , y expliqua l'énigme du Sphinx , & donna la main à Jocaste sa mère , qui devait être le prix de la victoire remportée sur ce monstre. Junon l'avait envoyé sur le mont Cythéron pour punir les Thébains de ce qu'Alcmène avait écouté Jupiter. C'était-là que le Sphinx dévorait ceux qui se présentaient pour deviner son énigme , & qui n'y réussissaient pas.

Œdipe eut quatre enfans de Jocaste , Etéocle &

Polynice, Ismène & Antigone; en un mot, il vivait heureux, lorsque le ciel, irrité de son inceste, désola Thèbes par une peste qui ne cessa qu'au moment où cet infortuné fut instruit du mystère de sa naissance. Il se creva les yeux, s'exila de sa patrie, & laissa son Royaume à ses deux fils. Eschyle suppose qu'ils ne payèrent ce bienfait qu'en faisant renfermer leur père dans une prison, & que là il prédit qu'ils se détruiraient mutuellement par le fer. Effrayés de cette prédiction, les deux frères convinrent de ne jamais se trouver ensemble, & de régner alternativement, chacun une année : mais après avoir rempli le trône durant cet espace de tems, Etéocle refuse de le céder; Polynice furieux va trouver Adraсте, Roi des Argiens, épouse sa fille, vient assiéger Thèbes, joint son frère, le tue, & en est tué.

Les sept portes de Thèbes furent attaquées, à-la-fois, par sept Guerriers du parti de Polynice; c'est le siège le plus ancien dont il soit fait mention dans l'Histoire Grecque, & ce nombre de sept fournit à Eschyle, le titre de sa Tragédie. Il en avait composé trois sur la Fable que nous venons de raconter, savoir Laius, le Sphinx & l'Œdipe; mais on n'en connaît que les noms.

ACTE PREMIER.

Etéocle environné d'hommes, de femmes & d'enfants annonce le siège de la ville, exhorte les uns à la défendre, les autres à faire des sacrifices, & donne les ordres nécessaires pour la sûreté des remparts.

- » Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
- » Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
- » Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
- » Tous la main dans le sang jurent de se venger :
- » Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bellone, &c. «.

C'est ainsi que Longin a traduit le début du récit que vient faire à Etéocle un espion qu'il avait envoyé à la découverte. » L'armée ennemie s'approche, ajoute-t-il, elle se hâte, & les champs sont couverts de l'écume des chevaux..... Saisissez le moment avant que ces flots armés qui frémissent déjà, viennent nous inonder par un affreux déluge «.

E T É O C L E.

O Jupiter ! ô terre ! ô Divinités tutélaires ! ô redoutable imprécation de mon père, épargnez une ville qui vous est consacrée !

Il sort, & les filles Thébaines effrayées des malheurs attachés à la guerre, s'envelopent de voiles, se mettent des couronnes sur la tête, embrassent les

statues des Dieux, & leur adressent les prières les plus touchantes.

Quel est le peuple qui ne ferait pas ému par ce spectacle, embelli de la mâle & sublime éloquence d'Eschyle? C'est l'Auteur de Prométhée, mais plus naturel, plus réglé dans sa marche, plus attendrissant.

A C T E I I.

Étéocle revient, s'apperçoit que l'effroi des filles Thébaines est devenu général, & leur en fait des reproches dans les termes les plus durs : c'était quelquefois le défaut d'Eschyle. Elles veulent se justifier, croient entendre l'ennemi, redoublent leurs cris & leurs prières, s'apaisent à la voix de leur Souverain qui se retire, en menaçant de mort quiconque refusera de lui obéir, & terminent l'Acte par un chœur, ou plutôt par une ode divisée en strophes & en anti-strophes, mais si forte, si énergique, que l'on croit voir l'ennemi, non plus aux portes, mais dans la ville.

A C T E I I I.

L'Espion nomme à Étéocle les sept Chefs des Argiens, & lui fait la description des devises symboliques qu'il a vues sur leurs boucliers. Étéocle nomme les Guerriers qu'il doit leur opposer, dé-

figne à chacun d'eux une devise qui dégrade celles des alliégeans , & se réserve pour être l'antagoniste de son frère , ce rival préfomptueux qui n'a pas craint de faire graver sur son bouclier , la Justice conduisant un homme armé , avec ces mots : *Je rétablirai cet homme sur le trône de son père.* » Non , » la Justice ne l'a jamais honoré d'un seul de ses » regards : elle ne servira pas une injuste usurpa- » tion : hé ! ferait-elle équitable , si elle prenait le » parti d'un furieux ? Plein d'assurance , j'irai moi- » même à la rencontre de Polynice , & je le com- » battraï. Quel autre est plus capable de le ter- » rasser ? Roi contre Roi , frère contre frère , en- » nemi contre ennemi , je saurai seul lui faire tête. » Qu'on m'apporte mes armes «.

Le Chœur s'y oppose ; Etéocle est résolu de mettre le comble aux imprécations d'Œdipe , il part , & laisse les filles Thébaines qui finissent l'Acte par des chants où elles expriment leurs craintes sur les malheurs dont ces deux Rois sont menacés.

A C T E I V.

On vient annoncer qu'aux attaques des six portes , les Thébains sont vainqueurs , mais qu'Apollon s'est emparé de la septième pour punir les crimes de la race de Laius ; que les deux frères en sont venus aux mains , & se sont donnés mutuellement la mort. Le Chœur ne

fait s'il doit se livrer à la joie de voir Thèbes sauvée, ou répandre des larmes sur le fort d'Étéocle & de Polynice; mais enfin la consternation devient générale, & l'on commence des chants lugubres, dont la tristesse redouble, à l'aspect d'une foule de citoyens qui apportent les cadavres des deux Rois: Antigone & Ismène les accompagnent, & s'écrient alternativement avec le Chœur:.....» Malheureuse entre toutes les femmes la mère, qui devenue l'épouse de son fils, a donné le jour à deux frères pour s'entre-égorger..... Leur haine est éteinte dans leur sang qui se reconnaît, se mêle, & se confond sur la terre. L'arbitre de leur querelle fut le fer..... Cruel Mars! c'est ainsi que tu partages l'hérédité d'un père dont tu accomplis l'imprécation..... O Palais rempli d'horreurs! Les Furies ont enfin élevé leur effrayante voix, pour chanter la ruine d'une race évanouie comme un songe. Le trophée de la vengeance était placé devant la porte où combattaient les deux frères, & le noir génie qui les animait, ne s'est ralenti qu'après les avoir terrassés «. L'Acte finit par une espèce de *Duo* entre Ismène & Antigone, sur les fureurs d'Étéocle & de Polynice.

A C T E V.

Nous avons dit dans la première Partie de ce Volume, que les Grecs avaient la plus grande superstition sur l'article de la sépulture, que leur

premier vœu était d'être enterrés dans leur Patrie, qu'ils envifageaient comme un déshonneur d'en être privés, ce qui n'arrivait jamais que lorsque l'on s'était rendu coupable de quelque crime; & cette superstition fait toute la matière du cinquième Acte qui nous semble ne plus tenir aux quatre premiers, puisque l'imprécation d'Œdipe est accomplie, & le sort des deux combattans absolument décidé: mais il n'en était pas de même chez les Grecs qui ne comptaient une action finie, que lorsque les Héros de la Pièce étaient ou récompensés, ou punis; & ces punitions, ou ces récompenses regardaient les morts, comme les vivans.

Bientôt en effet, les chants des deux sœurs sont interrompus, & le Sénat des Thébains fait déclarer par un Héraut, qu'il décerne la sépulture à Eteocle pour avoir défendu sa Patrie, mais qu'il en prive Polynice qui n'a pas rougi de vouloir tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens. Antigone s'emporte contre cet arrêt, & proteste que s'il est suivi, elle rendra elle-même à son frère les devoirs qui sont dûs à sa mémoire. Le Chœur s'unit à elle, & après une dispute très-vive de part & d'autre, le Peuple, sensible aux larmes d'Antigone, se partage en deux troupes, dont l'une va célébrer les funérailles d'Eteocle, & l'autre celles de Polynice.

Ainsi finit cette Tragédie qui, malgré sa simplicité, présente beaucoup d'intérêt, & de spectacle.

Aristophane prétendait que c'était une de celles dont Eschyle devait se glorifier, & qu'elle était faite, ainsi que les Perses, pour inspirer l'esprit guerrier à un peuple Républicain.

L E S P E R S E S.

XERCÈS fils de Darius, & Roi des Perses, avait été vaincu par les Grecs, à Mycale & à Platée; il le fut ensuite à la journée de Salamine, où Eschyle se trouva, & huit ans après, il donna cette Tragédie dont le sujet devait être beaucoup plus intéressant pour les Athéniens que pour nous, mais dont les beautés sont de tous les tems, & de tous les pays.

La Scène se passe à Suze devant un Temple, près du tombeau de Darius, où se rassemblent les Vieillards choisis par Xercès pour gouverner le Royaume en son absence. Ces Vieillards sont inquiets de son sort & de celui de l'armée qu'il a conduite en Grèce; il a dû passer l'Hélespont & enchaîner la mer, mot qui fait allusion au pont qu'il fit construire sur ce Déroit; on n'a point de nouvelles de ce Prince, on attend tout de son courage, de celui de la jeunesse Persienne qui l'accompagne, des forces innombrables qui le soutiendront; mais on craint que les Grecs ne surprennent plusieurs Villes qui sont dégarnies de Guer-

riers ; en un mot le premier Acte est un passage continuel de la crainte à l'espérance, & de l'espérance à la crainte.

Dans le second , Atossa , épouse de Darius , & mère de Xercès , paraît au milieu de ces mêmes Vieillards. Elle a fait un songe effrayant , dans lequel elle a vu son fils renversé ; elle a offert une libation à l'Autel du Soleil , un Aigle est venu s'y réfugier , un Oiseau bien moins fort que cet Aigle a fondu sur lui & l'a déchiré. Eschyle par ce seul trait , élève au plus haut point la valeur des Grecs , vainqueurs d'une Puissance aussi redoutable que celle des Perses , qui avaient douze cents voiles à cette affaire , tandis que les Athéniens n'en avaient que trois cents. Les Vieillards pressent Atossa d'offrir aux Dieux de nouveaux sacrifices , mais à l'instant même , un Courier vient annoncer la perte entière de la bataille : cet endroit est sublime. La vivacité du récit , le tableau des malheurs qu'il renferme , les gémissemens des Vieillards , le silence d'Atossa , ses questions entrecoupées , la crainte qu'elle a de prononcer le nom de son fils , dont elle tremble qu'on ne lui apprenne la mort , & qui cependant est échappé au combat , tout cela réuni , fait un chef-d'œuvre de cet Acte , terminé par un Chœur lugubre , dont les couplets finissent , en certains endroits , par des cris , par des expressions de douleur , qui se répondent par écho.

Dans le suivant , Atossa dépouillée des ornemens de la Royauté , va offrir un sacrifice aux Dieux infernaux, tandis que les Vieillards évoqueront l'ombre de Darius. Le Chœur chante , & la Reine fait ses libations de lait , de miel , d'eau pure , de vin & d'huile , avec les fleurs. Il règne dans cet Acte un sombre , une magie qui devaient produire le plus grand effet.

Dans le quatrième , l'ombre de Darius sort du Tombeau. Il interroge les Satrapes qui , par respect , n'osent lui répondre ; ils les presse , ils hésitent tant la vérité déplaît aux Rois ; enfin Atossa rompt le silence , & Darius est instruit. Que les Oracles , s'écrie-t-il , que les Oracles ont peu tardé à s'accomplir. Quand un mortel court au-devant du malheur , Jupiter l'aide à s'y précipiter. C'est pour avoir fait un Pont sur le sacré Détroit d'Hellé , c'est pour avoir voulu mettre la mer en esclavage , & vaincre Neptune , que mon fils a été puni. Ne levez plus d'Armée contre la Grèce . . . l'oracle s'accomplira tout entier. Les Simulacres des Dieux profanés , les Autels renversés , les Temples détruits de fond en combe , crient vengeance. Oui , les champs de Placée verront tomber sous le fer dorique un si grand nombre de morts , que les monceaux de cadavres publieront aux yeux des mortels , jusqu'à la troisième

génération, qu'il sied mal à l'homme de s'enorgueillir «.

On voit avec quelle adresse Eschyle peint la supériorité des Athéniens sur les Perses, la faveur que les Dieux accordaient aux premiers, enfin l'imprudence de Xercès d'entreprendre contre eux une guerre, dont l'amour de la gloire, & les conseils de ses flatteurs lui avaient inspiré l'idée. Cette dernière leçon tombait indirectement sur les Grecs qui dans les louanges même dont leurs ennemis les comblaient, trouvaient un préservatif contre l'orgueil, & contre l'envie de prolonger une querelle qu'ils auraient en effet terminée sans les représentations de Thémistocle.

Cependant Darius disparaît, après avoir conseillé à la Reine d'aller au-devant de son fils, & de lui porter des habits royaux, parce que la douleur lui a fait déchirer les siens. La Reine obéit, & Xercès arrive dans le cinquième Acte, qui n'est rempli que de son désespoir, des gémissemens des Vieillards, & des lamentations du Chœur.

Le trouble dans cette Pièce croît d'un bout à l'autre, les traits en sont bien marqués, les scènes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout en un mot, y marche d'une manière si aisée & si naturelle, qu'il semble qu'on assiste, non pas à une Pièce de Théâtre, mais à un conseil de Satrapes que l'on

accable coup sur coup , des plus affreuses nouvelles.

Tel est le jugement que le Père Brumoy porte de cette Tragédie que nous regardons comme une des meilleures d'Eschyle , tant par l'intérêt qu'elle produit , que par le spectacle qui y est attaché.

AGAMEMNON.

TANDIS qu'Agamemnon roi de Mycènes & d'Argos faisoit le siège de Troye , Clytemnestre sa femme , partageoit sa couche avec Egysthe , ce perfide usurpateur à l'aide duquel elle assassina son mari , lorsqu'il fut de retour dans sa patrie.

Un seul homme commence la Pièce , & cet homme est chargé d'épier l'instant où il verra briller la torche ardente qu'Agamemnon a promis à Clytemnestre de faire placer sur une hauteur , & qui , répétée de Ville en Ville , doit faire parvenir jusqu'à celle d'Argos la nouvelle de la prise de Troye.

Ce même homme soupçonne quelque chose du fort qui attend le Vainqueur , & se contente de le laisser entrevoir aux Vieillards assemblés qui ne s'entretiennent que de choses énigmatiques sur la race d'Agamemnon , sur Iphigénie , & enfin sur les malheurs que Calchas semble prédire à cette famille.

Les Ministres paraissent , & Clytemnestre leur annonce la prise de Troye : elle croit entendre les cris des mourans , & voir la joie des vainqueurs , description qu'elle termine par des souhaits pour le retour d'Agamemnon en faveur duquel on offre un sacrifice. » O Souverain des Dieux ! dit le Chœur , ô nuit favorable ! tu as étendu tes voiles sur les murs de Troye , comme un rézeau qui a envelopé tous ses citoyens dans la servitude. . . . Hélène laissant aux Grecs en sa place , une guerre cruelle , & toutes les horreurs qu'elle entraîne , a porté pour dot à Troye une perte inévitable. Elle s'est évadée secrètement du Palais de son époux , quel forfait ! quelle audace ! Vainement les Devins , en la rappelant , ont fait entendre ces cris lugubres , ô Palais abandonné ! ô Maître de ces lieux ! ô lit nuptial ! Hélas ! il ne restait d'elle qu'une vaine peinture pour réveiller le courroux d'un époux qui l'adore , & qu'elle a quitté pour passer les mers , &c. . . . Cependant les Vieillards tremblent que la nouvelle de cette victoire ne soit pas certaine , & Clytemnestre les rassure en leur montrant le Héraut qui arrive couronné de branches d'olivier. Il salue sa terre natale , suivant l'usage des anciens voyageurs , & commence le récit de l'expédition que l'artificieuse Clytemnestre interrompt pour lui faire entendre qu'elle a beaucoup souffert pendant l'absence
de

de son mari , qu'elle a mille fois souhaité la mort ; double sens dans lequel on entrevoit le coupable dessein qu'elle a conçu.

Le Héraut reprend son récit ; la Reine le quitte pour aller se disposer à recevoir Agamemnon , & les Vieillards continuent d'interroger l'envoyé : il leur décrit la tempête qui a dispersé la flotte des Grecs : ce malheur est affreux ; mais on espère qu'ils seront réunis , & que les Dieux ne les puniront pas de l'adultère d'Hélène & de Pâris.

Cependant Agamemnon se présente , monté sur un char , ainsi que Cassandre sa Captive , pour laquelle il veut que l'on ait les plus grands égards. C'est une Princesse malheureuse , c'est une fille de Priam , qui lui a été donnée comme ce qu'il y avait de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Le Ministre d'Etat adresse au Roi vainqueur une harangue sur la gloire dont il s'est couvert , Agamemnon y répond , & de l'instant que l'on aura célébré des Jeux en mémoire de sa conquête , il ne s'occupera plus que du bonheur de ses sujets. La Reine paraît , & c'est ici qu'Eschyle emploie la finesse de son art , pour inspirer d'un côté, tout l'intérêt que mérite Agamemnon , & pour peindre de l'autre, toute la perfidie de Clytemnestre. Solitude , bruits fâcheux , nou-

velles affligeantes , allarmes continuelles , tout s'est réuni pour l'accabler. Dans les momens même où elle semblait s'endormir , mille songes effrayans venaient la troubler : mais elle oublie tout au retour d'un époux vainqueur. » Allons , lui dit-elle , descendez de ce char ; mais non , ne profanez point vos pas , ces pas du destructeur d'Ilion. Qu'on apporte les tapis les plus précieux ; il sied bien que la pourpre soit foulée aux pieds d'un Roi triomphant « . Un mortel doit craindre de la fouler , reprend Agamemnon , qui malgré lui s'apperçoit de ces manières étudiées , ne me traitez point en étranger , ni en femme , & encore moins en Dieu. Cependant obligé de céder aux instances de la Reine , il descend de son char , se laisse ôter sa chaussure de voyageur , en prend une de pourpre , se rend dans son Palais avec Clytemnestre , qui le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entière de l'injure des saisons , & s'écrie en fortant : » Grand Jupiter ! exaucez mes vœux , & ce que vous vous êtes chargé d'accomplir « .

On sent mieux qu'on ne peut le rendre , l'effet que doit produire cette Prière qu'Agamemnon croit faite pour lui , mais dont il est bien loin de deviner le sens. Aussi le Chœur s'abandonne-t-il involontairement à la tristesse que les prédictions de Calchas lui ont inspirée. On tremble pour les jours du Roi , on voudrait prévenir le danger qui le menace ; mais

on n'a que des soupçons , & on craint de lui en faire part.

Le cinquième Acte réunit des effets si frappans, des beautés si touchantes, qu'il faudrait le copier en entier, pour en donner une idée. C'est Clytemnestre qui promet à Cassandre d'adoucir sa captivité, & qui la quitte, en faisant pressentir le coup qu'elle lui réserve : c'est Cassandre qui, animée par son esprit prophétique, annonce au Chœur tous les crimes que la famille des Atrides doit joindre à ceux dont elle est déjà souillée ; & qui, après avoir passé en revue les meurtres commis dans ce Palais, s'écrie : „ Dieux quel nouvel attentat ! Malheureuse ! est - ce là le traitement que vous réservez à votre époux, après l'avoir lavé de vos mains ? Ciel ! qu'apperçois-je ! est-ce un rézeau tiré des enfers ? Non, c'est un voile qui couvre le lit nuptial ; voile complice du meurtre d'un époux. „ Ce trait fait allusion à celui dont Clytemnestre couvrit Agamemnon sortant du bain, moment où elle lui porta le coup mortel.

Le Chœur interdit demande à Cassandre l'explication de ces paroles. „ O hymen, continue-t-elle, hymen de Pâris, fatal à ma maison ! ô ondes du Scamandre, j'errais sur vos bords, & me voilà bientôt sur les rives du Cocyte & de l'Achéron ! ô travaux de ma patrie renversée ! ô sacrifices redoutables de mon père, où avez-vous abouti ! Troye est ensevelie, & je meurs „.

Pendant le reste de ce morceau, qui est regardé comme un des plus beaux de l'antiquité, le Chœur fait, de tems en tems, des questions auxquelles Cassandre ne répond qu'en dévoilant plus clairement le meurtre d'Agamemnon, à mesure que Clytemnestre en fait les préparatifs derrière la Scène. » Quelle chaleur, dit-elle en s'adressant à Apollon, quelle chaleur s'empare de mes sens ! Une lionne, de concert avec le loup, attende à ma vie, je lui fers de prétexte pour faire mourir son époux, & je serai sa victime à mon tour Mais je serai vengée. Un fils viendra laver la honte de la mort d'un père & de la mienne, dans le sang de sa mère «.

Cassandre jette ses couronnes & son sceptre, symboles des Prophètes, sa mort est conclue, & elle va se rendre au Palais. Elle a vu périr Illion, elle voit le trépas de ceux qui l'ont détruite, son courage lui dit de se livrer à ses ennemis, & elle disparaît.

Les Vieillards ne peuvent encore imaginer quelle sera la suite de ces affreuses prédictions; mais bientôt ils entendent les cris d'Agamemnon que l'on massacre, & qui se plaint que l'on redouble les coups de poignard; le Chœur va pour forcer le Palais, Clytemnestre l'arrête, & teinte du sang de son mari, elle veut que tout applaudisse à la vengeance qu'elle a tirée de la mort d'Iphigénie. Les portes s'ouvrent, on voit le corps du Roi dans l'enfoncement; les

Vieillards, à cet aspect, voudraient être anéantis, Clytemnestre n'en devient que plus audacieuse. . . .
 » Qui le pleurera, lui dit le Chœur, qui l'inhumera ? Le ferez - vous, cruelle, vous qui l'avez égorgé ! Nous l'avons immolé, répond la Reine, nous l'inhumerons, & si on ne lui rend pas le tribut ordinaire, du moins sa fille Iphigénie viendra à sa rencontre, l'embrasser tendrement au bord du fleuve des Douleurs «.

Eschyle était peut - être le seul qui pût joindre une dérision aussi amère à l'atrocité de cet assassinat. Egyste qui en a été le complice, vient unir sa joie à celle de Clytemnestre, le Chœur le menace d'armer tout le peuple contre lui ; mais ce peuple qui éclatait en reproches contre ses tyrans, savait en même-tems respecter leur puissance ; & la révolte conjurée par les Vieillards devenant inutile, Clytemnestre ne reçoit d'autre punition de son crime que celle d'entendre la prédiction des malheurs qui lui sont annoncés.

Cette Pièce est du nombre de celles qui furent couronnées, & il faut convenir qu'elle le méritait, non pas sans doute par les trois premiers Actes, qui, à quelques endroits près, ne sont qu'une préparation languissante de l'évènement ; mais pour les deux derniers, où Eschyle a mis toutes les passions en jeu, & s'est servi des moyens les plus propres à inspirer, à la fois, la terreur & la pitié, qui sont l'ame & le ressort de la Tragédie. Celle dont nous

allons parler est une suite d'Agamemnon, ainsi que les Euménides, Pièce dans laquelle Eschyle étonna, & fit frémir ses spectateurs, tant par la singularité de ses idées, que par la nouveauté de ses Personnages.

LES COËPHORES.

LE mot *Coëphores* signifie des personnes portant des libations; & ce nom qui sert de titre à la Tragédie, est celui qu'Eschyle a donné aux Personnages de son Chœur. Il est composé de filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, & attachées à Electre. Elles viennent avec celle-ci, offrir des présens au tombeau d'Agamemnon, près duquel la Scène se passe. Oreste qui y'était déjà, & qui, suivant l'usage, avait coupé sa chevelure pour la répandre sur le monument, Oreste les aperçoit, & se retire, en priant Jupiter de seconder la vengeance qu'il a méditée. C'est Clytemnestre, qui effrayée par un songe, envoie ces jeunes filles offrir des dons au mort, & les vers qu'elles chantent sont remplis d'énergie.

Dans le second Acte, Electre ne fait quel usage elle doit faire des offrandes de Clytemnestre, ni comment elle doit invoquer son père; mais décidée par le Chœur, animée par le desir de la vengeance, elle supplie Agamemnon de ravir le jour à ceux qui le lui ont ravi.

» Je t'appelle , ô grande ombre en mon cœur adorée !
 Jette un œil de pitié sur ces tristes enfans ,
 Fais que dans ton Palais ils rentrent triomphans.
 Maintenant poursuivis , trahis par une mère ,
 Ils ne peuvent trouver d'asyle sur la terre :
 On a souillé ton lit , & ton épouse , ô ciel !
 Y reçoit dans ses bras ton assassin cruel.
 Oreste est fugitif , & moi , je suis esclave ,
 Et le lâche oppresseur , Egesthe qui nous brave ,
 Qui s'assied sur ton trône , & rit de nos soupirs ,
 Livrant aux voluptés ses coupables loisirs ,
 Riche de tes trésors , tranquille sur sa proie ,
 Dévore insolemment les dépouilles de Troye.
 Mon père ! entends ma voix , fais qu'Electre à jamais ,
 Eloigne de son cœur l'exemple des forfaits ;
 Des Destins ennemis supporte les injures ,
 Et conserve des mains innocentes & pures.
 Tels sont mes vœux pour moi , pour ton malheureux fils.
 Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.
 Parais , élève-toi de ta tombe insultée ,
 Parais , qu'à ton aspect leur ame épouvantée
 Ressente cet effroi , précurseur du trépas ,
 Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas ,
 Que prépare & conduit Némésis indignée ;
 Viens , donne-leur la mort , comme ils te l'ont donnée.
 Et vous , faites entendre autour de ce cercueil
 Les chants de la tendresse , & les hymnes du deuil.

L E C H Œ U R .

Pleurons , pleurons sur notre maître ,
 Sur notre maître malheureux.
 Pleurons sur ses enfans , &c. . . . (1).

(1) M. de la Harpe dans son Essai sur les trois Tragiques Grecs.

Cependant Electre fait ses libations , voit des cheveux coupés , des pas imprimés sur la terre , soupçonne qu'Oreste a paru , le désire , l'apperçoit , & le reconnoît , à un voile qu'il porte , & qu'elle a tissu de ses mains.

Si cet Oreste ne punit les assassins de son père , il sera livré aux plus cruels supplices ; s'il ose s'en venger , il sera tourmenté par les Furies ; tel est l'Oracle d'Apollon , Oracle terrible , d'après lequel ce malheureux Prince balance , & frémit sur le parti qu'il doit prendre. Mais Electre lui montre le tombeau d'Agamemnon , & Oreste jure qu'il vérifiera le songe de Clytemnestre. Pour suivie par ses remords , elle a cru , en dormant , voir un serpent sortir de son sein ; elle a cru l'allaiter , & au lieu de lait , ce serpent lui a tiré du sang. Quelle vérité dans ce songe , quelle précision , & que de choses peintes en deux mots !

Pylade , le fidèle ami d'Oreste , Pylade doit le seconder , & le Chœur termine l'Acte par l'effrayant tableau des unions que le sang a cimentées.

Dans le suivant , Oreste a une entrevue avec Clytemnestre ; se dit natif de Daulie ; lui annonce sa propre mort , & se retire dans l'appartement consacré aux Etrangers. Mais la nouvelle que la Reine vient d'apprendre , ne peut qu'être agréable à Egesthe ; elle sort , & chargée la Nourrice même d'Oreste d'informer le Roi de ce qu'elle vient d'apprendre.

Cette Nourrice , dont les larmes sont aussi sincères que son caractère est naïf , cette Nourrice à qui Clytemnestre n'a fait voir qu'une douleur feinte , que des regrets simulés de la mort de son fils , cette Nourrice , dis - je , passe un instant avec le Chœur. Il la rassure , il lui laisse entrevoir qu'Oreste respire , & lui conseille d'avertir Egyste , mais en même tems de le presser de paraître seul , & non avec ses Gardes , comme la Reine l'a désiré ; précaution des Tyrans , & qu'Egyste prenait toujours dans le sein même de son Palais.

Dans le quatrième Acte , en effet , ce Prince arrive , accompagné d'un seul homme , & à peine est-il entré dans l'appartement dont nous venons de parler , à peine le Chœur a-t-il recommencé les vœux qu'il a déjà prononcés contre lui , que l'on entend des cris lamentables. C'est Egyste qui est tombé sous le poignard de son ennemi.

Les jeunes filles s'éloignent de frayeur , on ouvre , la Reine paraît , s'écrie qu'elle est trahie , demande des armes , voit arriver son fils qu'elle reconnaît aux coups qu'il a portés , lui montre le sein qui l'a nourri , & suspend l'accomplissement des Oracles.

Mais bientôt Pylade rend à Oreste toute la fureur dont il avait besoin , & conduit par les Dieux , il va immoler sa propre mère sur le corps du Tyran auquel il vient d'arracher la vie.

Ce sacrifice est barbare, & la manière de l'exécuter semble absolument contraire aux règles que, selon Philostrate, Eschyle avoit établies relativement au Théâtre : *Neces insuper in scœna fieri vetuit.*

Il est vrai qu'Oreste ne tue sur la Scène ni Egyste, ni Clytemnestre, mais on ente ad les cris du premier, mais la seconde est entraînée sur son corps, n'est-ce pas voir couler leur sang? L'oracle d'Apollon, le crime des deux coupables, la tendresse & les regrets légitimes des enfans d'Agamemnon; tout cela diminue l'horreur du parricide; mais le tableau en est-il moins révoltant? Consultons la Nature, elle nous répondra que non!

Les corps d'Egyste & de Clytemnestre, les chaînes dont ces deux perfides lièrent Agamemnon, le voile dont ils le couvrirent pour le massacrer, voilà les objets qu'Eschyle présente au cinquième Acte.

» Qu'on l'étende, dit Oreste au Peuple, qu'on l'étende ce voile abominable, non pour être vû de mon père, mais afin que le Soleil, témoin de tant de sang répandu, me soit garant que c'est avec justice que j'ai osé tuer une mère «.

Mais en vain le Chœur partage son indignation, en vain il prend les Argiens à témoin de son innocence; obligé de fuir à Delphes, par l'ordre d'A-

pollon , déjà sa raison se trouble , déjà il croit entendre siffler autour de lui les serpens des Euménides , & il se dérobe avec Pylade, au Peuple rassemblé , qui termine la Tragédie par des chants , sur la triste destinée de la race des Atrides.

Nous verrons quel parti Sophocle & Euripide ont tiré du même sujet , mais il est étonnant que dans le dénouement des Coëphores d'Eschyle , il ne soit plus question d'Electre. Elle a peu contribué aux évènements de la Pièce , mais ses titres de Sœur & de Fille l'ont rendue assez intéressante au Spectateur , pour qu'il ait désiré être instruit de ce qu'elle était devenue.

LES EUMÉNIDES.

ON vient de voir Oreste partir pour Delphes , & c'est là que les Euménides l'attendaient. Apollon qui l'a forcé de tuer sa mère , veut le délivrer des tourmens qui en sont la suite , & lui conseille d'aller à Athènes , implorer le secours de Minerve. Il doit y être jugé par l'Aréopage , & l'on sent que le premier but d'Eschyle , en composant cette Pièce , a été de flatter les Athéniens. Aussi est-elle remplie de quantité de traits qui nous sont fort indifférens , mais qui n'ont pas dû l'être aux Grecs.

La Scène du premier Acte est remplie par une vieille Pythonisse , qui assise sur son trépied , com-

me si elle allait prononcer des oracles , désigne un Vestibule dans lequel elle voit Oreste , tenant d'une main une branche d'olivier , de l'autre une épée encore sanglante , & environné des Euménides , qui endormies autour de lui , le laissent respirer un moment.

Il s'avance , il invoque Apollon qui lui ordonne de partir , & il se soustrait aux regards de ses impitoyables ennemies. A l'instant même , on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre : elle appelle les Furies , montre ses blessures , se plaint qu'elle n'est pas vengée ; & les Furies ne lui répondent que par des ronflemens. Enfin elles se réveillent , s'agitent , cherchent leur victime , & sont désespérées de voir qu'elle leur est échappée.

Nous avons parlé de l'effet que ce moment produisit sur l'ame des Spectateurs , & il fut cause que , par une Loi expresse , on réduisit à quinze , ensuite à douze , les Personnages du Chœur , qui étaient au nombre de cinquante.

Apollon paraît , & chasse de son Temple les Euménides , qui lui reprochent d'être le protecteur du crime : il se justifie , & renvoie à Minerve ces terribles Divinités , qui sortent bien résolues de se saisir d'Oreste , par-tout où elles le trouveront.

Tel est le fond des deux premiers Actes qui se passent à Delphes , & après lesquels le Théâtre représente le Temple de Minerve à Athènes. Oreste

y est prosterné aux pieds de la Statue de la Déesse ; les Euménides y arrivent , le reconnaissent , s'en emparent , lui répètent que ni Apollon , ni le pouvoir de la Divinité qu'il embrasse , ne le garantiront de leur vengeance , & chantent autour de lui une Ode magique & infernale ; expression de la joie qu'elles ressentent de le faire souffrir.

Minerve descend , & c'est le début du quatrième Acte : elle interroge les Furies , qui lui exposent la justice de leur cause , & consentent à la prendre pour Arbitre. Oreste parle à son tour , dit qu'il a été purifié avant de toucher à la Statue , s'avoue l'assassin de sa mère , nomme le Dieu qui lui en a donné l'ordre , & sort avec Minerve , qui en le prenant sous sa sauve-garde , remet son jugement à l'équité des Athéniens.

» Si cet assassin nous échape , s'écrient en Chœur les Euménides irritées , combien de mères auront le sort de Clytemnestre ! qui voudra désormais nous invoquer ? Quel malheureux s'écriera , ô Justice , ô Trône des Furies !

Dans le cinquième Acte , c'est Minerve qui expose la cause d'Oreste , c'est la principale Euménide qui est son accusatrice , qui insiste sur le titre de mère , titre sacré que , malgré l'oracle , le coupable devait assez respecter pour ne pas priver du jour celle de qui il l'avait reçu ; c'est Apollon qui défend Oreste , & qui répond à cette dernière objec-

tion , en difant que le père feul eft véritablement l'auteur de la vie , & non la mère , qui n'eft que fimple dépositaire de fon fruit.

Cependant Minerve ordonne que l'on aille aux voix , c'est-à-dire , que l'on mette de petites pierres noires ou blanches dans les urnes , à la manière des Aréopagites , dont la Déesse , dès ce moment , établit le Tribunal , Tribunal facré que n'auront point d'autres Peuples , & qu'elle fonde en faveur de fa Nation chérie.

Les pierres blanches font en nombre égal avec les noires , Orefte eft abfous , fe retire , & les Euménides exhalent leurs plaintes & leur dépit. Minerve leur promet que fi elles s'appaifent , elles feront regardées comme Déesfes du Pays , & qu'on leur élèvera un Temple , (c'était celui qui existait du tems d'Efchyle). Les Furies fe rendent , font des fouhairs pour Athènes , & de jeunes filles , des femmes de tout âge , conduifent ces nouvelles Divinités au lieu qui devait leur être confacré.

Cette Pièce eft absolument contraire à notre goût & à nos mœurs ; mais que l'on confidère celles des Grecs , que l'on réfléchiffe au refpect qu'ils avaient pour leur religion , & pour la mémoire de leurs Héros , que l'on fonge aux différentes allufions que le Poète fait à leur gouvernement , & à la dignité de leur aréopage , en un mot que l'on relife ce que nous avons dit des Euménides , dont le feul

nom les faifait trembler, & l'on ne fera pas surpris qu'Eschyle ait réuni leurs suffrages.

LES SUPPLIANTES.

EGYPTUS avait cinquante fils, Danaüs cinquante filles, & tous les deux régnaient en Egypte. Le premier détrôna le second, & voulut que ses cinquante fils épousassent chacun une des Danaïdes, qui trouvant ce mariage impie, prirent le parti de se réfugier avec leur père à Argos, dont Pélasgus était Roi. Celui-ci délibère s'il doit les recevoir ou les renvoyer, & ses délibérations, les menaces du Héraut d'Egyptus, l'humanité des Argiens, font tout le sujet de cette Tragédie. Elle commence par l'arrivée des Danaïdes qui, comme suppliantes, portant des bandelettes de laine, sortent de leurs vaisseaux avec Danaüs, implorent Jupiter, conjurent Io dont elles descendaient, & s'écrient : Dieux, auteurs de notre race, daignez écouter de justes vœux, & rejeter ceux des impies ! Toute cette invocation est remplie de traits sublimes sur la Divinité «.

Au second Acte, Danaüs entend le bruit des chars, & apperçoit des gens armés. Ce sont les Argiens qui viennent les interroger, les sauver, ou les perdre. Il ordonne à ses filles de s'asseoir auprès des Divinités qu'il reconnaît pour celles

qui président aux Jeux publics, de prendre des rameaux d'olivier couronnés de bandelettes blanches, d'exposer leur innocence, mais de la défendre avec toute la modestie qui convient à des Etrangères.

L'entrée de Pélasgus, la description de son Royaume, la généalogie des filles de Danaüs, le souvenir des erreurs d'Io, que Jupiter métamorphosa en génisse; le sujet de leur voyage, leurs prières, l'incertitude du Roi qui craint de déplaire à son Peuple en les recevant qui tremble d'offenser les Dieux protecteurs, & vengeurs des Supplians que l'on osait rebuter, telle est la matière du troisième Acte, à la fin duquel Pélasgus prend le parti d'aller consulter les Argiens: il invite Danaüs à le suivre, à porter des rameaux à tous les Autels de la Ville, & quitte les Danaïdes, qui adressent de nouvelles prières à la Divinité.

Les Argiens adoptent les Suppliantes, c'est le début du quatrième Acte; elles chantent des hymnes en leur honneur; c'était l'usage lorsque l'on était reçu dans une terre étrangère, & celles qu'Eschyle a mises dans la bouche des Danaïdes, sont dignes d'être placées au rang des plus belles Odes de l'antiquité. Elles sont interrompues par l'arrivée d'un vaisseau que l'on apperçoit de loin, & qui porte le pavillon d'Egyptus. Danaüs rassure ses filles,

filles, elles sont décidées à périr plutôt que d'époufer leurs perfécuteurs, & à mesure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prières.

Le Héraut d'Egyptus commence le cinquième Acte, il ordonne aux Danaïdes de monter sur ses vaisseaux, & menace de les y traîner si elles résistent. Elles se désolent, Pélasgus arrive & se plaint au Héraut de ce qu'il ose violer les droits de l'hospitalité. Celui-ci lui répond que c'est à son égard qu'on les viole, & qu'il réclame un bien qui appartient à ses Maîtres. Les paroles s'animent, & de part & d'autre, la guerre est déclarée : cependant les Danaïdes demeurent sous la protection des Argiens, & elles terminent la Tragédie par un chœur qui peint la crainte que leur inspire l'avenir.

» Ce que le Destin a déterminé nous arrivera. Les décrets de Jupiter sont inévitables. Mais puisse l'Hymen que nous redoutons être destiné à d'autres qu'à nous « ! On fait qu'en effet les cinquante Danaïdes épousèrent les cinquante fils d'Egyptus, que toutes, excepté Clytemnestre, eurent, pour obéir à leur père, la barbarie d'égorger leurs maris, & vraisemblablement c'est pour ne pas choquer cette Histoire reçue, qu'Eschyle a mis dans la bouche du Chœur les paroles que nous venons de citer.

Offenser les Supplians, dit Platon, est le crime le plus criant de ceux qu'on peut commettre contre

tout Etranger , ou Citoyen. Dieu même est leur garant & leur vengeur. Que l'on se pénètre de ce point de religion , & l'on sentira quel intérêt a dû inspirer aux Grecs cette Tragédie , qui outre l'admirable simplicité de son sujet , est remplie de traits de sentiment & de naïveté.

Ce que nous dirions de plus d'Eschyle n'ajouterait rien à son mérite , ses Ouvrages font son éloge , & plus on les lira , plus on fera d'attention aux beautés en tout genre dont ils sont remplis ; plus on sentira que les Grecs ont eu raison de l'appeler le père de la Tragédie,

Il laissa deux fils , Euphorion & Bion. Le premier composa quelques Pièces que l'on a perdues , & remporta quatre couronnes avec les Tragédies de son père. Pour Bion , il est mis au nombre des Poètes *tharifiques* , c'est-à-dire aigres , railleurs , présumptueux , & quelques Ecrivains pensent qu'Horace , quand il dit dans une de ses Epîtres ,

*Ille Bioneis sermonibus , & sale nigro
Gaudet , &c.*

entend parler plutôt de ce Bion , Poète *tharifique* , que de Bion , Philosophe de Boristhène.

Eschyle eut encore pour successeurs cinq Poètes de sa famille , enfans de ses frères & sœurs , dont nous allons dire quelques mots , avant de passer aux Auteurs qui ont vécu de son tems , ou qui l'ont suivi de plus près.

PHILOCLÈS.

IL était fils d'une sœur d'Eschyle, & contemporain d'Euripide : il avait les mœurs sévères, le caractère chagrin, & fut l'Auteur de cent Pièces, parmi lesquelles on nomme *Erigone*, *Nauplius*, *Œdipus*, *Œneus*, *Priamus*, *Pénélopes*, *Philoctètes*. Il eut pour enfans Morfinus & Philippides. Morfinus, qui fut tout à la fois Médecin & Poète, mais fade & sans goût ; Philippides, qui, selon Aulugelle, eut beaucoup de célébrité dans la Comédie, & mourut de joie d'avoir remporté le prix dans un âge fort avancé.

ASTYDAMAS.

IL était fils de Morfinus, & s'adonna premièrement à l'étude de l'éloquence sous Isocrate, dont il fut le Disciple. Ensuite il composa deux cens quarante Pièces de Théâtre, & fut quinze fois vainqueur. Il eut un fils qui porta le même nom, qui vécut en la 10^e. Olympiade, & qui, selon Suidas, fit quelques Tragédies, savoir *Hercules*, *Satyricus*, *Ajax Furens*, *Bellérophontes*, *Tyro*, *Aclmena*, *Phœnix*, *Palamedes*.

P R A T I N A S.

IL naquit à Plius, petite ville du Péloponèse, dans le territoire de Sicyone. C'est le même dont nous avons parlé sous le nom de Cratinus, qui fut, tout à la fois, Poète tragique & satyrique. Il composa trente-deux Comédies, dont chacune lui valut une couronne. A la représentation d'une de ces Pièces à Athènes, l'espace d'amphithéâtre sur lequel les spectateurs étaient assis vint à s'écrouler, & cet accident engagea les Athéniens à faire construire un Théâtre solide. Ce même Pratinas disputa les prix de Poésie avec Eschyle & Chœrilus vers la 70^e. Olympiade. (Voyez Chœrilus).

Il eut pour successeur Ion, qui était de l'île de Chio. Suidas & Harpocracion le mettent au nombre des Poètes Tragiques, & des Philosophes. Il fit jouer sa première Pièce en la 82^e. Olympiade. Les uns disent qu'il en composa douze, les autres trente: quelques Auteurs lui en attribuent jusqu'à quarante.





J. D. Dugourc del.

Duhamel Sculp.

SOPHOCLE.

S O P H O C L E.

CE célèbre Auteur, fils de Sophile, naquit à Colone, bourg de l'Attique, la deuxième année de la 71^e. Olympiade, 17 ans avant Socrate dont il fut le contemporain, ainsi que d'Euripide; & Aulugelle écrit qu'ils vivaient tous les trois dans le tems où Aulus Torquatus trancha la tête de son fils, pour avoir, contre un édit du Sénat, livré bataille aux ennemis, bien qu'il en fût sorti victorieux.

On lit dans Philostrate le jeune, que Sophocle était le compagnon des Muses, qu'il assistait à leurs assemblées, & à leurs divertissemens. Il ajoute que les abeilles répandaient sur ses lèvres comme des gouttes de rosée, aussi fut-il surnommé l'*Abeille*, à cause de la douceur de ses vers. Ce fut lui qui introduisit un troisième Acteur sur la Scène, qui augmenta de trois, les personnages du Chœur réduits à douze, depuis les Euménides d'Eschyle, & qui établit que dans les jeux de Poésie, une Tragédie ne pourrait disputer le prix que contre une Tragédie. Son discernement & sa sagesse lui méritèrent aussi l'honneur d'être employé dans les affaires publiques, & il revint triomphant d'une attaque à

laquelle il se trouva contre les Lacédémoniens , avec Périclès.

Nous passerons sous silence les Fables de Plutarque , d'Apollonius Thyanée , & de Marcus Cicéron qui prétendent , l'un que Sophocle fut très-agréable à toutes les Divinités de l'Olympe , l'autre qu'il donna chez lui l'hospitalité à Esculape , l'autre enfin que les Dieux , à sa prière , firent cesser des vents mortels qui soufflaient dans le pays Attique : on assure aussi qu'une couronne d'or ayant été dérobée dans le temple d'Hercule , ce Dieu lui indiqua en songe l'endroit où elle était cachée , que Sophocle en donna avis , & qu'après avoir reçu la récompense promise , il éleva un autel à Hercule *indicateur*. A l'égard de ses mœurs , les Ecrivains ne sont nullement d'accord sur leur plus ou moins de sévérité : d'un côté , quelques-uns prétendent qu'il fut enclin à l'amour , même dans un âge très-avancé ; de l'autre , Platon , Cicéron , Marcellinus & Philostrate assurent que quelqu'un ayant demandé à Sophocle dans sa vieillesse , s'il se livrait encore aux actes de Vénus , il répondit : *les Dieux m'en préservent ! car je m'en suis toujours gardé comme d'un maître furieux*.

Athénée n'est pas de cet avis , & il assure qu'il était déjà très-vieux lorsqu'il aima Théarides. Hégesander ajoute que sur la fin de ses jours , il ne fut pas moins épris d'Archippe. Quoiqu'il en soit ,

Sophocle eut plusieurs fils, & comme il vécut très-long - tems , ils s'ennuyèrent de leur dépendance , au point que selon Plutarque , » étant appellé en Justice par ses propres enfans qui lui mettaient sus qu'il radotait, & était retourné en enfance pour son grand âge , afin que par autorité de Justice il lui fût baillé un Curateur ; il leut devant les Juges l'entrée du Chœur de sa Tragédie que l'on surnomme *Œdipus en Colone* , qui se commence ainsi :

Etranger , tu as fait entrée
 En cette fertile contrée
 Par le bourg Colone nommé ,
 Pour ses bons chevaux renommé ,
 Là où le gracieux ramage
 Des rossignols fait le bocage
 Des creux verdoyans résonner
 Plus qu'ailleurs on ne l'oit sonner.

Et pour ce que le Cantique en pleut merveilleusement à l'assistance , chacun se leva , l'accompagna & le reconduisit jusqu'à sa maison avec de grandes acclamations de joie , & battemens de mains à son honneur , comme l'on faisait au sortir du Théâtre quand il avait fait jouer quelqueune de ses Tragédies «.

C'est une des autorités dont Plutarque se sert dans le Traité où il examine si le Vieillard doit encore se mêler des affaires publiques. Si nous en croyons Pline & Valere , Sophocle mourut de joie

à l'âge 95 ans, de ce qu'il avait remporté un prix de Poésie. Mais selon Lucien, il fut étranglé en avalant un grain de raisin; ce qu'il prouve par un passage de Sotades.

Sophocles grana vorans uva, strangulatus interiit.

Cette mort, au rapport de Pline, arriva pendant que les Lacédémoniens assiégeaient Athènes, & il dit qu'à plusieurs reprises, Bacchus ordonna en songe à Lyfander leur Roi, de veiller au convoi de ses délices. Ce Prince devenu maître de la Ville, demanda qui était mort les jours précédens; il comprit bientôt que le Dieu lui avait désigné Sophocle, & il fit célébrer ses Funérailles. Tel est, à peu de choses près, le sentiment de Pausanias qui prétend qu'à la mort de Sophocle, les Lacédémoniens envahirent l'Attique, que leur Chef fut averti en songe par Bacchus de décerner à la nouvelle Syrène tous les honneurs qu'on rendait aux morts, & que l'ombre de Sophocle lui apparut, tenant en main une de ses Pièces.

Le Lecteur doit sentir que nous n'ajoutons aucune foi à ces différens récits, mais plus ils sont fabuleux, & plus ils annoncent le respect des Anciens pour Sophocle, qui était regardé comme un homme extraordinaire. D'ailleurs ses concitoyens eurent une raison de le chérir plus qu'Eschyle & Euripide: ceux-ci quittèrent leur patrie

pour se retirer chez les Rois voisins, au lieu que Sophocle voulut vivre & mourir dans la sienne. On grava sur son tombeau la figure d'un essain d'abeilles, pour perpétuer le nom d'*Abeille* que la douceur de ses vers lui avait fait donner. Il fut couronné vingt-quatre fois, & fut Auteur de cent vingt Tragédies, dont il ne nous en est parvenu que sept que nous allons tâcher de faire connaître. Il laissa aussi quatre fils, dont trois d'une première femme, savoir Léosthènes, Stéphanus & Ménacrides. De la seconde, appelée Nicostrate, il eut Jophon qui, à l'exemple de son père, composa des Pièces tragiques. Quelques Auteurs assurent que ce Jophon fut le seul des quatre qui voulut faire interdire Sophocle.

Quelque précision que nous ayons envie de mettre dans l'extrait de ses Ouvrages, nous prévenons que nous serons forcés de nous étendre sur quelques-uns, pour ne rien omettre de ce qui pourra servir à l'instruction, ou à l'amusement du Lecteur : Eschyle, Sophocle, Euripide sont les Créateurs du Théâtre, & la connaissance, le développement de leur génie sont essentiels à la suite de cette Histoire. Le portrait que nous donnons ici de Sophocle, est gravé exactement sur celui que P. P. Rubens a fait de cet illustre Tragique, d'après un marbre grec.



LES TRACHINIENNES.

LE sujet de cette Tragédie, est la mort d'Hercule : Sophocle lui donna le nom de *Trachiniennes*, des habitantes de Trachine, qui composent le Chœur. Cette Trachine est une ville de Phthiotide dans la Thessalie, au pied du mont Œta, & qui depuis fut nommée Héraclée. Hercule s'y était exilé de lui-même pour une année, avec sa famille, en punition du meurtre involontaire qu'il avait commis sur la personne d'un jeune parent de son beau-père Œneus. C'était ainsi que les Grecs expiaient leurs fautes, & le respect qu'ils avaient pour les Dieux ne leur permettait jamais de s'écarter du plus léger des devoirs.

Fils de Jupiter & d'Alcmène, que ce Dieu avait séduite sous la figure d'Amphytrion, Hercule avait épousé Déjanire qu'il avait délivrée des poursuites du fleuve Acheloüs, & Déjanire inquiète du sort de ce Héros, se plaint, dans la première Scène, des absences continuelles d'un époux auquel elle est tendrement attachée; une de ses femmes lui conseille d'envoyer Hyllus sur les traces de son père : Hyllus paraît, & apprend à sa mère qu'Hercule, dégagé des chaînes d'Omphale, va porter la guerre en Eubée.

» Il y périra, mon fils, lui répond Déjanire, ou enfin rendu à lui-même, il jouira désormais d'un

destin plus tranquille & plus doux : tels sont les Oracles que votre père m'a laissés en partant «. Hyllus vole à son secours. Les Trachiniennes arrivent , elles font tous leurs efforts pour consoler Déjanire , qui leur répond qu'elles connaîtront un jour les inquiétudes d'une tendre épouse sur un époux chéri , sur des enfans adorés. C'est ainsi que Racine fait dire à Andromaque dans une scène avec Hermione «.

... Il me reste un fils , vous saurez quelque jour ,
Madame , pour un fils jusqu'où va notre amour.

C'est aussi d'après les paroles précédentes de Déjanire dans cette Tragédie , qu'Ovide lui fait dire :

*Vir mihi semper abest , & conjugis notior hospes ,
Monstraque , &c.*

» Hercule toujours absent , toujours occupé à poursuivre les monstres , est pour moi plus étranger que mari «.

Les Trachiniennes redoublent leurs efforts pour la rassurer , mais cette Princesse leur apprend que son époux a fixé un terme au-delà duquel on ne doit plus compter sur sa vie , que ce terme était de quinze mois , & qu'il va finir avec le jour. L'inquiétude augmente , & cependant un homme couronné de branches d'arbre , vient annoncer le retour d'Hercule triomphant. La joie renaît , &

l'Acte finit par des chants d'allégresse, en l'honneur de Diane, d'Apollon & de Bacchus.

Le Théâtre se remplit d'une troupe de Captifs, & de jeunes Captives d'Oechalie, dont Eurythus était Roi, & auquel Hercule a fait la guerre pour avoir violé, à son égard, les droits de l'hospitalité. C'est là que ce Héros a précipité Iphitus du haut d'un rocher, & que pour l'en punir, Jupiter l'a rendu l'esclave d'Omphale. Il a brisé ses fers, mais il est retenu par des sacrifices qu'il offre en mémoire de sa victoire; & les Captives font un présent qu'il envoie à son épouse par Lichas, son Ecuier.

D'après le récit que lui fait ce Lichas, Déjanire devrait être contente; mais son ame est inquiète, & ses yeux se tournent sur les Captives: leur sort l'intéresse, une d'entr'elles lui inspire de la compassion, elle la questionne, & celle-ci s'obstine à garder le silence. Un homme survient, lui apprend que Lichas l'a trompée, que cette Captive s'appelle Iole, & qu'Hercule n'a fait la guerre à Eurythus, dont elle est fille, que parce qu'il la refusait à son amour. » Malheureuse, s'écrie Déjanire, quel serpent ai-je reçu dans mon sein « ! Lichas paraît, Déjanire l'interroge avec la plus grande adresse, feint devant lui d'être insensible à cette perfidie, & l'amène au point de tout avouer. Elle lui promet de bien traiter sa Captive, lui ordonne d'attendre le présent qu'elle destine à son Epoux, sort avec Lichas, sans

avoir marqué la moindre jalousie, & laissé le Chœur, qui termine l'Acte par des réflexions sur le pouvoir de l'amour, sur le combat d'Hercule avec Acheloüs, au sujet de Déjanire.

Pour concevoir le suivant, il faut se rappeler la Fable du Centaure Nessus, fils d'Ixion & de la Nue. Il s'offrit à Hercule, pour porter Déjanire au-delà du fleuve Evène, & lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever, mais Hercule le tua d'une des flèches trempées dans le sang empesté de l'Hydre de Lerne. Nessus, en mourant, dit à Déjanire qu'elle devait prendre du sien, si elle voulait ne plus craindre de rivale, & que ce ferait un Philtre qui lui ramènerait toujours son époux. Déjanire le crut, & c'est une robe teinte de ce même sang qu'elle charge Lichas de porter à ce Héros. Il ignore ce qu'il reçoit; elle ignore elle-même ce qu'elle lui donne, & ne fait pas que ce présent deviendra la matière de son deuil. Cependant Lichas a ordre d'engager Hercule à s'en parer pour le sacrifice, & Déjanire jalouse, mais amoureuse malgré elle, mais effrayée sans savoir pourquoi, fait des vœux avec le Chœur pour le retour, & le bonheur d'Alcide.

Dans le quatrième Acte, les craintes de Déjanire augmentent: le Centaure lui a recommandé de garder son sang dans un lieu ténébreux, le flocon de laine dont elle s'est servie pour en im-
pregner la robe, s'est consumé de lui-même dès

qu'il a été exposé au jour ; d'ailleurs Nessus était l'ennemi d'Hercule, il est mort percé de flèches empoisonnées ; tout cela fait trembler Déjanire, qui est résolue de se donner la mort, si elle est la cause de celle de son époux.

» Il n'est que trop vrai, lui dit Hyllus qui paraît, vous avez tué mon père : ce mot est un coup de poignard pour Déjanire. A peine, continue son fils, en s'adressant au Chœur, le feu avait-il commencé d'embraser le bûcher où étaient les victimes, que le venin, dont la robe était infectée, a fait sentir son funeste effet. Une sueur violente est sortie de tout le corps d'Hercule : la fatale robe s'est attachée à sa chair, sans pouvoir en être enlevée qu'avec la chair même. Le poison se glissant dans les veines, a pénétré jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle Lichas, lui demande de quelle main il a reçu cet horrible présent ; & au nom de Déjanire, saisi de courroux, pressé par l'excès de la douleur, il prend le malheureux Lichas, & le jette si rudement sur un rocher, que son corps en est brisé. Tout le peuple est frappé de terreur, & nul n'ose approcher d'Hercule furieux : il se roule par terre, puis il se lève tout-à-coup, & pousse des cris effroyables, qui font retentir tous les rivages.

Hyllus ajoute que son père l'ayant apperçu, l'a pressé de s'approcher de lui, & de le dérober aux

yeux de tous les mortels; qu'il l'a embarqué sur ses vaisseaux, & qu'il va reparaître, mort ou mourant.

Ceci fait voir que Cénée, où se passe cette Scène, était loin de Trachine, où Hyllus fait son récit, & c'est une invraisemblance dont il est impossible de justifier Sophocle. Quoiqu'il en soit, le fils d'Hercule se retourne vers Déjanire, l'accable d'imprécations, & Déjanire garde le plus profond silence; silence, qui après les craintes qu'elle a témoignées, est plus éloquent que tout ce que le Poète aurait pu lui faire dire. On veut la retenir, elle sort, & le Chœur plein de l'Oracle prononcé sur Alcide, plaint son sort, gémit sur son épouse, sur sa jalousie, sur sa crédulité, en un mot sur ses malheurs, qu'il attribue au pouvoir de Vénus.

Au commencement du cinquième Acte, on entend un grand bruit; c'est la Confidente de Déjanire qui vient annoncer la mort de sa Maitresse. Cette infortunée s'est assise sur le lit nuptial, & s'est frappée d'un poignard. Hyllus instruit trop tard de l'innocence de sa mère, a couvert son corps de ses baisers, & l'a baigné de ses pleurs. Le Chœur est accablé de tristesse, & redoute la présence d'Hercule: il arrive, assoupi par l'excès de ses maux. „ Où êtes-vous, dit-il, en se réveillant, où êtes-vous brigands, dont j'ai purgé la terre? Le trépas en est la récompense, & pour surcroît de désespoir, je ne vois personne qui s'arme pour couper la trame

de mes malheureux jours , personne qui , le fer & la flamme à la main , vienne briser les liens d'une vie intolérable....O entreprise inouïe d'une femme ! ô Déjanire , faut-il que je sois ta victime ! Non , jamais l'implacable Junon , ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes que la fille d'Æneus. C'est elle qui m'a enveloppé de cette fatale robe , comme d'un filet tissé par les mains des Furies. Voile affreux , poison horrible ! il s'attache à mon corps , il me dévore les entrailles , il pénètre jusques dans mes veines. Mon noir sang bouillonne & se consume , mon corps brûlé par un feu invisible , n'est plus qu'un fantôme. Quoi ! ce que n'ont pu ni les armes , ni les Géans , ni le Centaure , ni la Grèce , ni le reste de l'Univers , que j'ai délivrés de cent monstres , une femme seule l'a tenté , & l'a exécuté , & c'est par ses mains que j'expire ! ô mon fils ! remplissez toute l'étendue de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une mère ne l'emporte pas. Allez , traînés cette Furie , livrez-la moi , & soyez le spectateur de son supplice. Je veux éprouver en ce moment qui vous préférez d'elle ou de moi. Allez , dis - je , osez m'obéir , ayez pitié d'un père digne d'être pleuré. Misérable ! je verse des larmes , moi que personne n'entendit jamais pousser un gémissement dans l'horreur des plus affreux revers. Ah ! je rougis de ma faiblesse. Approche , mon fils , sois témoin de l'excès de mes maux. Voici mes entrailles.

trailles. Peuple, regardez ce corps si cruellement déchiré. Ah ! quelles convulsions ! quelle flamme ! quel renouvellement de supplices ! Jupiter, précipite-moi aux Enfers, lance tes foudres pour m'écraser ; mes plaies se r'ouvrent, je suis dévoré, quel tourment ! ô forces de mon bras, jadis si vantées, qu'êtes-vous devenues ! ô mains, est-ce vous qui avez étouffé le Lion de Némée ? Oui, voici ce bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'Hydre, ce bras qui a dompté le Centaure, ce bras dont les coups ont abattu le Sanglier d'Hymanthe, ce bras dont les efforts ont tiré Cerbère des Enfers, ce bras qui a mis en pièces le Dragon dépositaire des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé par des exploits innombrables, & que nul mortel n'a pu désarmer. Le reconnaissez-vous ? En quel triste état le voyez - vous réduit ! brisé, déchiré, atténué par un poison secret, il languit, il n'est plus reconnaissable. Fils de Jupiter & d'Alcmène, quels noms ? Je deviens la victime d'une perfide épouse ! mais quand je ferais anéanti, je saurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc, & qu'elle apprenne à l'Univers, qu'Hercule, tout mort qu'il paraît, est encore le fléau des impies «.

Tel est le discours de ce Héros ; discours que l'on trouve dans les Tusculanes, où il a été traduit, selon les uns par Cicéron, & selon les autres, par le Poète Attilius ; discours que l'on regarde comme

un des plus beaux morceaux de l'Antiquité, qu'Ovide a imité dans ses Métamorphoses, & que nous avons rapporté en entier, pour donner une idée de l'énergie de Sophocle.

Hyllus cherche à défabuser son père sur le compte de Déjanire, Hercule refuse de l'entendre; mais le seul nom de Nessus l'éclaire, ses maux sont sans remède, & il fait promettre à son fils d'exécuter ses dernières volontés, qu'il ne lui révélera que lorsqu'il aura juré d'obéir. Hyllus inquiet en prononce le serment, & le devoir que ce serment lui impose, c'est de construire sur le mont *Æta*, un bûcher pour consumer le corps de son père; sacrifice terrible, après lequel il épousera Iole.

Cette Iole est la cause de la mort d'Hercule; c'est par son ordre qu'elle doit s'unir à Hyllus, & l'on retrouve les mêmes traits dans Mithridate, qui, en mourant, décide Monime à donner la main à Xipharès. Les Métamorphoses d'Ovide sont remplies aussi de morceaux imités des Trachiniennes, & quand nous parlerons de l'Hercule de Sénèque, de celui de Rotrou, le Lecteur saisira les rapports qui se rencontrent dans ces trois Ouvrages.

Cependant Hyllus résiste, autant qu'il lui est possible, aux ordres de son père; mais les Dieux ont parlé, mais Hercule a ordonné, & Hyllus, enchaîné par son serment, dérobe la victime aux

larmes du Chœur, qui termine la Pièce par des réflexions sur ce terrible évènement.

Le seul extrait de cette Tragédie fait déjà voir au Lecteur que Sophocle, en imitant Eschyle, avait été plus loin que lui dans la conduite théâtrale ; soit que son génie lui en eût mieux indiqué les ressorts, soit que les Grecs, devenus plus connaisseurs, lui eussent marqué la route qu'il devait suivre. L'exposition, l'intrigue & le dénouement des Trachiniennes, sont faits pour intéresser les Spectateurs de tous les pays, & de tous les tems.

ŒDIPÉ, R O I.

ŒDIPÉ était fils de Laius, Roi de Thèbes : une peste cruelle ravageait ses Etats, l'Oracle consulté répondit qu'elle ne cesserait que par la punition du meurtrier de Laius, c'était Œdipe : il découvre son crime, Jocaste se pend de désespoir, Œdipe se crève les yeux, & on le chasse du Royaume. Voilà ce que la Fable a fourni à Sophocle ; tout le reste est de son invention.

Le Théâtre s'ouvre, & l'on voit une Place, un Palais, des Vieillards & des Enfans prosternés au pied d'un Autel, des corps morts étendus de différens côtés, tout un Peuple dans le lointain qui environne les deux Temples de Pallas, & la Statue d'Apollon. Œdipe arrive, il demande au Grand-

Prêtre ce que signifient ce deuil , ces bandelettes ; ces branches , ces symboles de Supplians. Tout périt , lui répond le Grand - Prêtre , hâtez - vous de nous sauver.

Créon , frère de Jocaste est allé consulter l'Oracle de Delphes ; il paraît , il annonce que les malheurs finiront de l'instant que l'on en aura écarté la cause ; l'espérance renaît , & le Roi qui aime son peuple , fera le plus empressé à prier les Dieux de nommer la victime : c'est lui - même , il l'ignore , & l'on sent quel intérêt cela répand sur cet Acte qui finit par un Chœur , dans lequel , après avoir fait le tableau des maux dont le pays est désolé , les Vieillards & les Enfans supplient Jupiter d'anéantir le coupable. Ce Chœur est sublime.

Selon l'ordre d'Œdipe , le Peuple se rassemble pour entendre sa dernière résolution , & sur l'Oracle , & sur la recherche du meurtrier de Laius ; c'est le commencement du second Acte. » Que ce meurtrier , dit le Roi , soit banni des sacrifices & des conversations , qu'il n'ait pas même la participation de l'eau lustrale ; elle servait à purifier le peuple dans les Temples. Qu'il soit exilé , qu'il traîne une vie méprisable , sans feu , sans lieu , sans espoir , sans secours. Si je le cache volontairement dans mon Palais , puissent retomber sur moi ces funestes imprécations « . En un mot , d'étranger qu'il était aux Thébains , Œdipe est devenu leur

Concitoyen, & ensuite leur Souverain ; il a épousé la veuve de Laïus, il veut le venger, il veut que l'on déclare son assassin, sous peine d'encourir la punition des Dieux & la sienne. On ignore le nom de cet assassin, & Tirésias, qui est entre les mortels ce qu'Apollon est entre les Dieux, qui, quoiqu'aveugle, connaît les vérités les plus cachées, Tirésias est attendu, & il paraît. Œdipe le presse, il hésite, le Roi lui ordonne de parler, il obéit, & le nomme. Œdipe s'emporte, & prend cet aveu pour une perfidie, pour un attentat de Créon contre son autorité ; attentat dont il accuse Tirésias d'être le complice. » Vous êtes Roi, reprend celui-ci, mais la liberté d'entendre, & de répondre tour à tour, nous rend égaux ; & d'ailleurs, sujet d'Apollon, je ne suis point le vôtre. . . . Savez-vous qui vous a donné le jour ? Savez-vous quel crime vous rend exécration à tous vos proches, soit dans les enfers, soit sur la terre ? Déjà les Furies vengeresses d'une mère & d'un père vous poursuivent, bientôt privé du jour, comme moi, elles vous chasseront de ces climats. . . . Ma vie & mon sort ne dépendent point de vous. Cet homme que vous cherchez, & que vous accablez de malédictions, ce criminel, ce meurtrier est dans Thèbes. . . . Bientôt sa fortune, si belle, si riante, s'évanouira comme un songe. Aveugle, réduit à l'indigence, courbé sur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle

confusion quand il se reconnaîtra frère de ses fils ; époux de sa mère , coupable en même tems , d'inceste & de parricide ! «

Chaque mot ajoute à la colère d'Œdipe dans cette Scène , qui est remplie d'art & de génie. Tiréſias fort , & laisse le Chœur dans la plus grande incertitude. Ce Devin est respecté , mais Œdipe est chéri ; il a développé l'énigme du Sphynx , il a fait le bonheur de son peuple , pourrait - il être coupable ! Jupiter & Appollon lisent dans les cœurs : les Devins sont - ils plus éclairés que les autres hommes ? Il n'appartient qu'aux Dieux de prononcer ; tel est le sens de l'Ode qui termine l'Acte.

Le troisième commence par une scène de Créon avec le Chœur. Œdipe l'accuse d'avoir inspiré lui-même le Devin , & cette accusation le désespère. Œdipe paraît , Créon veut se justifier , mais c'est lui qui a conseillé au Roi de faire venir Tiréſias , & plus il cherche à prouver son innocence , plus Œdipe est persuadé du contraire : ce doute lui paraît d'autant mieux fondé , que sans lui , le royaume eût été à Créon , & malgré les représentations du Chœur , malgré les prières de Jocaste , ces deux Princes se quittent , l'un convaincu d'être trahi , l'autre indigné qu'un sujet tel que lui , puisse être soupçonné.

» Méprifez , dit Jocaste à Œdipe , méprifez les discours du Devin. Il n'en est point de véridique sur

la terre. . . . En voici un exemple sensible. Laius, mon époux, reçut jadis un Oracle, je ne dirai pas d'Apollon; mais du moins de ses Ministres. On lui annonçait qu'il serait tué de la main de son fils. Tel était, disait-on, l'ordre des destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinèrent Laius dans un chemin qui se divise en trois routes: je mis au monde ce fils redouté, dont l'Oracle menaçait mon époux; mais à peine trois jours s'étaient écoulés, que le Roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du père «.

Œdipe avait tué un inconnu en Phocide, dans l'endroit où se réunissent les chemins qui conduisent à Delphes & à Daulie, séparées par le mont Parnasse, entre le Golfe Opuntien & celui de Crissa: quel trouble ne devait pas jeter dans son cœur, ce récit que Jocaste croyait fait pour le rassurer! Il frémit, il interroge la Reine sur les traits, sur la taille de Laius, sur l'escorte qui l'accompagnait dans son voyage; un seul de ses Officiers est échappé du danger; est-il dans le Palais, s'écrie Œdipe en tremblant? » Non, lui répond Jocaste; à peine de retour à Thèbes, vous voyant sur le trône, & son Roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir des lieux qui lui rappelaient un triste sou-

venir. Il me supplia de l'envoyer à la campagne pour avoir soin de mes troupeaux «.

Œdipe veut qu'on le fasse venir, Œdipe, qui se croit fils de Mérope & de Polybe, Roi des Corinthiens, mais à qui, dans le temple de Delphes, l'Oracle d'Apollon a prédit qu'il serait le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, & l'auteur d'une race exécrationnable. C'est ce même Oracle qui lui a fait quitter Corinthe; les astres ont dirigé sa course, il a passé par un chemin partagé en trois routes, il y a donné la mort à un étranger qui ressemblait à Laïus. Si c'est lui, il fouille la couche de celui qu'il a massacré, nul étranger, nul Thébain ne peut le regarder : mais retournera-t-il chez les siens ? Il s'expose à épouser Mérope, à tuer Polybe, à être l'assassin de ceux à qui il doit le jour.

Il est aisé de sentir à quel point cette dernière phrase est ingénieuse de la part de Sophocle, & combien elle rend plus intéressant Œdipe, qui ne soupçonne encore que la moitié de son crime. D'ailleurs, Laïus a été assassiné par des brigands; ce fils qui devait être son meurtrier, a reçu la mort au lieu de la donner; tel a été le récit du Berger, il va paraître, & sa présence dissipera tous les soupçons, fera voir la fausseté de l'Oracle. Mais cet Oracle, ainsi que tous les autres, est sacré pour le Chœur, qui condamne Jocaste d'oser en douter. » Ce sont, dit-il, des loix divines descendues du

plus haut des cieux. . . . Leurs traits ne vieillissent point, l'oubli ne peut les effacer, la vérité elle-même y réside, elles sont marquées à son coin «.

Au commencement du quatrième Acte, c'est Jocaste qui va au temple d'Apollon porter des guirlandes & de l'encens, en faveur d'Œdipe. Il n'écoute que ses frayeurs, il se livre à quiconque les entretient, & semblable à un pilote éperdu au milieu de l'orage, il fait passer ses craintes jusques dans le sein des Thébains. . . Un Berger paraît, il demande Œdipe, on lui montre Jocaste, il vient annoncer des nouvelles heureuses pour elle & pour le Roi, il va régner sur l'Isthme, Polybe est mort! Ah! s'écrie Jocaste enchantée, courez l'apprendre à Œdipe. Oracles qu'êtes-vous devenus! Œdipe s'exile volontairement dans la crainte de tuer Polybe, & Polybe meurt par les mains de la Parque. Œdipe paraît, il est rassuré sur le meurtre dont il était menacé, mais malgré les instances de Jocaste, la crainte de l'inceste l'empêche de retourner à Corinthe, où sa mère vit encore. On voit bien que vous ignorez qui vous êtes, répond le Berger. — Comment? — Vous n'êtes pas fils de Polybe.

Œ D I P E.

Il m'appellait son fils.

L E B E R G E R.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

ŒDIPÉ.

Qui suis-je donc ? m'avez-vous acheté ? ou êtes-vous mon père ?

LE BERGER.

Je vous trouvai sur le mont Cythéron..... je fus votre libérateur.

ŒDIPÉ.

En quel état me trouvâtes-vous ?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

Chaque mot ranime les soupçons & la curiosité d'Œdipe : le Berger qui lui parle , l'a reçu des mains d'un autre : ce dernier appartenait à Laïus , Œdipe veut qu'on le cherche , Jocaste fait tous ses efforts pour l'engager à en demeurer là , mais le Roi prétend être instruit de son sort. Jocaste qui n'en fait que trop , mais que le Chœur suppose ne redouter cet éclaircissement , que par la crainte d'apprendre qu'elle est devenue l'épouse d'un homme obscur , Jocaste sort plongée dans la douleur la plus profonde. Je le vois , continue Œdipe , la Reine rougit de mon obscurité , tel est le génie ambitieux du sexe : n'importe , je n'ai pas honte de ma destinée.

Il faudrait lire cette scène entière qui , d'un bout à l'autre , est remplie d'adresse , & dont chaque phrase augmente l'intérêt que l'on prend à Œdipe.

» O Cithéron , dit le Chœur , si nos conjectures ne font pas vaines , avant que le Soleil recommence sa carrière , tu dévoileras le sort & la naissance d'Œdipe . . . Aimable Prince , quel Dieu , quelle Déesse vous ont donné le jour ? Ne serait-ce point quelque Nymphe égarée dans les bois avec le Dieu Pan ? Serait-ce quelque Amante d'Apollon , car ce Dieu aime les montagnes écartées ? Mercure & Bacchus , l'un Dieu de Cyllène , l'autre amateur des forêts , font souvent la cour aux Nymphes d'Hélicon. Seriez-vous le fruit de leurs amours « !

Œdipe aperçoit Phorbas , le Berger de Laius ; il l'interroge , le presse , éclaircit le mystère de sa naissance , sort en protestant qu'il a vu le Soleil pour la dernière fois , & fuit les regards du Chœur , qui termine l'Acte par des chants analogues à cette affreuse situation.

» Si vous avez encore un reste de tendresse pour la déplorable maison de Labdacus , dit dans le suivant , un Officier du Palais , de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées ! Non , je ne pense pas que les eaux du Danube & du Phafe puissent laver toutes les horreurs de cette maison . . . Jocaste n'est plus A peine cette malheureuse Princesse livrée à ses noires fureurs , est entrée dans le Palais , qu'elle vole à son apportement , approche du lit nuptial , s'arrache les cheveux , & s'enferme. Alors s'abandonnant toute entière à son désespoir ,

elle appelle l'ombre de Laïus son époux , elle lui reproche ce fruit de leur Hymen , cet auteur de la mort d'un père. . . . Elle arrose de ses larmes cette couche , où elle eut des époux de son époux , & des enfans de ses enfans. . . . Œdipe survient , en poussant d'effroyables gémissemens. . . Il exhale sa rage , il erre çà & là , il demande des armes , il cherche Jocaste. . . . Nul de nous ne veut servir ses fureurs. Mais quelque noire divinité l'a conduit vers la Reine. Il jette un horrible cri , & comme s'il eût été poussé par une furie , il se précipite sur les portes , elles se brisent sous ses efforts. Il entre , il court vers le lit nuptial : là , nous voyons la Reine suspendue au lien fatal qui avait terminé ses jours. Dès qu'Œdipe l'apperçoit , il rugit comme un lion , il délie le lien funeste , & se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vu un barbare spectacle. Le Roi , dans sa fureur , détache l'agraffe du manteau de la Reine , ornement destiné à un autre usage ; il s'en sert pour se priver cruellement de la vête. Non , dit-il , je ne verrai plus le soleil , ni mes maux , ni mes crimes. . . . Il ouvre les paupières , il se déchire impitoyablement les yeux , ses joues sont ensanglantées , les larmes mêlées avec les flots de sang , ruissellent de toutes parts. . . . Il crie qu'on lui ouvre les portes du Palais , & qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide , cet homme abominable , qui de sa

mère. Epargnez-moi le récit des choses qui échappent à son désespoir.

Œdipe paraît , privé de la vûe , & soutenu par des Vieillards qui , d'accord avec le Chœur , le plaignent & désapprouvent le cruel châtiment qu'il a exercé sur lui-même. » Hé , de quels yeux , dit-il , de quels yeux descendu dans les enfers , regarderais-je un père & une mère , dont la mort est l'effet de mes crimes ? . . . Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfans chéris. Le plaisir de les voir aurait cru avec eux , mais depuis mes fatales imprécations , il n'était plus pour moi , ni d'enfans , ni de patrie , que je pusse voir. O Cithéron ! pourquoi me reçûtes-vous dès le berceau , ou pourquoi ne me donnâtes-vous pas la mort après m'avoir reçu dans votre sein ! O Polybe , ô Corinthe , ô Palais , que je crus la maison de mon père , quel monstre , quel assemblage de maux avez-vous nourri sous l'apparence d'un fils de Roi ! O chemin de Daulie ! O forêts , ô buisson , ô sentier étroit , qui avez bu le sang d'un père qui coulait par mes mains , avez-vous marqué par des traits ineffaçables , le souvenir des forfaits que je commis alors , & que je devais commettre en allant à Thèbes « !

Hymen , funeste Hymen , tu m'as donné la vie ,
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé ,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé ,

Et par-là tu produis & des fils & des pères ,
 Des frères , des maris , des femmes & des mères ,
 Et tout ce que du sort la maligne fureur
 Fit jamais voir au jour , & de honte , & d'horreur. (LONGIN).

Créon paraît , & les outrages qu'il a reçus d'Œdipe , ne détruisent point la pitié que ses malheurs lui inspirent , ne l'empêcheront point de consulter les Dieux sur l'exil que le coupable s'impose , & qu'il sollicite. Ils ont prononcé , lui répond Œdipe ; je m'abandonne à ma destinée , & je l'accomplirai. Mais hélas ! je suis père , je vous laisse de tristes filles , & c'est à vous , généreux Prince , c'est à vous que je les recommande.

Que je les touche encor de mes mains paternelles ,
 Laissez-moi la douceur de pleurer avec elles ,
 O généreux Créon ! c'est mon dernier espoir.
 Oui , que je les embrasse , & je croirai les voir.
 Que dis-je ? vous avez exaucé ma prière ,
 Vous avez eu pitié de ce malheureux père.
 Ne les entends-je pas ?

C R É O N.

J'ai prévenu vos vœux.

Œ D I P E.

Ah ! pour prix de vos soins , cher Prince , que les Dieux
 Signalent envers vous leur bonté tutélaire ,
 Comme ils ont envers moi signalé leur colère.
 Où sont-elles ? Venez , venez , approchez-vous ,
 Mes filles , chers enfans , objets jadis si doux !

Touchez encor ces mains au crime condamnées ,
Ces mains que contre moi j'ai moi-même tournées.
O mes filles ! voyez , voyez mes maux affreux ,
Ceux que je me suis faits , ceux que m'ont faits les Dieux.
Vous pleurez , ah ! plutôt , ah ! pleurez sur vous-même ,
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel Destin vous attend au milieu des humains !
Enfans haïs des Dieux , de combien de chagrins
Ils sement sous vos pas le sentier de la vie !
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux , quelle fête , à quel festin sacré
Oseriez-vous porter un front deshonoré ?
Quels spectacles pour vous auront encor des charmes ?
Vous n'en reviendrez point sans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen sera venu pour vous ,
Quel père dans son fils voudra voir votre époux ?
Qui voudra de mon sang partager les souillures ?
Celui dont je suis né teignit mes mains impures.
L'inceste m'a placé dans le lit maternel ,
Et vous êtes le fruit de ce nœud criminel.
Il faudra supporter l'affront de ces reproches ,
Vous verrez les mortels éviter vos approches ,
Et vous arriverez au terme de vos ans ,
Sans connaître un époux , sans nourrir des enfans.

(à C R É O N .)

O vous ! le seul appui qui reste à leur misère ,
Vous , fils de Ménécée , hélas ! soyez leur père.
Elles n'en ont point d'autre , elles sont sans secours ;
La honte , l'indigence environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez leur enfance ,
Vous ne les devez pas punir de leur naissance.
Donnez-moi votre main , gage de votre foi.

(à ses Filles.)

Et vous qui , pour jamais , vous séparez de moi ,
 Je vous en dirais plus , si vous pouviez m'entendre ,
 Mais que font les conseils dans un âge si tendre !
 Adieu , puisse le ciel , fléchi par mes revers ,
 Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts.

(M. DE LA HARPE).

Œdipe les embrasse , ne peut s'en séparer , & s'arrache enfin de leurs bras , à la prière de Créon , qui rougit de voir un Roi exposé dans cet état , aux yeux de ses Sujets.

Le suffrage des Anciens & des Modernes est unanime sur cette Tragédie , que , dans sa Poétique , Aristote regarde comme le modèle des Pièces , & qui n'est pas moins intéressante par le choix du sujet , que par la manière dont il est conduit.

C'est un Roi , dit M. Boivin , qui s'est cru jusqu'ici le plus vertueux des hommes , & qui se trouve être le plus grand criminel. Il était l'amour & l'admiration de ses Sujets , & il en devient , tout-à-coup , l'horreur & l'exécration. Il se déclare le vengeur d'un meurtre , & il reconnaît qu'il en est l'auteur. Il lance des imprécations terribles contre le coupable , & c'est sur lui que tombent ces imprécations. Enfin , après avoir vu expirer une Reine qu'il a regardée comme sa femme , & qui est déclarée sa mère , il se condamne à ne plus voir le

le jour. . . . On ne peut concevoir rien de plus effrayant , & de plus propre à émouvoir la compassion.

L'action est tellement disposée , & marche si rapidement , qu'il semble que la chose s'est passée en aussi peu de tems , que le Poète en employe à la représenter. Les incidens qui forment le nœud , naissent de l'action , le dénouement est préparé avec d'autant plus d'art , qu'il paraît être amené sans art & sans préparation. Enfin l'on peut dire de cette Tragédie ce que M. Despréaux a dit de l'Iliade.

Tout , sans faire d'aprêts , s'y prépare aisément.

Chaque vers , chaque mot court à l'évènement.

La Scène est toujours la même depuis le commencement de la Pièce jusqu'à la fin : le Théâtre présente aux yeux un Palais , qui est la demeure d'Œdipe : dans l'éloignement , ce sont des Places publiques , des Temples , des Autels. L'ouverture du Théâtre est un Spectacle lugubre & extraordinaire. On apperçoit de loin une grande foule de Peuple ; on entend le bruit confus que fait toute cette multitude qui gémit , qui implore le secours des Dieux , & qui s'avance ainsi lentement vers les portes du Palais. Aux portes de ce même Palais on voit une troupe d'enfans ; conduite par un vénérable Vieillard , Œdipe sort , & vient au-devant d'eux. Tout le reste de l'action se passe dans le

même endroit , ainsi l'unité de lieu y est parfaitement observée.

L'unité d'action n'est pas moins exacte , & tous les incidens concourent au dénouement de cette action , qui n'est autre chose que le renversement imprévu de la fortune d'Œdipe , de l'instant qu'il est déclaré fils & meurtrier de Laius. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome VII).

Les Critiques trouvent singulier que les Thébains n'aient eu aucune connaissance des assassins de leur Roi , & qu'ils n'aient pas cherché à venger sa mort : mais il fut tué par des gens inconnus , & que l'on regarda comme des voleurs , mais Laius était un père dénaturé , un homme violent , injuste , diffamé par le ravissement du fils de Pélops , & sans les ravages du Sphynx , sans les ordres de l'Oracle , ses Sujets ne se seraient souvenus de lui que pour le détester.

Les mêmes Critiques blâment les lamentations d'Œdipe au dernier acte , & nous n'y répondrons que par les deux vers de Boileau , qui dit que pour nous charmer :

La Tragédie en pleurs

D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Cependant quelques Savans ont peine à croire que les deux dernières Scènes soient de Sophocle ; & ce qu'il y a de certain , selon le même M. Boivin que nous venons de citer , c'est que la moralité

qui termine la Tragédie n'est pas de l'Auteur Grec. Des sept vers dont cet épilogue est composé, les deux premiers ont été empruntés de celui des Phéniciennes d'Euripide, le cinquième, le sixième & le septième, ne sont qu'un lambeau mal cousu de l'Andromaque du même Auteur, & Il faut donc présumer que les deux derniers feuillets du manuscrit original dont il ne nous est parvenu que des copies, auront été endommagés par l'humidité, ou par les vers, & que quelqu'un aura voulu en remplir les lacunes, ce qui est arrivé à plusieurs Auteurs anciens que l'on n'a pas craint d'altérer.

ŒDIPÉ A COLONE.

DANS les premiers momens de son désespoir, Œdipe avait demandé, pour unique faveur, qu'on l'exilât de sa Patrie, on s'y était opposé, & ses douleurs commençaient à se calmer. Mais Polynice aveuglé par son ambition, & par le désir de régner, força bientôt son père d'accomplir les terribles imprécations qu'il avait lui-même prononcées contre lui, & ce malheureux père chassé de Thèbes, est obligé d'errer de contrée en contrée, avec ses deux filles, compagnes uniques de sa misère. Les Oracles avaient prédit que sa sépulture ferait une source de gloire pour le Peuple sur le territoire duquel il l'aurait choisie, qu'entre ses

deux fils, qui alors étaient en guerre, la victoire appartiendrait à celui du côté duquel il se rangerait; & l'accomplissement de ces prédictions, ses fureurs contre les Thébains, sa mort enfin sont les principaux traits qui fournirent à Sophocle l'idée de cette Tragédie, Ouvrage politique qu'il composa pour flatter ses Concitoyens, en plaçant chez eux le corps d'Œdipe, monument auguste qui, comme le Temple des Euménides, les rendait formidables au reste de la Grèce.

A C T E P R E M I E R.

Accablé de lassitude, incertain si l'on daignera recevoir un Roi proscrit, rebuté de tous les hommes, Œdipe guidé par le hasard, & appuyé sur le bras de sa fille Antigone, arrive dans un endroit qui représente un bois, des maisons & un temple, c'est Colone. Antigone, cette tendre & vertueuse Princesse, à qui dans son Œdipe chez Admète, M. Ducis fait dire par cet infortuné Vieillard.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle :
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Antigone, dis-je, fait asseoir Œdipe sur une pierre; elle reconnaît Athènes dont elle voit les tours, & le laurier, la vigne, l'olivier, dont le

bois est rempli , lui font conjecturer que le lieu dans lequel ils se sont arrêtés est un lieu sacré , mais elle ne peut en dire le nom à son père.

Un passant leur apprend qu'ils doivent s'en éloigner , qu'il est interdit à tout profane , & qu'il est occupé par les filles de la nuit , les vénérables Euménides. Les Dieux m'y ont conduit , s'écrie Œdipe d'un ton prophétique , je n'en sortirai plus : le passant qui n'ose ni se taire , ni chasser de lui-même un inconnu d'un asyle si respecté , croit devoir en informer les Coloniates , & se retire. Mais Thésée est Roi de l'Attique , Œdipe a des choses essentielles à lui révéler , il prie un autre passant de l'engager à venir , & l'Athénien qui soupçonne que cet Etranger ne peut être qu'un illustre malheureux , court avertir son Prince & ses Concitoyens.

Vénérables Déeses , reprend Œdipe , Apollon m'a prédit que votre temple serait le terme de mes malheurs , que ma présence y deviendra un présage funeste pour ceux qui m'ont chassé , heureux au contraire pour ceux qui me recevront , accomplissez l'Oracle , & si les maux horribles qui ont fondu sur moi vous paraissent encore trop peu pour Œdipe , daignez lui faire goûter le doux repos d'une mort tant désirée. Et vous , ô Athènes , ville si justement honorée , prenez quelque pitié de l'ombre d'un Roi malheureux qui n'est plus !

Antigone annonce à son père l'arrivée des Anciens du pays, & pour entendre leurs discours, elle se cache avec lui dans l'épaisseur du bois. Les Athéniens cherchent l'inconnu avec empressement comme un proscrit, comme un coupable qui ose fouiller un séjour respectable aux yeux des humains : Œdipe reparait : les Vieillards touchés de pitié à la vûe d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ses malheurs, lui crient de s'éloigner, & refusent de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint.

Sa fille le presse d'obéir, il cède, & persuadé qu'il va encore essuyer quelque affront, il passe d'un autre côté. Les Vieillards l'interrogent, il craint de répondre. » Hé, mon père, lui dit Antigone, qu'avez-vous à redouter ? N'êtes-vous pas arrivé au comble du malheur « ! Vous connaissez, répond-il, avec confusion, vous connaissez le fils de Laïus ; tournure sublime dont Racine a fait usage dans Phèdre, à laquelle il fait dire : *Tu connais ce fils de l'Amazone.* Au seul nom de fils de Laïus, le Chœur jette un cri d'effroi, Œdipe veut le rassurer, mais en vain, & les Vieillards ne voient en lui qu'un criminel, dont la présence seule est capable de causer le renversement des Etats.

Œ D I P E.

Hé bien, ma fille, que ferons-nous ?

ANTIGONE.

Athéniens, qui respectez l'hospitalité, puisque la voix même de mon père, moins coupable que malheureux, vous fait frémir d'horreur, du moins ne vous montrez pas insensibles à la mienne. Hélas ! c'est pour lui seul que j'emploie des prières. Ne rebutez pas une Princesse qui lit dans vos regards, satisfaction interdite à mon père, & qui pour lui, fait parler votre sang, oui le sang des Grecs. Nous n'avons de ressource qu'en vous, & vous nous tenez lieu des Dieux.

ŒDIPÉ.

Au nom de ces Dieux, n'abusez pas pour m'outrager, de la foi publique sur laquelle j'ai compté en quittant cet asyle sacré. Sous le vain prétexte de les honorer, n'allez pas les déshonorer en effet, & songez qu'ils jettent des regards désintéressés sur les justes & sur les impies, sans que l'impiété ait encore pu échapper au supplice qui lui est dû.

Il ajoute qu'il ne demande qu'un moment pour parler à Thésée, & les Vieillards y consentent.

Pendant cette conversation avec le Chœur, Antigone apperçoit une femme montée sur un coursier, & couverte d'un parasol à la Theffalienne, qui accourt vers Colone. C'est Ismène, sa sœur, qui descend, & qui se jette dans les bras de son père. Elle lui apprend qu'Étéocle a détrôné Poly-

nice , & que Créon , prêt à paraître , va le prier ; le presser de le suivre , non à Thèbes , mais sur les frontières , parce qu'il fait , ainsi que ses fils , que le tombeau d'Œdipe sur une terre étrangère , deviendrait funeste aux Thébains.

Œ D I P E.

Les perfides ! ils le savent , & l'ardeur de régner étouffe en eux le regret d'un père ! Comment les barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler ! Mais cet exil , diront-ils , était volontaire. Frivole excuse , devaient-ils écouter les premiers mouvemens du désespoir de leur père ! . . . ; pour eux , il s'est vu réduit aux dernières extrémités de l'ignominie & de l'indigence. Que Créon vienne donc , ou quelqu'autre d'entr'eux , ils ne gagneront rien sur mon esprit irrité. J'en atteste les Oracles. O Athéniens ! donnez-moi un asyle , & vous acquerrez en moi un libérateur d'Athènes , & le plus redoutable ennemi de Thèbes.

Ces imprécations & les Oracles , redoublent le respect des Coloniates pour Œdipe , auquel ils conseillent de faire des libations aux Euménides , dont il a profané le temple. Œdipe que la privation de la vûe rend incapable d'offrir un sacrifice , prie ses filles de s'en acquitter , Ismène s'en charge , & Antigone reste auprès de son père. Le Chœur le prie de lui raconter le détail de ses aventures ,

Œdipe obéit , mais avec peine , avec confusion , & ne parle qu'en mots entrecoupés , de son parricide & de son inceste.

A C T E I I.

Thésée paraît , & promet à Œdipe tout son pouvoir pour appui , & ses états pour asyle. » Contraint , dit-il , d'errer lui-même , exposé à mille dangers , il a trop appris , par ses propres maux , à devenir sensible aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une loi d'être le protecteur des étrangers & des malheureux , persuadé que selon le cours des choses humaines , il peut devenir malheureux à son tour , & que rien n'est moins assuré que ce que nous prépare le jour qui doit suivre.

Œ D I P E.

Je ne demande qu'un tombeau , & c'est pour être le rempart d'Athènes que j'apporte ici mes cendres. Mais on ne connaîtra le prix de mon bienfait qu'après mon trépas.

T H É S É E.

Quoi ! vous songez à un tombeau , & vous négligez le soin de vos jours ? Vous contentez-vous d'un si léger service de ma part ?

Œ D I P E.

Il vous en coûtera des combats , & Thèbes me redemandera.

T H É S É E.

Mais si elle vous redemande , il ne vous convient plus de vivre en exilé.

Œ D I P E.

Cette ingrate patrie m'a banni , lorsque je ne songeais plus à la quitter. . . . Ah ! Thésée , vous voyez un Roi accablé sous le fardeau de mille maux. . . . chassé par mes propres enfans comme un parricide. . . .

T H É S É E.

Mais ils songent à vous rappeler.

Œ D I P E.

Un Oracle les y contraint.

T H É S É E.

Qui craignent-ils ?

Œ D I P E.

Vous. Athènes leur sera funeste.

Thésée le presse de parler : » Tout vieillit , tout meurt , répond Œdipe , le tems , d'une main toute puissante , confond & renverse tout. . . . La fidélité même expire , & de ses cendres naît la perfidie. . . . Thèbes & Athènes sont aujourd'hui alliées & tranquilles ; mais un jour viendra , & les années en se succédant , l'amèneront enfin , jour fatal , où la discorde brisant les nœuds de cette heureuse union , fera d'un sujet léger , la ma-

tière d'une guerre cruelle. Alors , certes alors , où Jupiter & Apollon ne sont pas Dieux, ou comptez que mes froides cendres seront arrosées du sang Thébain «.

Dans la suite en effet , Thésée enleva le sceptre à Créon , & si l'on veut jetter un coup-d'œil sur la fin de la première Partie de ce Volume , on fera les rapports de cette Pièce , avec la guerre du Péloponèse.

Cependant Thésée donne à Œdipe le droit d'asyle dans son Royaume , & lui offre , ou de se fixer à Colone , ou de le suivre dans son Palais. C'est ainsi que Pélasgus en use dans les Suppliantes d'Eschyle.

Œdipe préfère Colone , parce que c'est là que l'Oracle a prononcé qu'il se vengerait des Thébains. Le Roi le quitte , le laisse dans les mains de Sujets fidèles , & l'assure que le seul nom de Thésée le défendra de ceux qui seraient assez hardis pour tenter de l'enlever.

Pour augmenter les consolations qu'Œdipe vient de recevoir , le Chœur lui fait l'éloge du pays qu'il va habiter , vante ses richesses & sa fertilité , parle de l'olivier dû à Minerve , & garant de sa protection ; des chevaux dont l'attique est redevable à Neptune ; de la marine dans laquelle elle est supérieure aux autres Nations , enfin tout ce morceau est rempli d'allusions flatteuses pour les Athéniens.

A C T E I I I .

Antigone apperçoit une troupe nombreuse qui s'avance , c'est Créon : il ne veut faire ni violence , ni injustice , mais engager Œdipe à le suivre , à réparer l'honneur des Thébains , qui sont désespérés de voir un grand Roi contraint d'errer , accompagné d'une jeune Princesse , qui oublie son rang pour mandier de quoi soutenir une vie languissante. » Malheureux, ajoute-t-il , que ne puis-je cacher cette tache faite à notre gloire ! . . Au nom des Dieux , cher Œdipe , oubliez le passé , revenez à Thèbes , & dérobez notre opprobre aux regards de la Grèce. . . Suivez-nous , & souffrez que la tendresse pour votre patrie l'emporte sur la reconnaissance pour Athènes qui vous a reçu dans son sein.

» Téméraire , lui répond Œdipe , qui sent toute la politique de ce discours , téméraire & artificieux Prince , quel piège oses-tu me tendre encore ? Désespéré , accablé de mes maux , je demandai l'exil comme une faveur ; pourquoi me le refusâtes-vous ? pourquoi , au mépris du sang qui nous lie , ne me chassâtes-vous que lorsque l'amour de la patrie eut triomphé de la douleur ? Athènes me tend les bras , & vous employez des caresses pour m'en arracher , tant les bienfaits vous coûtent peu , quand on n'est pas disposé à les recevoir. Ce n'est point pour me rendre mon trône

que vous me pressiez de partir , mais pour me reléguer sur les frontières du Royaume , pour étouffer la terreur que l'Attique inspire aux Thébains , pour éviter l'effet de mon séjour dans cette contrée. Non , non , je ne vous écoute plus. Mon mauvais démon vous poursuivra toujours , & mes fils ingrats n'auront du pays Thébain que le champ de leur combat & de leur mort. Vous semblé-je assez instruit des destinées de Thèbes?.... Allez.... mon sort , tout malheureux qu'il est , me paraît encore trop beau , puisqu'il fait des jaloux «.

Créon , qui n'a entendu cette réponse qu'avec peine , s'emporte contre Œdipe , & passe des menaces à la violence : il a surpris & enlevé Ismène , il proteste qu'il va s'emparer d'Antigone , & malgré ses cris , malgré les représentations du Chœur , malgré les plaintes & les gémissemens d'Œdipe , il fait entraîner cette infortunée , à laquelle il refuse même la douceur d'embrasser son père. Thésée est averti ; il fait couper les chemins aux ravisseurs , & vient trouver Créon.... Avez-vous donc pensé , lui dit-il , que l'Attique fût un état rempli d'esclaves & de lâches ? Qu'il vous fût permis de bouleverser ses loix , de profaner ses asyles sacrés , de ravir des Supplians.... Je connais les Thébains , ils sont trop justes pour approuver un pareil attentat. » Créon respecte les Athéniens , mais ils n'ont pas le droit de retenir des Princesses de son

fang, d'être les protecteurs d'un incestueux & d'un parricide « Qu'osez-vous me reprocher, lui réplique Œdipe? Un meurtre involontaire; le crime d'une épouse qui était votre sœur. . . . Le seul souvenir m'en fait frémir d'horreur, & c'est de sang froid que vous me parlez d'un crime dont la honte retombe, & sur elle, & sur vous! » Thésée ordonne à Créon de lui ramener les deux Princesses, promet à Œdipe de les lui rendre, ou de le venger, & le Chœur, qui s'est déclaré de son parti, termine l'Acte par des chants, où il se représente d'avance, les Athéniens vainqueurs des troupes de Créon.

A C T E I V.

Thésée, en effet, rend Antigone & Ismène à Œdipe, & après les premiers transports de joie que ce moment doit faire naître de part & d'autre, il lui annonce qu'un étranger, qui s'est retiré à l'autel de Neptune, demande à l'entretenir : les deux sœurs devinent que c'est Polynice, & supplient Œdipe de le recevoir. Œdipe refuse, & cède à l'importunité; mais le cœur ulcéré, mais résolu de priver son fils de la satisfaction même de l'envifager. Polynice se présente; il est touché de l'état de son père, de celui de ses sœurs, se le reproche, & en demande un généreux pardon, sans pouvoir se l'accorder à lui-même. Il avance, il hésite. . . » Vous vous taisez, dit-il, ô mon

père ! parlez , ne désespérez pas un tendre fils. Ne remporterai-je, pour tout fruit de mon voyage, qu'un silence glacé, & que le courroux d'un père. . . . O vous qui êtes ses filles chéries, efforcez-vous d'amollir son cœur, & faites qu'il ne renvoie pas avec dédain & sans réponse, un fils qui est venu sous les auspices de Neptune, pour fléchir son indignation « !

Œdipe garde toujours le silence, Ismène conseille à Polynice de faire part à son père du sujet de son voyage, & Polynice obéit. Chargé des imprécations de ce père, détrôné par son frère, il a épousé la fille d'Adraste, Roi d'Argos, & ce Prince lui a promis de le faire rentrer dans ses Etats. Mais l'Oracle a prédit que la victoire serait au parti qu'Œdipe daignerait favoriser, & c'est au nom de cet Oracle, au nom du Dieu dont les autels lui ont servi d'asyle, qu'il supplie son père de lui rendre sa bienveillance. » Exilés l'un & l'autre, ajoute-t-il, & contraints de mendier des secours étrangers, nous courons la même fortune, tandis qu'un traître, qui s'est couronné de ses mains, jouit du fruit de son usurpation, & insulte à nos communs malheurs. Daignez le vouloir, & je triomphe ; mais je ne triomphe que pour vous, je rentre dans ma patrie, j'en bannis le tyran, je vous rétablis sur le trône «.

Le Chœur attend la réponse d'Œdipe, & trop aigri, trop irrité, pour se tourner d'abord vers Po-

lynice , Œdipe adresse enfin les paroles suivantes » au peuple dont il est entouré. Qu'il rende grace à Thésée. Sans lui , le perfide n'aurait jamais entendu ma voix. . . . Misérable ! quand tu occupais ce trône qu'Étéocle t'a ravi , n'as-tu pas toi-même exilé ton père ? Ne l'as-tu pas réduit à cet état , dont la vue t'arrache à présent des pleurs intéressés. . . . ? Va , je ne pleure point sur mes maux , je fais les supporter. Je vis , mais c'est pour détester un parricide tel que toi ; toi , dis-je , qui m'as détrôné , toi qui m'as mis dans la situation où tu me plains , toi qui m'as contraint de dépendre d'autrui , pour traîner une vie infortunée. . . . Allez , barbares frères , vous n'êtes plus mes fils ; & toi , traître , apprends que si les Dieux ne t'ont pas encore frappé , le supplice n'est pas loin. Tes alliés vont à Thèbes , & la mort t'y attend. . . . Oui , Furies , j'implore votre bras vengeur , pour apprendre à des fils dénaturés quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds , à l'égard d'un père malheureux , dont les filles seules ont respecté la misère. Ce sont elles qui occuperont ce trône si avidement recherché. La justice , toujours assise auprès de Jupiter , leur est garant de mes prédictions. Va , fils exécration , pars & porte aux enfers les foudroyantes paroles que je lance sur toi. Puisses-tu voir bientôt l'issue de la funeste guerre que tu vas porter dans le sein de ta patrie ! puisses-tu

ne revoir jamais Argos! puissiez-vous l'un & l'autre tomber entrelacés & entre-égorgés de vos mains!... Terribles Euménides, & vous Mars, qui avez empoisonné leurs cœurs de hâines mutuelles, hâtez l'effet de mes desirs. Pars, encore une fois, pars, & dépositaire de ma dernière volonté, apprends aux Thébains & à tes fidèles alliés, quel est l'héritage qu'Œdipe outragé laisse, par testament, à des fils barbares «.

Un coup - d'œil sur les vers suivans, que nous avons recueillis de la Tragédie de M. Ducis, donnera une idée de la manière dont cet Ecrivain a imité son modèle.

ŒDIPÉ à POLYNICE.

Un grand Prince, dis-tu, t'admet dans sa famille!
 Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
 Certes, tes alliés ont raison de frémir,
 Si c'est sur ta vertu qu'ils pensent s'affermir.

Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
 Pour emporter les vœux d'un Vieillard qui t'abhorre.
 Je rends grace à ces mains qui dans mon désespoir
 M'ont, d'avance, affranchi de l'horreur de te voir.
 Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite,
 J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.

Que par-tout la nature à tes regards perfides
 S'éclaire, en pâlisant, du feu des Euménides.

Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
 Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!

De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace, en tombant, que ton corps doit couvrir !

P O L Y N I C E .

.....
Suscitez contre moi les Enfers & les Cieux,
Du fond de ces Enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs serpens, leurs feux, leurs barbaries....
Leurs serpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre & fléchir la rigueur,
Il est là ce témoin, ce Juge incorruptible.

.....
Je le fais, je le dis, rien ne me fut sacré,
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé,
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni le ciel, ni ma sœur, ni le front de mon père....
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne peut me ravir, que j'ai reçu des Dieux;
Avec eux, par lui seul, je communique encore,
C'est ce remord sacré qui pour moi vous implore.

Œdipe, dans cette Pièce, pardonne à Polynice; mais dans celle de Sophocle, il est inébranlable, & Polynice accablé, mais déterminé à subir son sort, à cacher aux Argiens les terribles imprécations de son père, en un mot, à marcher vers Étéocle; Polynice, dis-je, brave les larmes de ses sœurs, & leur demande, pour toute grace, si elles viennent à Thèbes, de ne pas le priver des honneurs de la

fépulture. A peine a-t-il disparu , que l'on entend gronder la foudre , & le Chœur tremble que ce ne soit le présage de quelque nouveau malheur pour Œdipe ; mais Œdipe , en homme inspiré , regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine , & presse ses filles d'avertir Thésée. Elles obéissent , le tonnerre continue , & les Vieillards étendant les mains vers le ciel , demeurent saisis de crainte & de respect.

ACTE V.

Thésée arrive , & au milieu de la consternation générale , Œdipe d'un ton ferme lui apprend que les Dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents ; que tout aveugle qu'il est , il va marcher sans guide vers le lieu où il doit expirer ; mais que Thésée seul aura le secret de son tombeau ; secret qu'il ne révélera qu'au moment de mourir , & seulement à son successeur , pour être transmis , avec le même soin , à tous les Rois d'Athènes à venir. C'est à cette condition , que ce tombeau deviendra le rempart le plus solide des Athéniens.

„ Les Dieux , ajoute - t - il , les Dieux & les Destins me pressent d'arriver au terme marqué. Suivez-moi , mes filles. . . . Qu'on me laisse , qu'on ne m'approche pas , seul je trouverai l'endroit où la terre doit m'ouvrir son sein. . . . C'est par-là. . . .

Mercure & la Déesse des Enfers sont mes conducteurs. . . . Cher Thésée , & vous , généreux Athéniens , puissiez-vous être toujours heureux , & dans votre prospérité , vous rappeler quelquefois le souvenir d'Œdipe « !

Il sort , le Chœur prie les Dieux de lui accorder un passage doux & tranquille dans le séjour des morts , & la Pièce finit par le récit des circonstances qui ont accompagné cet évènement.

Œdipe est arrivé près d'un précipice , ou Pirithois & Thésée s'étaient juré une fidélité inviolable ; il s'est assis sur un siège de pierre , il a quitté ses habits de deuil , s'est purifié dans une eau que ses filles ont puisée dans une source voisine , & s'est revêtu d'une robe telle qu'on en donnait aux morts. Alors la terre a tremblé , Œdipe a embrassé Ismène & Antigone , qui l'arrosaient de leurs larmes , les assistans ont jetté un grand cri auquel a succédé un profond silence , & l'on a entendu une voix du ciel. *Œdipe , qu'attendez-vous ?* Aussi-tôt il a prié Thésée de s'approcher , lui a recommandé ses filles , leur a ordonné de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort , dont par ordre des Dieux , Thésée seul devait être témoin , & quelques momens après il a disparu , sans que l'on ait pu savoir comment. La seule chose que l'on ait vue , c'était Thésée qui se couvrait le visage , comme s'il eût été ébloui d'un spectacle céleste.

Ismène & Antigone reparaiſſent, elles ſont inconſolables de la perte qu'elles viennent de faire, elles voudraient retourner ſur leurs pas, pour découvrir le tombeau de leur père, mais cette conſolation leur eſt interdite. Le Chœur & Théfée ſ'uniffent pour eſſuyer leurs larmes, mais rien ne les touche, que le ſouvenir d'Œdipe, & la ſeule faveur qu'elles ſollicitent, faveur que Théfée leur accorde, c'eſt qu'on les conduiſe à Thèbes, où elles tâcheront de prévenir les funeſtes effets de l'inimitié d'Étéocle & de Polynice.

Cette Tragédie, ſelon les Hiſtoriens, fut compoſée & jouée vers la fin de la guerre du Péloponèſe, tems auquel Sophocle devait être fort âgé; mais le génie ne vieillit pas, & celui de l'Auteur ſe retrouve en entier dans cet Ouvrage admirable, par l'élégance de ſon ſtyle, & par cette heureuſe ſimplicité auſſi peu goûtée dans notre ſiècle, qu'elle était recommandée chez les Anciens. » Tout ce que l'Hiſtoire lui a fourni, dit l'Abbé Sallier, c'eſt la mort d'Œdipe ſur les terres des Athéniens; il ſuivait, en cela, la même tradition qu'Euripide ſur la fin de ſes Phéniciennes, & je ne crois pas que cette ſuppoſition bleſât, en aucune manière, la créance commune «.

Je fais, ajoute-t-il, que Pausanias la révoque en doute, & même la combat ouvertement. Il aſſure qu'après avoir fait bien des recherches, il a enfin reconnu qu'Œdipe était mort à Thèbes,

que ses cendres avaient été apportées de Thèbes à Athènes, & qu'elles reposaient dans l'enceinte de l'Aréopage, où Œdipe avait son tombeau. Que tout ce qu'en disait Sophocle était une pure fiction, & qu'il ne fallait qu'opposer l'autorité d'Homère à celle du Poète tragique. En effet, Homère au XXIII^e. Livre de l'Illiade, parle d'un Méristée qui combattait à Thèbes dans les Jeux célébrés sur le tombeau d'Œdipe. On pourrait appuyer ce témoignage de celui de Lyfimaque d'Alexandrie dans son XIV^e. Livre de l'Histoire de Thèbes.

Ce Lyfimaque écrit, d'après un Historien qu'il cite. Il dit qu'Œdipe étant mort, ses amis voulurent lui donner la sépulture, mais que les Thébains s'y opposèrent, par respect pour la volonté des Dieux qui étaient si manifestement déclarés contre Œdipe. On l'emporta donc, dit-il, hors de Thèbes dans un endroit particulier de la Béotie : mais la vengeance des Dieux poursuivait Œdipe jusques dans son tombeau : elle accabla de maux ceux qui étaient dépositaires des cendres de ce malheureux Prince ; les amis d'Œdipe furent obligés de les porter ailleurs ; ils ne savaient où les déposer. L'opposition qu'ils trouvaient par-tout, leur fit prendre le dessein de cacher quelque part ces restes d'un homme haï des Dieux : ils les mirent en terre pendant l'obscurité de la nuit, qui leur déroba la connaissance du lieu où ils s'arrêtèrent. Il était com-

sacré à Cérés dans une ville dont parle Homère. Ce mystère ne resta pas long-tems ignoré. L'Oracle fut consulté sur ce qu'on avait à faire, il répondit qu'il ne fallait pas remuer les cendres d'un homme qui s'était mis sous la protection de la Déesse. (Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome VI).

Nous ne discuterons point la vérité de ces faits, mais il est probable que la tradition dont Sophocle s'est servi, était reçue, au moins chez les Athéniens, puisqu'il en a fait le principal fondement de sa Pièce remplie d'ailleurs des tableaux les plus vrais & les plus frappans.

L'ordre de l'Oracle qui veut qu'Œdipe se rende au Temple des Euménides pour y mourir, la liaison de sa mort avec le bonheur de ceux chez lesquels il aura son tombeau, son départ, & son entrée dans un lieu dont aucun profane ne doit approcher, l'horreur que sa présence inspire aux Athéniens, l'arrivée subite d'Ismène qui vient annoncer celle de Créon, nouvelle qui ne peut que jeter l'allarme dans le cœur d'Œdipe & d'Antigone, l'empressement de Thésée instruit de l'avantage qu'il doit attendre de la protection accordée à ce malheureux Vieillard, la violence de Créon qui lui enlève ses deux filles, le retour de ces mêmes filles rendues par l'ordre du Roi, les remords, ou si l'on veut le repentir intéressé de Polynice, ses efforts pour ob-

tenir son pardon , l'inflexibilité du père , le désespoir du fils , qui accablé d'imprécations , court au combat comme à une mort certaine , les larmes d'Ismène & d'Antigone , le bruit des vents & du tonnerre ; voilà les incidens dont Sophocle a enrichi son sujet , incidens qu'il a liés ensemble , de manière que chacun d'eux concourt au même but , qui est la mort d'Œdipe. L'heure de cette mort est marquée , les foudres l'annoncent , une voix céleste la confirme , Œdipe aveugle , marche seul vers l'endroit où son corps doit être déposé , les Dieux l'y attendent , ces Dieux qui l'ont rendu coupable & qui l'ont puni ; tout cela inspire un respect , un intérêt dont il est impossible de se défendre. M. Ducis l'a senti , & l'a rendu avec une énergie digne de Sophocle.

Contemplez , dit son Œdipe mourant , en s'adressant aux Dieux :

- » Contemplez votre Œdipe à genoux ,
- » Il s'offre , il vous implore , il est digne de vous ;
- » Soixante ans de malheurs ont paré la victime «.

Le spectacle d'une épouse fidèle , qui se dévoue à la mort pour sauver les jours d'un mari qu'elle aime , les combats , les larmes , les regrets mutuels de ces deux époux , ont toujours produit l'impression la plus vive sur l'âme du spectateur ; mais la seule présence d'Œdipe , que ses crimes même ont rendu un homme sacré ; sa seule présence , dis-je , détruit

toute autre espèce d'intérêt, & l'on aurait désiré que M. Ducis n'eût introduit dans sa Pièce, ni Alceste, ni Admète. L'arrivée d'Œdipe à Colone, le récit de ses malheurs, l'aspect du temple des Euménides, l'assemblée des Coloniates qui font au moment de le chasser, la tendresse d'Antigone, le repentir de Polynice, les imprécations du Vieillard, sa mort; quelle est l'intrigue d'amour que l'on puisse opposer à des beautés de ce genre? Lorsque Voltaire lut aux Français son Œdipe Roi, les Comédiens lui demandèrent d'y introduire de l'amour, il était jeune, & il céda: sa Tragédie y a-t-elle gagné? Nous sommes loin de le croire.

A N T I G O N E.

Nous venons de voir Ismène & Antigone partir pour Thèbes, dans le dessein de prévenir la guerre des deux frères, nous les avons vus se tuer mutuellement, dans les sept Chefs d'Eschyle; nous y avons vu Polynice privé de la sépulture, & inhumé par les soins de sa sœur Antigone; ajoutons qu'en proscrivant ainsi le corps de ce Prince, Créon fit publier que quiconque oserait lui rendre les derniers devoirs, serait enterré tout vivant, & le Lecteur connaîtra le sujet de cette Tragédie, dont l'action se passe à Thèbes dans le vestibule du Palais, vers la fin de la nuit.

ACTE PREMIER.

Antigone attire sa sœur Ismène dans ce Vestibule , lui fait part du décret affreux que le Roi a prononcé contre Polynice , & l'engage à braver ce décret. Ismène craint le Tyran , & Antigone indignée de ses frayeurs , la quitte , bien décidée de périr , plutôt que de laisser son frère sans sépulture.

Le Chœur paraît , ce sont les anciens du pays qui se rassemblent , par l'ordre de Créon : ils viennent d'être les spectateurs du combat , & dans une très-belle Ode , ils célèbrent la victoire que les Thébains ont remportée sur les Argiens. Créon arrive , remercie ses sujets de leur fidélité , décerne des honneurs à Etéocle , proscriit de nouveau , le corps de son frère , & malgré le suffrage unanime du peuple , il craint de trouver quelque réfractaire à la loi qu'il a portée : un Garde vient le confirmer dans cette idée , en tremblant , lui annonce qu'on a rendu quelques devoirs à Polynice ; qu'on a répandu du fable autour de son corps , & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires ; mais qu'aucun d'eux ne s'en est apperçu , & que pour montrer leur innocence , ils sont prêts à manier le fer brûlant , à soutenir l'épreuve du feu , en marchant à travers les flammes.

On n'a rien vu, on n'a découvert aucun vestige de cet évènement, & le Chœur incline à le regarder comme un prodige opéré par les Dieux; » les Dieux, reprend Créon irrité, les Dieux honoreraient eux-mêmes, d'un tombeau, un perfide qui venait la torche à la main, embraser leurs temples, & braver leurs loix « ? Il attribue cet attentat à quelques mutins, il soupçonne les gardes, & jure de les perdre tous, s'ils ne découvrent le coupable.

ACTE II.

Le même Garde réparaît ; il a surpris Antigone inhumant Polynice, & il amène cette Princesse, qui loin de se justifier, se fait honneur de l'action qu'elle vient de commettre : Créon s'emporte, le Chœur garde le silence, & Antigone ne l'attribue qu'à la crainte que lui inspire le Tyran : celui-ci jure de la livrer à la mort, ainsi que sa sœur Ismène qui arrive, & qui, honteuse des frayeurs qu'elle a marquées, veut périr avec Antigone : celle-ci est animée par la fierté, l'autre est conduite par la pitié, & le seul objet que la première regrette en perdant la vie, c'est Hémon, fils de Créon même, dont elle devait être l'épouse ; ce sentiment n'émeut point Créon, & le Chœur tire de tout ceci une moralité qui tombe particulièrement sur les infortunes attachées à la maison d'Œdipe. On y remarque une très-belle

strophe sur la puissance Divine, que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité.

A C T E III.

Hémon consterné vient trouver son père, & lui parle d'abord avec tout le respect, toute la modération d'un fils résolu de s'oublier lui-même, pour se conformer à ses volontés. Créon ne peut digérer l'affront d'avoir été bravé par Antigone, exagère son crime, & dit à son fils ce que l'Auteur du Cid a fait dire depuis à Diégo dans sa Scène avec Rodrigue.

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de Maitresses.

Cependant Hémon, qui n'a voulu que fonder le cœur de son père, lui représente que les Thébains pleurent sur le sort d'Antigone, que tous répètent qu'une Princesse qui a porté la piété, jusqu'à exposer sa vie pour procurer à un frère le seul bien qu'il pût attendre des mortels, mérite une couronne, plutôt qu'un supplice. » O mon père, ajoute-t-il, daignez ne pas donner dans le préjugé trop ordinaire, qu'un Roi soit à couvert de l'erreur «! Créon ne peut revenir du changement d'Hémon, l'accable de reproches, veut que l'on amène Antigone pour la faire expirer à ses yeux, & cet amant consterné, fort plein de fureur & de désespoir. Créon n'en est que plus irrité, excepte Ismène du supplice, &

condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thèbes.

C'était, selon les Payens, une impiété de faire mourir quelqu'un par la famine; & pour se venger sans crime, pour se sauver du reproche qu'aurait pu faire à sa patrie l'ombre d'un mort de l'avoir englouti, de l'avoir laissé périr faute de subsistance, ils donnaient une légère nourriture à ceux qu'ils enfermaient vivans dans le sein de la terre.

La Scène suivante est remplie par des réflexions du Chœur sur le pouvoir de l'amour, par des gémissemens sur le destin d'Antigone, qui vient faire ses dernières plaintes, plaintes en usage chez les Anciens, & que les Latins ont appellées *novissima verba*. » Citoyens de Thèbes, dit-elle, jetez les yeux sur une Princesse déplorable qui suit la dernière route où aboutissent les mortels, & qui voit le soleil pour ne plus le revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est là l'hymen qui m'est préparé. Car, hélas! son flambeau ne s'est point allumé pour moi, & les temples n'ont point retenti du chant nuptial. . . . O Thèbes! ô Citoyens! ô sources de Dircé! & vous forêts voisines, soyez témoins de la loi barbare qui me précipite, dirai-je, dans une prison ou dans un tombeau, parmi les morts ou

les vivans , ou plutôt hors du commerce des uns & des autres , sans être pleurée par ceux qui me sont le plus chers. . . . Quelle plaie , ajoute - t - elle , en parlant au Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Œdipe dont les malheurs retombent sur elle , quelle plaie aigrissez-vous , cruels , en me remettant sous les yeux le destin des Labdacides ! ô Furies spectatrices de l'hymen de ma mère ! ô affreux hymen ! de quel sang suis-je issue , & à quel sort étais-je réservée ! Frère malheureux devenu époux sous d'horribles auspices , c'est vous , qui tout mort que vous êtes , m'entraînez toute vivante au tombeau ; sépulchre affreux , ajoute cette infortunée , dont Créon veut que l'on hâte le supplice , lit nuptial , tu seras donc ma demeure éternelle ! je vais retrouver les miens aux Enfers : Proserpine les a presque tous enlevés. C'est d'après cette idée que Racine fait dire à Phèdre :

De ce sang déplorable ,
Je mourrai la dernière , & la plus misérable.

Grands Dieux , continue la fille d'Œdipe , laquelle de vos loix ai-je donc violée ! mais pourquoi tourner mes regards vers les Dieux ? Quel secours puis-je en attendre ! C'est ma piété qui m'attire le supplice destiné aux impies. Que dis-je ? Si ma mort est un arrêt du ciel , j'y souscris ; si j'ai péché , je pardonne , & je me soumets à la peine ; mais si la loi est injuste ,

puissent ceux qui l'ont portée éprouver tous les maux dont ils m'accablent aujourd'hui !

Créon presse Antigone de partir, & elle sort en reprochant aux Thébains la dureté avec laquelle ils envisagent son trépas. Le Chœur qui veut se dissimuler que ce trépas est injuste, & que la seule crainte du Tyran l'empêche de s'y opposer, lui allègue le pouvoir du Destin, Destin immuable qui a fait périr Orphée & Danaé.

A C T E I V.

Tirésias paraît; les Dieux ont rejeté les sacrifices, les augures sont terribles, & la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice, menace Thèbes des malheurs les plus affreux. » Sachez, dit-il au Roi, qui s'emporte, qui l'accuse de s'être laissé corrompre, fachez qu'avant le tour du soleil, la mort d'un de vos fils vengera Polynice & Antigone... Déjà les Furies vengeresses des devoirs violés, sont prêts à vous tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes maux. . . . Votre cour retentira bientôt de cris & de hurlemens. Vous verrez s'élever contre vous toutes les villes où les cendres des morts auront été violées. Voilà les traits inévitables que mon indignation vous lance. Allons, dit-il à son guide, conduis-moi hors de ce Palais «.

Créon est rempli d'effroi, ainsi que les Vieillards

qui lui conseillent de délivrer Antigone & de faire inhumer Polynice : la fierté le retient, mais la crainte l'emporte, & il se retire pour accomplir les désirs du Chœur qui prie Bachus, Dieu tutélaire de Thèbes, d'écartier les maux dont Tiréfiàs les a menacés.

A C T E V.

C'est un Officier du Palais, qui vient annoncer au Chœur que les Oracles sont accomplis ; c'est Eurypide, femme de Créon, qui consternée des bruits qu'elle a entendus, vient en demander la cause, c'est l'Officier qui raconte que son époux occupé à rendre les derniers devoirs à Polynice, impatient d'aller vers la Grotte qu'il avait fait ouvrir pour en retirer Antigone, a reconnu de loin des cris effrayans qui sont parvenus jusqu'à lui. » C'est mon fils, a-t-il dit, courez, volez, entrez dans la Grotte. Nous y pénétrons, mais quel affreux spectacle au fond du tombeau ! nous voyons Antigone attachée à un nœud fatal qu'elle avait formé de ses voiles. . . . Hémon la tenait embrassée. . . . Le Roi arrive. . . . Malheureux ! que vas-tu faire ? Quelle fatalité t'entraîne à ta perte ? Sors, mon fils, fors de ce tombeau, c'est ton père qui t'en conjure. Mais Hémon lui jettant un regard terrible, dédaigne ses prières : pour toute réponse il tire son épée & s'avance. Créon fuit, Hémon tourne sa
fureur

fureur contre lui-même, se perce & meurt dans les bras d'Antigone... Exemple terrible des suites funestes qu'entraîne après soi l'injuste courroux des Rois.

Eurydice se retire sans prononcer un seul mot ; silence plus expressif que les paroles, & que Sophocle a imité d'Eschyle dans son Hercule. Créon se présente tenant le cadavre de son fils, versant sur lui des larmes de sang, pénétré des remords qui le déchirent, accablé enfin par la mort d'Euridice qui s'est poignardée, & dont le corps paraît étendu dans le fond du Théâtre. Son esprit s'égare, il prie les Vieillards de l'immoler aux mânes de son fils & de son épouse ; sacrifice qu'il accomplirait lui-même s'il avait une épée, mais les Grecs n'en portaient pas chez eux... Il se déteste, il se voue à tous les maux qu'il a causés, & se retire, en renouvelant au Chœur la prière qu'il lui a faite, de le conduire à la mort.

Créon s'est enyvré du pouvoir suprême qu'il a usurpé pour la seconde fois, il a manqué d'humanité pour ses proches, de respect pour les Dieux, qui sont les premiers appuis de la félicité des Rois, & les Dieux ne lui ont inspiré qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, & dernier supplice dont le ciel punit l'orgueil des Souverains. Tel est le sens de la morale, par laquelle les Vieillards

terminent cette Tragédie, dont le sujet simple, & conduit avec art, est rempli d'incidens qui naissent les uns des autres, qui augmentent, à chaque instant, la terreur & la pitié du spectateur; & qui produisent un dénouement magnifique. La haine & l'horreur tombent sur Créon pendant toute la Pièce, il finit par exciter la compassion, & le secret de rendre intéressans des personnages odieux n'appartient qu'à des génies tels que Sophocle.

On aurait désiré qu'il eût fait prévoir à ce même Créon le désespoir de son fils, qu'il eût rendu Ismène plus nécessaire, ou que du moins il eût dit ce que devient cette Princesse, enfin, que l'effet de l'Oracle prononcé par Tirésias fût moins prompt: ce Tirésias doit-il passer pour un Prophète, quand les malheurs qu'il prédit arrivent dans le tems même où il les annonce. A l'égard d'Eurydice, qui semble n'avoir paru que pour se nommer, & se tuer un moment après, il faut songer à la religion des Grecs, qui croyaient que les Dieux ne pouvaient trop se venger d'un coupable. Aussi Sophocle leur fait-il punir Créon comme Roi, comme père, & comme époux.

Cette Pièce eut le plus grand succès chez les Athéniens, qui la firent représenter trente-deux fois, & nommèrent l'Auteur, Préfet de Samos. Nous verrons dans son tems quel parti Rotrou à su tirer de ce sujet.

A J A X F U R I E U X.

CET Ajax, fils de Telamon, était invulnérable, excepté dans un endroit de la poitrine que lui seul connaissait. Il fut au siège de Troye, il se battit pendant un jour entier contre Hector, & ces deux Héros, charmés de leur valeur mutuelle, se firent chacun un présent qui leur devint funeste. Le baudrier qu'Hector eut d'Ajax, servit à l'attacher au char d'Achille, quand Achille le traîna autour des murs de Troye; & Ajax se donna la mort avec l'épée même qu'il avait reçue d'Hector.

Le fils de Thétis est tué, Ajax dispute ses armes contre Ulysse, celui-ci les gagne, & Ajax en conçoit un tel dépit que dans un accès de fureur, il massacre des troupeaux, croyant égorger ses Juges. Les Salaminiens, ses sujets, en sont informés, ils aiment leur Prince, ils viennent à sa tente, le demandent à Tecmesse sa femme, & Tecmesse, dans les termes les plus pathétiques, leur fait la description du désespoir de son époux. » Il reprend ses sens, ajoute-t-elle, il tonne, il m'interroge, il veut savoir tout ce qui lui est arrivé. J'obéis, mais aussitôt il s'exhale en lamentations, telles que je n'en entendis jamais sortir de sa bouche, car il jugeait auparavant que la plainte était la ressource des âmes faibles, ses douleurs étaient tranquilles, il les ren-

fermait dans son sein. . . . Mais aujourd'hui ce Héros , accablé du poids de ses maux atroces , languit sans nourriture , couché au milieu des animaux qu'il a sacrifiés à sa rage , & il paraît méditer quelque chose de funeste «.

On entend la voix d'Ajax , & Tecmesse ouvre sa tente. Il reconnaît ses soldats , il leur montre ses victimes , & frémit à la seule pensée qu'il va devenir la Fable de ses ennemis. Il invoque les Divinités infernales , il compare ce qu'il est avec ce qu'il a été ; voir Ulyffe & les Grecs , les immoler & mourir après eux , voilà quels sont ses souhaits.

Mourir , lui répond Tecmesse ! ah ! songez que vous avez un fils ! Ajax le demande , on le lui amène. Approchez-le , dit-il en le voyant , il ne fera point effrayé de ce spectacle , s'il a puisé mon courage dans mon sang. Mais ce même enfant doit un jour montrer de quel père il est né , & Ajax lui laisse son bouclier. . . . Retirez-moi mon fils , ajoute-t-il avec fureur & attendrissement. C'est le trait d'Inès dans la Tragédie de ce nom. *Otez - moi mes Enfants , &c.*

T E C M E S S E.

Ah ! de quels traits vous me percés ! Au nom de ce fils unique & des Dieux , ne vous perdez pas.

A J A X.

Les Dieux ! ignorez - vous que je ne leur dois plus rien.

Cependant il a résolu de mourir , & dans la crainte que l'on n'observe ses pas , il va , dit-il , se purifier dans une fontaine , il va cacher dans le sein de la terre la malheureuse épée qu'il a reçue d'Hector , & qui lui est devenue odieuse , depuis qu'elle a été l'instrument de son aveugle vengeance ; en un mot , il va se réconcilier avec les Atrides ; retour apparent qui calme l'effroi de ses sujets , & celui de Tecmesse dont il a désolé la maison paternelle , & qui est , à-la-fois , & son épouse & sa captive.

Ajax , en partant pour Troye , avait répondu à Télamon , son père , qui l'exhortait à combattre vaillamment sous les auspices des Dieux , qu'une victoire remportée par leur secours était une victoire de lâche : „ une autre fois , il avait dit , en s'adressant à Minerve : Déesse , défends les Grecs , ils en ont besoin , pour moi , je ne crains point les ennemis. « . . . Les Dieux ont résolu de punir ces impiétés , le jour de leur vengeance est arrivé , & ce jour - là même , Ajax périt , s'il s'éloigne de sa tente. Teucer , son frère , en est instruit par Calchas , il dépêche un Officier vers Ajax , mais Ajax est absent , & c'en est fait de sa vie. Tecmesse est avertie , Tecmesse au désespoir invite les Salamiens , les uns à chercher son époux , les autres à courir au - devant de Teucer , & trop certaine que le premier n'a cherché qu'à la tromper , elle vole sur ses pas , incertaine de la route qu'elle

tiendra : coup de maître , selon l'Abbé d'Aubignac , de la part de Sophocle , qui en écartant le Chœur , à rendu la Scène libre à son Héros.

Il reparait , & l'instrument de sa mort est préparé. C'est son épée qu'il a enfoncée dans la terre par la garde , pour se précipiter sur la pointe.

Oui , le glaive est tout prêt , il va finir ma vie.
 Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie ,
 Placé dans des rochers où l'a fixé ma main ,
 Il présente la pointe où s'appuyera mon sein.
 Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste ,
 Ce fer , présent d'Hector , qui dut m'être funeste ,
 Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort ,
 Rend un dernier service à qui cherche la mort.
 O vous ! ô Dieux puissans ! exaucez ma prière !
 Je ne demande pas une faveur bien chère ;
 Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour ,
 De Teucer , en ces lieux , Dieux ! hâtez le retour.
 Que Teucer me retrouve , & qu'il rende à la terre
 Le cadavre sanglant de son malheureux frère ,
 De peur qu'un ennemi prévenant ses secours ,
 Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
 Que le fils de Maïa , qui sur les rives sombres
 Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres ,
 Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis ,
 Y plonge mollement mes mânes assoupis.
 Vous , Filles de la nuit , Dées implacables ,
 Qui , la torche à la main , poursuivez les coupables ,
 Ministres des Enfers , dont le regard vengeur
 Observe incessamment le crime & le malheur ;
 Je vous invoque ici , puissantes Euménides !
 Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.

Auteurs de tous mes maux , leur superbe mépris ,
 Insulte à mon trépas ; payez leur-en le prix.
 Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée ,
 La main de leurs parens tranche leur destinée ;
 Que les Grecs soient punis , & leur camp ravagé ,
 N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
 Soleil ! arrête-toi dans ta course divine !
 Détourne tes chevaux aux murs de Salamine :
 Raconte à Télamon , chargé du poids des ans ,
 Et les destins d'Ajax , & ses derniers momens.
 O combien ce récit va frapper sa vieillesse !
 O qu'il va de ma mère affliger la tendresse !
 J'entends ses cris perçans , sa lamentable voix
 Je te parle , ô soleil ! pour la dernière fois.
 Pour la dernière fois mon œil voit la lumière.
 O mort ! ô mort ! approche , & ferme ma paupière.
 Approche. Ton aspect ne peut m'épouvanter ,
 A jamais , avec toi je m'en vais habiter.
 O jour ! ô Salamine ! ô terres paternelles !
 Fleuves sacrés , & vous , mes nourrices fidèles !
 Noble Peuple d'Athènes à mon sang allié !
 Troye où pour mon malheur les Dieux m'ont envoyé !
 Vous , que ma voix appelle à cette dernière heure ,
 Recevez mes adieux , il est tems que je meure ;
 Que je termine enfin ma plainte & mes revers :
 Mon ombre désormais va gémir aux Enfers.

(M. DE LA HARPE.)

Son désespoir l'entraîne , & il se précipite sur son
 épée , mais loin de la vue des spectateurs , car les
 Tragédiens Grecs s'observaient scrupuleusement sur
 cet article , & la force de leur éloquence , l'énergie

de leurs tableaux produisoient plus d'effet que des coups de poignards & des meurtres.

Les Salamiens , dispersés de différens côtés , reviennent sans avoir trouvé ni Ajax , ni Teucer ; mais Tecmesse les suit , & Tecmesse a découvert le corps de son époux. Quel spectacle pour elle ! Teucer paraît , & la consternation générale lui apprend le sort d'Ajax. Il est accouru pour sauver ce frère qu'il chérissait ; & le ciel ne lui a pas permis d'arriver assez tôt. Fatale destinée : c'était toujours à elle que les Grecs attribuaient les malheurs qui leur arrivaient , & qu'ils regardaient comme inévitables. Ils attachaient la même idée à ceux que , dans leurs imprécations , les mourans fouhaitaient à leurs ennemis. Œdipe désire que ses deux fils s'égorgent mutuellement , & ce désir s'accomplit ; Ajax demande aux Dieux que les Atrides meurent de la main de leurs parens , & Clytemnestre poignarde Agamemnon ; ces divers exemples produits par le hasard , mais réitérés de tems en tems , étaient bien faits pour autoriser leur superstition.

Le Lecteur a vu dans les sept Chefs d'Eschyle quelle fut la suite de la mort de Polynice , auquel Créon & le Sénat Thébain refusèrent la sépulture ; ici , c'est Ménélas , qui de la part des Princes Grecs , vient défendre à Teucer d'ensevelir Ajax. Mais Ajax est Roi , Ajax n'est point le sujet des Grecs , & Teucer est résolu de lui rendre les derniers de-

voirs, en dépit des menaces de leur Député, qui fort pour faire exécuter par la force, les ordres qu'il vient de donner.

Ajax repose dans le fond du Théâtre, Tecmesse vient le baigner de ses larmes, son fils se présente, & c'est à cet enfant que Teucer confie la garde du corps de son père. » Périssé, dit-il en s'éloignant pour chercher un lieu propre à l'inhumér, périssé quiconque oserait vous ravir ce dépôt.

Agamemnon renouvelle les défenses portées par Ménélas; Teucer qui le fait, a juré de les braver, mais Ulyssé survient, Ulyssé représente qu'il est indigne d'un Héros de poursuivre un ennemi après le trépas, Agamemnon cède, & les Salaminiens célèbrent les Funérailles d'Ajax, contre lequel les Atrides ne se déclaraient, que pour se venger de son orgueil.

Que l'on oublie que ce Héros a la tête perdue au point de massacrer des bœufs & des moutons qu'il prend pour des Princes Grecs; qu'il a enfermé dans sa tente un bélier qu'il imagine être Ulyssé, & qu'il assomme à coups de fouet; que l'on oublie que ce même Ulyssé, en priant Minerve de lui faire voir Ajax, n'y consent qu'à condition qu'il sera bien caché, parce qu'il en a peur; que cette même Minerve n'est qu'une intrigante perfide & mal-adroite, qui malgré la haine qu'elle a pour Ajax, vient le tromper, uniquement dans

la vue de le calmer sur le compte du Roi d'Ithaque qu'elle protège ; en un mot, que l'on dépouille cette Pièce des absurdités de la Religion Payenne , & l'on y trouvera les plus grandes beautés. De ce nombre sont , la gloire irritée d'Ajax , son inimitié contre les Atrides , ses imprécations & sa mort ; mais sans parler de tout cela , quoi de plus imposant que de voir le fils de ce Guerrier veiller seul sur son corps au milieu d'une armée qui a juré de le livrer à la voracité des oiseaux ! D'après le respect que les Grecs avaient pour leurs morts , cet enfant devient aux yeux des spectateurs un Dieu , dont la présence arrêtera les mutins & les impies. Quand on a fini la lecture d'une Tragédie Grecque , on est toujours étonné du peu de moyens que les Auteurs ont employés , & de l'effet qu'ils ont produit.

P H I L O C T È T E .

L'AMI , le compagnon , & l'héritier des flèches d'Hercule , Philoctète marcha vers les campagnes de Troye , & y fut mordu au pied par un serpent. Sa blessure devint si profonde , & l'infection de sa plaie si considérable , que les Grecs , qui le crurent frappé de la main des Dieux , chargèrent Ulysse de le conduire dans l'île de Lemnos , avec ordre de profiter de son sommeil pour l'y aban-

donner. Ulyffe s'acquitta de cette cruelle commission ; mais au bout de dix ans , les Atrides informés par l'Oracle , que Troie ne tomberait que sous les coups de Néoptolème , fils d'Achille , & que ce Néoptolème ne pouvait rien sans les flèches d'Hercule , ils députèrent le Roi d'Ithaque vers le malheureux Guerrier qui en était possesseur , & le Roi d'Ithaque se rendit à Lemnos , accompagné du jeune Prince que nous venons de nommer.

L'intérêt qui fait la base de cette Pièce , n'est rien moins que le renversement d'un Etat , dont la résistance a épuisé les forces de vingt Souverains réunis. Ce renversement dépend de Philoctète ; mais comment le décider à revenir vers les Grecs , dont la barbarie lui a fait souffrir les maux les plus affreux ? Ulyffe l'entreprend ; mais pour y parvenir , il faut qu'il se cache aux yeux de Philoctète qui lui a juré une haine éternelle , il faut qu'il le trompe , & qui emploie-t-il ? Néoptolème , jeune Prince que son grand cœur & les exemples de son père ont rendu ennemi de la moindre ruse , mais qui finit par céder à la gloire , sa passion dominante.

C'est ainsi qu'Ulyffe annonce l'action de cette Tragédie , dont le Héros a sans cesse à se défendre , & des ruses de l'Ambassadeur des Grecs , & de la franchise apparente du fils d'Achille , qui par ses remords fréquens , est toujours prêt à renverser la politique & les artifices de son guide.

Des feuilles , quelques branches d'arbres , une coupe grossièrement travaillée , des lambeaux de voiles déchirés & ensanglantés , voilà tous les meubles de la grotte qui sert d'asyle à Philoctète sur le rivage de l'île ; solitude horrible , dans laquelle il ne se trouve point à l'arrivée de ses compatriotes , & dont il ne s'est éloigné de quelques pas , que pour aller chercher des alimens , ou des herbes propres à soulager ses douleurs.

Ulysse s'est retiré , Néoptolème est instruit de la marche qu'il doit suivre , le Chœur composé de la suite du Roi d'Ithaque & de la sienne , doit lire dans ses yeux , se conduire d'après ses regards , & ce Chœur se sent ému à la vue d'un séjour aussi triste , lorsque les environs de la grotte retentissent de cris perçans & douloureux ; c'est Philoctète qui se traîne vers sa retraite ordinaire.

O étrangers ! dit-il , qui êtes-vous ? Quel malheur vous a conduits dans cette île inhabitée , où nul vaisseau n'ose aborder ? Quelle est votre patrie ?... Je reconnais l'habit grec , cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre votre voix , & de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus ! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu , que touchés de pitié , à la vue d'un malheureux abandonné des Dieux & des hommes.

Néoptolème se nomme , Philoctète retrouve le fils d'un père qui lui fut cher , c'est un instant de

bonheur , mais Néoptolème ignore , ou du moins feint d'ignorer jusqu'au nom de Philoctète , & celui-ci s'écrie : » Hélas ! il faut que je sois bien haï des Dieux , puisque le moindre bruit de mes malheurs n'a pu pénétrer dans ma famille , ni même parvenir dans la Grèce , tandis que mes barbares persécuteurs se rient en secret de ma funeste situation , tandis que mon mal croît de jour en jour , & prend de nouvelles forces pour m'accabler « !

» Que l'ennemi des Atrides soit l'ami des Dieux , & le mien , reprend Néoptolème , docile aux leçons d'Ulysse. Achille est tué , les ingrats m'appellent à Troye , & ne rougissent pas de me refuser les armes de mon père ! — Et Nestor l'a souffert ! — Nestor vit malheureux , il a perdu son fils Antiloque. — Et Patrocle ! — Il est au tombeau. . . . Tous nos Héros sont moissonnés , & le rebut de l'armée est échappé au trépas. Ulysse , cet indigne rejetton de Syphis , ce perfide que sa mère Anticlée portait dans son sein , avant qu'elle eût épousé Laerte , Ulysse voit encore le jour ! Cela devait être : les Dieux se font gloire de fermer les Enfers à l'injustice & à la fraude , tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu. . . . Et je les louerais encore !

Ces dernières paroles de Philoctète font voir à quel point son caractère est aigri , celui de Néoptolème ne l'est pas moins en apparence , il va se retirer dans l'Isle de Scyros , & Philoctète le con-

jure , par tout ce qu'il a de plus cher sur la terre , de lui donner place sur son vaisseau. » Jette - moi , lui dit-il , jette-moi à la proue , à la poupe , dans la sentine même , où tu voudras , par-tout où j'incommoderai le moins : accorde - moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des Supplians. . . . Malgré la douleur qu'il m'en coûte , je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un désert où il n'y a aucun vestige d'homme. . . Rends - moi à mon père. . . Souviens-toi de la fragilité des choses humaines : celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser : c'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux « .

Néoptolème balance , le Chœur le presse , & il se rend : Ulysse est convenu de lui envoyer un Soldat déguisé , & ce Soldat arrive. Les Grecs vous poursuivent , dit-il au fils d'Achille ; le Prophète Hélénius a prédit que Troye ne pouvait être prise sans le secours de Philoctète , Ulysse s'est chargé de le conduire au camp des Grecs , & Ulysse va paraître. Au seul nom du Roi d'Ithaque , la fureur de Philoctète se ranime , il demande que l'on hâte le départ , qu'on le sauve de la poursuite de son ennemi , Néoptolème y consent , & le Vieillard , à sa prière , lui permet de porter jusqu'au vaisseau , ces flèches célèbres dont les Atrides brûlaient de s'emparer.

Philoctète va suivre son guide , mais un accès de douleur le saisit , le tient attaché à la terre , & lui

fait pousser des cris effrayans. » Mon sang, dit-il, mon noir sang recommence à bouillir dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver !... Le mal gagne de plus en plus, il s'acharne à sa proie. . . . Mes amis ! ne me quittez pas. . . . O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles !... Fils d'Atrée, c'était à vous qu'étaient dus de si longs & de si horribles supplices. O mort tant désirée, tant de fois appelée, que ne viens-tu enfin « !

Ces tourmens, qui revenaient périodiquement ; finissaient par un profond sommeil, tout cela était entré dans les projets d'Ulysse, & c'était pendant ce sommeil que Philoctète, sans qu'il s'en aperçût, devait être porté au vaisseau, de-là conduit aux remparts de Troie, où sa présence était nécessaire.

Mais bientôt Philoctète se réveille, il suit Néoptolème, & plus Néoptolème approche de la flotte, plus il se repent de son artifice. Il rougit, il hésite, le remord l'emporte, & le jeune Prince lui avoue qu'il va le livrer aux Atrides.

O rage digne de ton nom, s'écrie Philoctète, lâche artisan du plus noir des complots, comment as-tu osé surprendre ma crédulité ! comment oses-tu porter sur moi tes regards, après avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un Suppliant !... Mais où m'emporte mon courroux !... O mon fils ! songe qu'en m'ôtant mon arc, tu m'arraches la vie, rends-le moi, je t'en conjure. . . .

Tu te tais , tu me regardes tranquillement ! . . . O rivage ! ô promontoire de cette Isle ! ô bêtes farouches , mon unique compagnie ! ô rochers escarpés , c'est à vous que je me plains , car je n'ai que vous à qui je puisse m'adresser , & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! » Il menace , il supplie , le Chœur s'approche , les vents sont propices , il faut partir . . . Mes armes , mes armes , répète Philoctète ; Ulysse paraît , il vient au nom des Grecs , de l'Oracle , de tous les Dieux , & le compagnon d'Hercule va être enlevé par la force. Il pâlit de rage , il veut mourir , il veut se précipiter , on le saisit , & on l'enchaîne «.

» Grecs inhumains , dit - il , soyez les victimes de mes horribles imprécations , si les Dieux sont encore justes , & ils le sont , car je vois qu'ils vous punissent : autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un infortuné tel que moi. Un remord cuisant , un trait du ciel vous perce , vous déchire , & vous force malgré vous , de songer à moi. Mais , ô terre natale , & vous Dieux témoins & vengeurs , punissez-les enfin , punissez-les tous , & je suis satisfait. Mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi , faites-les périr à mes yeux , je me croirai guéri «.

Ulysse consent à lui rendre la liberté , mais il fera , comme lui , se servir des flèches d'Hercule , il va les emporter , & le laisser à Lemnos. Suivez-moi ;

moi, continue-t-il, en s'adressant à Néoptolème, suivez - moi, & ne détournez pas même les yeux, votre indigne pitié nous perdrait. Ulysse me blâmera, reprend Néoptolème à ses Compagnons, n'importe, demeurez si Philoctète y consent, & tandis que tout s'apprêtera pour le départ, tandis que nous ferons nos vœux au ciel, peut-être un heureux changement le rendra plus docile.

Philoctète reste seul avec le Chœur, qui fait tous ses efforts pour le réduire, la gloire qui l'attend à Troye, la certitude de quitter l'ancre sauvage dans lequel il est renfermé, l'Oracle, la volonté des Dieux, rien ne peut le toucher. » Des mains du compagnon d'Hercule mes flèches sont passées dans celles du plus lâche des hommes... Hôtes sauvages de ces rochers, ma caverne vous est livrée : accourez-y sans crainte, déchirez - moi, dévorez - moi ; je serai votre proie à mon tour... Et vous voulez que je vous suive. Périrait Illion, périrait l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié... Une épée, une hache, quelque arme que ce soit ; je me couperai le pied, je me percerai le cœur, j'irai rejoindre mon père aux Enfers ; car, hélas ! il ne vit plus. O patrie ! que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs ! ma mort en est le prix «.

Philoctète se cache dans son antre, & Néoptolème reparaît avec Ulysse. Ulysse l'a séduit, l'a engagé à

tromper un malheureux , à commettre une injustice en s'emparant des armes de Philoctète , il va les lui rendre , & la colère du Roi d'Ithaque , le ressentiment des Atrides , tout est indifférent au fils d'Achille , pourvu qu'il satisfasse l'équité ! Ulyffe va en instruire l'armée , les Grecs vont venir fondre sur lui , son épée est prête , il les attend , & le Roi d'Ithaque se retire.

Néoptolème appelle Philoctète , & celui-ci refuse de l'entendre.... Plus d'imprécations , plus de haine , lui répond le fils d'Achille , voici vos armes , recevez-les de ma main. . . . Et moi je m'y oppose , dit Ulyffe qui survient , oui , je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée , j'en atteste les Dieux.... Philoctète s'emporte , & veut percer Ulyffe d'une de ses flèches ; Néoptolème l'arrête. Il lui apprend que sa blessure est un coup parti du ciel pour le punir d'avoir approché du Serpent dépositaire des trésors du temple de Chrysa , & qu'il ne doit jamais espérer de guérison , tant qu'il habitera cette affreuse demeure. Cette guérison , ajoute-t-il , est réservée aux enfans d'Esculape , comme la prise de Troye à nos efforts communs & à vos flèches , Hélénus l'a prédit. Sur cette assurance , devez - vous balancer à vous rendre ? Quel honneur pour vous d'avoir été le seul des Grecs , jugé digne d'accomplir ces grands destins.

Destins odieux , lui répond Philoctète , pourquoi

vois - je le jour que j'abhorre ! . . . Que ferai - je !
 puis - je résister à un ennemi si tendre & si géné-
 reux ! . . . Néoptolème , j'attendais de vous , que loin
 d'aller à Troye , vous me détourneriez de cette lâ-
 cheté . . . Les Grecs vous ont dépouillé des armes ,
 de la gloire d'Achille , & vous allez les secourir !
 & vous voulez m'engager à les suivre ! Non , mon
 fils , non , tu ne commettras point cette indignité.
 Remène - moi dans ma patrie , tu me l'as juré ,
 demeure toi - même à Scyros , & laisse périr ces
 ingrats . . . En abandonnant des perfides , tu t'épar-
 gneras la honte de leur ressembler . . . Laisse - moi
 mes maux , ils me sont chers. Acquiesce seulement
 ta promesse , & partons.

N É O P T O L È M E .

J'y consens , mais comment me justifierai - je
 auprès des Grecs ?

P H I L O C T È T E .

En les méprisant.

N É O P T O L È M E .

Ils ravageront mes Etats.

P H I L O C T È T E .

Je volerai à votre secours.

N É O P T O L È M E .

Avec quelles troupes ?

P H I L O C T È T E .

Avec les flèches d'Hercule : ces armes & ce bras
 suffiront pour les faire trembler.

Eh bien , embarquons - nous Arrête , dit à Philoctète , Hercule qui paraît sur un nuage . . . Je viens t'annoncer les ordres de Jupiter , demeure & m'écoute . . . Tu fais mes travaux , & ce qu'il m'en a coûté pour arriver à l'immortalité , tu dois suivre la même destinée . . . Pars pour Troye avec le fils d'Achille , tu guériras . . . Tu perceras de mes flèches le fier Pâris , auteur de tant de malheurs , tu renverferas les remparts d'Illion , & tu enverras à Pœan ton père , sur le mont *Æta* , les dépouilles choisies qui feront le prix de ta bravoure . Tu me réserveras les dons de l'armée , & tu les mettras sur mon tombeau , comme un monument de la victoire due à mes flèches .

Et toi , ô fils d'Achille , je te déclare que tu ne peux rien sans Philoctète , & Philoctète rien sans toi . . . Allez , mais en ravageant Troye , souvenez-vous de respecter la religion : Jupiter préfère la piété à tout le reste . Le reste meurt , elle ne meurt jamais . Elle nous suit au tombeau , & indépendante de nos destinées , soit que nous vivions , ou que nous mourions , elle est immortelle « .

Hercule disparaît , Philoctète , selon l'usage , salue les Nymphes de Lemnos , fait ses adieux au rivage , aux échos , aux fontaines , à sa grotte , &c. & va s'embarquer avec les Grecs qui prient les Déeses de la mer de leur accorder des vents favorables .

Le contraste du plus artificieux des Princes avec Néoptolème, que le désir de la gloire, & l'Oracle des Dieux forcent de s'oublier lui-même pour tromper un Héros, la fermeté de Philoctète, sa haine contre les Atrides, la perte de ses flèches, le repentir du fils d'Achille, les menaces du Roi d'Ithaque, ces différens objets liés les uns aux autres, étaient bien capables de faire supporter aux Grecs la monotonie que devait produire le spectacle d'un homme aussi constamment malheureux que Philoctète. M. de Fénelon faisait très-grand cas de cet Ouvrage, & c'est d'après Sophocle qu'il a fait les principaux traits de sa Narration dans le XVI^e. Livre de son Télémaque.

„ Pendant que Philoctète, dit-il, avait raconté ses Aventures, Télémaque était comme suspendu & immobile. Ses yeux étaient attachés sur ce grand homme qui parlait : toutes les passions qui avaient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paraissaient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étaient représentées.... Quand Philoctète dépeignait l'embaras de Néoptolème, qui ne savait point dissimuler, Télémaque paraissait dans le même embaras, & dans ce moment on l'aurait pris pour Néoptolème „

Des spectateurs Français ne souffriraient pas sur leur Théâtre les convulsions de Philoctète, (depuis quelques années cependant on y voit des

choses plus révoltantes, & ce n'est pas ici le lieu d'en parler). Mais les Athéniens n'avaient pas la même délicatesse, & d'après les mœurs anciennes, ce fut une grande adresse à Sophocle d'imaginer ce moyen par lequel il augmente le trouble, recule le dénouement, & donne le tems au fils d'Achille de rougir de sa perfidie. Ce sont les douleurs de Philoctète qui font naître sa pitié, & cette pitié lui rend son innocence.

Selon la plûpart des Mythologistes, Alcide en mourant, donna ses flèches à Philoctète, lui ordonna de les enfermer dans sa tombe, & lui fit jurer de ne jamais révéler le lieu de sa sépulture. Les Grecs instruits par un Oracle, que jamais on ne prendrait Troye sans le secours de ces mêmes flèches, prièrent Philoctète de les leur découvrir, & Philoctète, pour n'être point parjure, frappa du pied à l'endroit où elles étaient cachées : cette supercherie ne put l'excuser auprès des Dieux, & pour le punir d'avoir violé son serment, ils permirent qu'il laissât tomber une de ces flèches sur celui de ses pieds dont il s'était servi. Sa blessure devint si insupportable, qu'ils engagèrent Ulysse à l'abandonner dans l'île de Lemnos.

Cette version, que nous ne rapportons que parce qu'elle est autorisée, cette version, dis-je, ne nous paraît nullement vraisemblable; car si les Grecs ont su que la chute de Troye était attachée aux flèches

d'Hercule , avant même que Philoctète en eût été blessé , pourquoi ne les gardèrent - ils pas lorsque le Roi d'Ithaque fut chargé de le conduire à Lemnos , pourquoi l'envoyèrent - ils dans cette Ile sauvage , si sa présence leur était nécessaire ?

Nous renvoyons au second Volume , l'Electre de Sophocle : nous avons cru devoir la rapprocher de celle d'Euripide , afin que le Lecteur en fasse plus aisément la comparaison. D'ailleurs , comme une suite d'extraits trop multipliés pourrait devenir fatigante , nous aurons l'attention de la couper , de tems en tems , par des objets qui , sans interrompre le fil de notre Histoire , feront oublier la sécheresse de l'analyse. Les beautés dont les Pièces grecques sont remplies , suffisent bien pour la diminuer , & nous continuerons avec d'autant plus de soin , que pour acquérir , comme nous l'avons dit , une connaissance parfaite des différens Théâtres du monde , il faut avoir une idée du génie des Anciens.

Le monument que nous offrons ici , & que nous avons fait dessiner avec la plus grande exactitude , d'après un marbre grec recueilli dans le trésor des Antiquités , nous fournit l'occasion de parler des prix de Musique & de Poésie dont nous avons promis l'historique , & c'est par-là que nous finirons notre premier Volume. Ce monument tient , en quelque chose , aux masques des Grecs , mais leur description , leurs formes , les différens usages auxquels ils étaient

employés, demandent des détails un peu étendus ; & nous les donnerons dans la livraison suivante.

I D É E D E S P R I X.

LA coutume de décerner des couronnes aux Poètes & aux Musiciens, remonte si loin, qu'il ferait impossible de fixer l'origine de son établissement, & les Savans qui en ont parlé, prétendent qu'elle est aussi ancienne que les Arts même; tant il est vrai que dans tous les siècles l'homme a senti qu'il devait honorer les talens, soit par vénération pour eux, soit en reconnaissance du plaisir que lui faisaient éprouver ceux qui les exerçaient. De ce nombre furent Hésiode & Homère, qui concoururent pour un prix aux Funérailles de Mélicus, Thessalien. Ce sont les deux premiers dont l'Histoire fasse mention.

Long-tems après eux, furent institués les jeux *Scéniques* ou *Dyonisiaques*, parce qu'ils étaient consacrés à Bacchus, & c'était dans ces Jeux que les Musiciens faisaient entendre les chants qu'ils avaient composés, que les Auteurs lyriques répétaient leurs Ouvrages, que les Poètes récitaient leurs Pièces tragiques, comiques ou satyriques. A leur exemple, on vit des Peintres y exposer leurs Tableaux, & des Sculpteurs y offrir les chef-d'œuvres qu'ils destinaient à orner les temples des Dieux.



J. D. Dugourc. del.

Ingoof Junior Sculp.

MARBRE. GREC.

On disputait aussi de talent aux *Chyties*, ainsi qu'aux grandes & aux petites *Panathénées*; mais les plus célèbres de ces combats se faisaient aux quatre grands Jeux.

Cléomène le Rhapsode, chanta aux Olympiques le Poëme d'Empédocle; il avait pour titre les *Expiations*. Néron y disputa, & y remporta le *prix de Musique & de Poésie*; Xénoclès & Euripide y récitèrent des Tragédies dans la 81^e. Olympiade; & dans la 96^e. il y eut un prix proposé pour les Joueurs de trompette. Ce fut Timée qui le gagna. Comme ces Jeux ne se célébraient que périodiquement à Olympie, il y avait près de la ville un Gymnase appelé *Lalichmion*, ouvert à ceux qui voulaient s'exercer dans les combats d'esprit. A l'égard des prix de Musique, on en décernait très-rarement aux *Olympiques*, mais ils étaient la partie la plus brillante des *Pythiens*. On y chantait les louanges d'Apollon, & le premier que l'on y couronna fut Chrysothémis de Crète, après lequel Philammon & Thamyris reçurent le même honneur, ensuite Etheuter, qui ne chantait que la poésie des autres, mais qui séduisait tous ses auditeurs par le charme de sa voix; Céphalis, grand joueur de cithare; Echembroté & Sacadas, supérieurs dans la manière de jouer de la flûte.

Plutarque & l'Empereur Julien prétendent que les combats de Musique & de Poésie étaient aussi

admis dans les jeux *Isthmiques*, & si nous en croyons Pausanias, ils eurent lieu quelquefois dans les *Néméens*. » Philopémen, dit-il, Livre VIII, chap. I, assistant aux jeux *Néméens*, où des joueurs de cithare disputaient le prix de Musique, Pylade de Mégalopolis, un des plus habiles en cet art, & qui avait déjà remporté le prix aux jeux *Pithyques*, se mit à chanter un Cantique de Timothée de Milet, intitulé les *Perfes*, &c «.

On lit dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome X, que ces mêmes combats existaient à Thèbes, à Sycione, à Argos, à Lacédémone, aux jeux *Carmiens*, à la Fête du *Pressoir*, à Epidaure dans les jeux établis pour la Fête d'Esculape, à Ithome pour celle de Jupiter, à Délos, à Samos, en un mot dans toutes les villes de la Grèce. Cet usage fut aboli, ensuite renouvelé dans différens pays, & c'est de-là que les Romains eurent des *Poètes Laureats*, dont nous parlerons.

Chez les Grecs, il y avait des Juges appelés *ῥαβδωτάι*, qui dans ces combats de talens, décidaient de la victoire, & qui, en même-tems, étaient chargés d'imposer silence aux spectateurs. Ils portaient des baguettes pour attribut, ce qui les avait fait nommer aussi *Mastigonomes*, ou *Critæ*, d'où est venu le mot *Critique*. Nous ajouterons que les Poètes qui récitaient leurs Ouvrages dans ces assemblées, les jouaient aussi sur le Théâtre :

Sophocle s'en exempta quelquefois à cause de son peu de voix, quelques Auteurs même prétendent qu'il mourut en récitant son *Antigone*, faute de n'avoir pu reprendre son haleine, après un effort violent qu'il avait fait pour prononcer de suite une longue période.

Les prix que l'on décernait aux vainqueurs, consistaient non-seulement en couronnes & en palmes, mais encore en coupes & en tasses. Cet usage est consacré dans les Bucoliques de Théocrite, & dans celles de Virgile, Ménalque y dispute avec Daméas le prix du chant, qui était une tasse de bois de hêtre, & ciselée par le divin Alcimédon.

On a vu chez les Grecs, des femmes concourir avec les Artistes les plus célèbres, & M. Le Roy dans ses *Ruines de Grèce*, rapporte, d'après Elie, que vers la 10^e. Olympiade, Pindare fut vaincu cinq fois par la fameuse Corinne. Pausanias, Liv. IX, chapitre 22, raconte qu'à Tanagre, dans le lieu d'exercice, on montrait encore le portrait de cette belle & savante Grecque. Elle y est, ajoute-t-il, représentée la tête ceinte d'un ruban, pour désigner ses victoires.

A l'égard du monument antique joint à cet article, & au bas duquel on lit :

Poëta proposito premio carmina recitans.

C'est-à-dire, Poète récitant des vers pour le prix proposé; il serait assez difficile d'en donner un historique exact, nous nous contenterons de hasarder

nos conjectures, d'après les deux différentes explications que l'on en a faites, & que voici.

» Le Poète que l'on voit dans le *proscénium* ou orchestre, dit-on dans la première, est ou tragique ou comique. La manière dont il étend un bras, annonce qu'il récite des vers, & il en tient un rouleau à sa main. On voit pour prix de la victoire, deux vases & une coupe, posés sur un buffet ou armoire, ornée de branches de laurier. La coupe a la forme d'une gondole, & Athénée, dans les descriptions qu'il donne des coupes & des tasses, d'après Didyme le Grammairien, dit que le *Cymbium*, ou gondole, est un vase oblong, de forme étroite, & absolument semblable à un bateau.

De plus, on voit au bout d'un bâton, une pancarte où étaient écrits le nom de l'Auteur, & le titre de la Pièce; Scaliger observe que c'était un usage chez les Grecs.

En face du Poète qui est debout, on en voit un autre assis devant une table, la partie supérieure du corps découverte, & son manteau rabattu sur ses cuisses, tels en un mot, que l'on voit représentés beaucoup de Grecs, tant Poètes, que Philosophes. Il tient d'une main, un masque qu'il regarde avec attention, & deux autres sont posés sur la table avec un rouleau. A terre, on apperçoit une verge, ou baguette, qui certainement appartenait aux personnages comiques «.

» En considérant bien ce monument, dit le se-

cond Interprète, on voit que celui qui est assis, est un Acteur *Scénique*, (c'est ainsi que l'on nommait ceux qui disputaient les prix) on voit, dis-je, que c'est un Acteur scénique, qui lit son rôle dans le rouleau qui est ouvert, & qui pend à moitié de la table; choisissant d'ailleurs un masque qui lui soit propre & convenable; ce qui ne se pratiquait pas ordinairement dans le *Proscénium*, ni dans l'orchestre, où il n'y avait ni tables, ni masques. Dans l'éloignement, on découvre la forme d'une scène, qui n'est point en proportion avec la figure qui est debout: d'un autre côté, cette figure ne paraît point celle d'un homme; mais plutôt d'une femme qui repasse, & répète son rôle contenu dans le rouleau qu'elle tient à la main. Son vêtement en entier; ouvert sur l'épaule droite, & attaché au col, indique aussi que c'est un personnage de femme, d'ailleurs, elle en a la coëffure. On voit, en outre, un poteau au haut duquel est une pancarte quarrée, destinée à présenter les noms de l'Auteur & de la Pièce; une patère & deux coupes pour les vainqueurs; enfin la forme d'une scène ancienne, & des portes telles qu'en supposent les Comédies de Térence.

Cette dernière explication nous paraît la plus vraisemblable, en ce que la figure qui est debout, est, en effet, une figure de femme, & qu'il n'y avait dans le *Proscénium*, ainsi que dans l'orchestre, ni tables, ni masques. Mais quelque rapport que

L'Interprète trouve entre ce monument & les prix de Musique & de Poésie, nous croyons que ce n'est pas tout-à-fait la véritable idée que l'on doit en avoir.

Il existe des marbres grecs qui représentent des monumens élevés à ceux qui avaient remporté des prix; ils y récitent leurs vers debout, & dans l'attitude de la figure que nous offrons, mais sur ces mêmes marbres on apperçoit un chœur de Muses, & l'on n'en trouve point dans celui-ci. Le personnage qui est assis n'a point les yeux sur le rouleau de papier qui est sur la table, & au lieu de choisir un masque pour lui, il a plutôt l'air d'écouter celui qui récite, d'examiner les divers mouvemens de son visage, & d'étendre le bras pour lui donner le masque qu'il croit convenable au rôle qu'il veut jouer. Il serait donc possible de présumer que cet homme assis est, ou un inventeur de masques nouveaux, ou un Acteur, supposé marchand de ces mêmes masques, à qui l'autre vient s'adresser pour en avoir un; & en partant de cette présomption, il est naturel de croire que l'Auteur de ce monument l'aura sculpté d'après quelque Ouvrage dramatique. Il y a joint les attributs des prix de Musique & de Poésie, la baguette de Juge, & même le ruban dont on peut voir qu'il a ceint la tête de la femme qui est debout; mais le lieu dans lequel sont placés les deux personnages,

représentant une partie du Théâtre, il était tout simple que l'Artiste y offrît les objets relatifs au sujet. N'en usons - nous pas de même sur notre Scène, dont les décorations & les accessoires montrent à nos yeux des tableaux analogues à celui que l'Auteur veut nous peindre? Des trophées, si c'est une pièce militaire; des palmes & des couronnes, s'il s'agit de luttes & de combats; des fleurs & des guirlandes, si l'ouvrage est pastoral, &c. A l'égard de ces portes, telles qu'en supposent les Pièces de Térence, il est certain que cet Ecrivain n'existait pas lorsque ce marbre grec a été travaillé, & nous ne savons pourquoi le second Interprète l'a cité.

Nous n'avons annoncé nos réflexions que comme des conjectures, & c'est ainsi que nous en agirons toutes les fois que nous traiterons des matières sur lesquelles nous n'aurons que de simples probabilités. Le Lecteur en fera dédommagé par les recherches que nous avons faites sur une multitude de choses équivoques dont nous démontrerons la fausseté, ou la vérité.

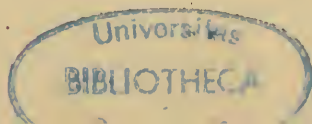
Nota. On nous écrit, dans l'instant, que M. le Baron de Stock était possesseur d'un Cabinet dans lequel se trouvait une Agathe onyx, représentant Eschyle. On prétend qu'il y est gravé la tête chauve, telle qu'il l'avait en effet, & ceinte de feuilles de vigne, pour faire allusion à ce que l'on disait de ce

Poète, qu'il ne composait jamais de meilleurs vers que lorsqu'il avait bu.

Cette pierre est passée à S. M. le Roi de Prusse, qui, après la mort de M. le Baron de Stock, a fait l'acquisition de son Cabinet. Nous allons prendre les renseignemens nécessaires sur cette tête, & nous la donnerons, si nous pouvons l'obtenir; supposé cependant que ce soit celle d'Eschyle, ce que nous connaissons par les caractères gravés au bas; sans cela, qui nous répondrait que ce n'est point un Silène, ou peut-être même Thespis, auquel il était tout simple que l'on donnât des feuilles de vigne pour attribut?

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1779.



ERRATA de la I^{re} Partie du premier Volume.

- P**AGE 12 , ligne 15 , fur , *lisez* sur.
P. 20 , ligne 22 , Pauſonias , *lisez* Pausanias.
P. 25 , ligne première , de l'Olympiade , *lisez* de l'Iliade.
P. 37 , ligne 20 , Sénateurs , *lisez* Sénateurs Romains.
P. 38 , ligne 24 , Milthiade , *lisez* Miltiade.
P. 39 , ligne 18 , οοηιος , *lisez* ορηιος.
Idem , ligne 21 , s'il , *lisez* s'ils.
P. 57 , ligne 2 , le retenaient , *lisez* le retenait.
Id. ligne 5 , Alſinoüs , *lisez* Alcinoüs.
P. 102 , ligne 5 , la 404^e , *lisez* la 140^e.
P. 110 , ligne 22 , que l'on exposait dans l'arène , *lisez* que l'on y exposait ; *supprimez* dans l'arène.
P. 111 , ligne 21 , on lit au bas l'inscription suivante , *ajoutez* dans Rossi.
Id. ligne 26 , Regl' orti , *lisez* Negl' orti.
P. 117 , ligne 12 , Béothiens , *lisez* Béotiens.
Id. ligne 15 , il avance vers Xante , qui le voyant approcher , usa , *lisez* vers Xante , & le voyant approcher , il usa.
P. 122 , ligne 16 , Anthistérion , *lisez* Gaméliion.
P. 128 , ligne 25 , ὄβφης , *lisez* ὄβρις.
P. 139 , ligne première , αναπαλη , *lisez* αναπαλη.

ERRATA de la seconde Partie.

- Page 197 , ligne 18 , délite , *lisez* d'élite.
P. 202 , ligne 15 , lyporchématric , *lisez* l'hyporchématric.
P. 230 , ligne 14 , pour eux eux , *lisez* pour eux.
P. 245 , ligne 11 , ils les presse , *lisez* il les presse.
P. 275 , ligne 8 , Andromatique , *lisez* Andromaque.
P. 310 , ligne 23 , géreux , *lisez* généreux.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930

